6

BIBLIOTECA NAZIONALE

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
SCAFFALE 16
PLUTEO V
N.° CATENA 4

THÉATRE
DE
M. FAGAN,
ET AUTRES ŒUVRES
DU MESME AUTEUR.

TOME SECOND.

THÉATRE FRANÇOIS.

BIBLIOTECA NAZIONALE

A PARIS,
Chez N. B. DUCHESNE, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

66116

TABLE DES PIECES
contenues dans ce ſecond volume.

LES CARACTERES DE THALIE: L'INQUIET. L'ÉTOURDERIE. LES ORIGINAUX.

LE MARIÉ SANS LE SÇAVOIR.

L'HEUREUX RETOUR.

LE MARQUIS AUTEUR.

L'ASTRE FAVORABLE.

OBSERVATIONS au ſujet des condamnations prononcées contre les Comédiens.

LES

CARACTERES

DE

THALIE,

COMÉDIE

En trois Actes, avec un Prologue & un Divertiſſement.

Repréſentés, pour la premiere fois, par les Comédiens François, le 18 Juillet 1737.

LES

CARACTERES

DE

THALIE.

PROLOGUE.

Un Auteur paroît ſeul aſſis dans ſa chambre, le coude appuyé ſur une petite table.

ME voilà ſur les rangs; & c'eſt aujourd'hui le jour de ma premiere Repréſentation! Ma foi, il en ſera ce qu'il pourra. Je ne ſerai point aſſez ſot pour m'inquietter du ſuccès, juſqu'à un certain point : il faut, dans ces occaſions, rappeller ſon courage; il faut.....il faut être

bien téméraire, pour ſe vouloir mêler de divertir le Public.

Je m'aviſe de faire trois Actes : l'un d'Intrigue ; l'autre de Caractere ; & le troiſieme à Scenes Epiſodiques : & attendu que ce ſont-là, à peu près, les genres qui différencient nos Comédies, je raſſemble ces Actes ſous le titre pompeux, de *Caracteres de Taalie.*

Cela annonce du parfait, du merveilleux; il ſemble que je prétende avoir fait trois Chefs-d'œuvre, & que je les propoſe pour modeles : il falloit donc du moins mettre un Prologue, pour excuſer l'orgueil de ce titre, & où j'euſſe demandé grace..... Un Prologue ! Il n'y a peut-être au monde rien de plus nuiſible, de plus traître, de plus déteſtable qu'un Prologue. Si l'Auteur veut faire preſſentir les beautés de ſon Ouvrage, on le traite de fat; s'il annonce que ce qu'il a fait eſt médiocre, on eſt porté à l'en croire ſur ſa parole; & puis quel eſt le but que nous nous propoſons dans la Comédie, à quoi l'art de l'Auteur s'applique-t-il? C'eſt, je crois, à ſi bien peindre une action, que le Spectateur ſéduit s'imagine la voir d'après na-

ture. Or, les précautions que l'on prend dans un Prologue, ne ſemblent-elles pas avertir, que ce que l'on va repréſenter n'eſt qu'une fable, un conte forgé à plaiſir; & n'affoibliſſent-elles pas d'avance cette douce illuſion que l'on prend tant de peine à faire naître par la ſuite?

Non, non, point de Prologue, s'il vous plaît; j'ai fort bien fait de n'en point faire. Encore ſi l'on n'étoit pas plus difficile aujourd'hui que ne l'étoient les Anciens, & qu'un ſeul Perſonnage, comme l'Arcture, Mercure ou un autre Dieu, vînt expoſer uniment de quoi il s'agit; ſi un Acteur François en étoit quitte pour venir dire ſimplement.....

Il ſe leve & fait la révérence.

Meſſieurs, dans le premier Acte que nous allons avoir l'honneur de vous donner, vous verrez une ébauche du caractere de l'Inquiet : dans le ſecond, vous verrez qu'il eſt dangereux de s'attacher trop légerement, & que quand on dit qu'il faut connoître avant que d'aimer, cela eſt vrai en pluſieurs ſens : l'objet du troiſieme eſt de prouver que jamais nous ne ſentons mieux le ridicule de

nos propres défauts, que quand nous les conſidérons dans les autres.

Si l'on en étoit quitte pour cela!..... mais non; il faut de l'eſprit par-tout, & l'eſprit n'eſt pas ſi commun que l'on penſe.

Nos Spectateurs, qui, d'ailleurs, par le goût, l'emportent en beaucoup de choſes ſur les Anciens, ne pardonnent pas certaines ſimplicités. Le brillant, le compoſé leur plaiſent ſi fort, que ſouvent l'affectation a trouvé grace devant eux, &..... Je parle bien effrontément des Juges qui vont peut-être me..... Le mot eſt joli. Ah! tout mon corps friſſonne. Je ne me connois plus..... Malheureux inſtrument! dis-moi donc, pourquoi t'acharnes-tu contre les Auteurs? Où pris-tu naiſſance? Quelle main infernale te forma la premiere? Plus à craindre que la lame tranchante, & que le plomb meurtrier, quel génie ennemi du repos des humains t'inventa? Je ſçais que ſans toi bien des Ouvrages inſipides, mais protégés, inonderoient le Public; je ſçais que par ton ſilence tu fais l'éloge de la vertu, comme tu fais la ſatyre du vice quaud tu lances tes cris perçans. Cependant ſi tu

as égard à ma priere, laiſſe-moi en repos, je te prie; ne pars qu'après avoir mûrement peſé toutes choſes.

Mais à quoi diable m'amuſé-je? Voici l'heure qui s'approche : oui, je vois au Soleil que l'on ne doit pas tarder à commencer. Eh! vraiment, je n'y penſe pas. Je me ſouviens que j'ai quatre ou cinq mots impropres à corriger.

Allant d'un côté du Théâtre à l'autre.

Il y a pluſieurs changemens à faire. Outre la haine, qu'il eſt naturel que les Confreres ayent les uns pour les autres, j'ai en particulier un nombreux parti contre moi; il faut que je voye ſi l'on ſera habillé convenablement aux rolles que l'on doit repréſenter : c'eſt en vain que j'ai déjà dit que l'on y prît garde, je ſuis ſûr que je n'aurai rien gagné : & c'eſt une mer à boire, quand il faut engager une Actrice à changer quelque choſe dans ſa parure; ma préſence eſt là indiſpenſable. Il faut que je ſois fou pour n'y avoir pas ſongé plutôt : malheureux que je ſuis! il ne ſera peut-être plus tems. Partons; eſt-il poſſible que l'on s'endorme, comme je fais, ſur ſes intérêts?

Eh ! vîte, courons ; il n'y a pas une minute à perdre.

Il prend, en disant ces dernieres paroles, son chapeau, sa canne & son manteau qu'il met tout de travers ; & en courant d'une façon comique, il renverse une table auprès de laquelle il étoit assis.

Fin du Prologue.

L'INQUIET,

COMÉDIE

ACTEURS.

LUCILE, jeune Veuve.

TIMANTE, Amoureux de Lucile.

DAMIS, Ami de Timante.

MARTON, Suivante de Lucile.

CHAMPAGNE, Valet de Timante.

Un autre Domeſtique de Timante.

La Scene eſt à Paris dans une chambre de l'appartement de Lucile.

L'INQUIET.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, MARTON.

MARTON.

QUi peut donc ſi matin vous conduire ici, Monſieur? Vous devez bien vous douter qu'il n'eſt pas encore jour chez ma Maîtreſſe?

DAMIS.

Si j'en avois cru Timante, il y a une heure que je ſerois ici : à peine faiſoit-il jour, qu'il m'a envoyé prier de me rendre chez lui; j'y ai couru, & il eſt vrai que je l'ai trouvé dans une agitation qui auroit touché tout autre que ſon ami.

MARTON.

Et puis-je vous demander le ſujet de cette agitation ?

DAMIS.

Un malheureux diſcours qui lui échappa hier au ſoir étant à table chez ta Maîtreſſe. Il ne doute point qu'elle ne l'ait interprêté de façon à s'en oſſenſer. Il n'a point fermé l'œil de la nuit ; & n'oſant venir apprendre lui-même ce que Lucile en penſe, je me ſuis chargé de le juſtifier en cas qu'elle ait pû douter un moment de ſon reſpect.

MARTON.

Mais ne ſeroit-ce point-là une de ces craintes mal-fondées qui lui ſont ſi ordinaires ?

DAMIS.

A l'égard de celle-ci, elle me ſemble excuſable ; & ſur le point d'obtenir Lucile, je ne le blâme pas de chercher à détruire tout ce qui pourroit l'indiſpoſer contre lui.

MARTON.

Je ne ſçais quel a été ce diſcours ; mais

ſi elle s'en fût tenue offenſée, aſſurément je m'en ſerois apperçûe. C'eſt une viſion, vous dis-je.

DAMIS.

Cela pourroit être, & je conviens avec toi qu'il eſt d'un caractere propre à ſe rendre bien malheureux; je ne ſçais ſi cela vient en lui d'un excès de délicateſſe, de trop d'envie de plaire, ou peut-être d'un peu trop d'amour propre: mais rien n'eſt égal aux agitations, aux ſoupçons, aux foibleſſes qu'il fait paroître, ſur-tout depuis quelque tems.

MARTON.

Mais comment ne le guériſſez-vous pas de cette maladie-là?

DAMIS.

Je lui en ai quelquefois dit mon ſentiment; mais vouloir corriger un ami, c'eſt ſouvent riſquer de le perdre.

MARTON.

Pour moi, je ne vous le diſſimule point, je tremble pour ma Maîtreſſe en la voyant prête à former un pareil engagement. Je

conviens que Timante a toutes les qualités qui font une homme d'honneur, que ſa figure eſt encore agréable; qu'il eſt puiſſamment riche. Mais n'eſt-ce pas trop riſquer que d'épouſer un homme, qui, dans une inquiétude perpétuelle, va, vient & revient cent fois en une heure pour les ſujets les plus frivoles; timide juſqu'au rafinement, mal-adroit par excès de précaution, troublé par des délicateſſes chimériques, jamais ſûr de lui, oubliant l'objet préſent qui le ſatisfait, pour s'occuper de l'objet éloigné qui le tourmente, & qui enfin ne jouiſſant jamais d'un inſtant de tranquillité, avec la femme la plus chérie, portera les allarmes juſques dans le ſein des plaiſirs? Ce ne ſera point un jaloux qu'un mari comme celui-là; mais je crains bien que ce ne ſoit quelque choſe de plus inſupportable.

DAMIS.

Il faut lui rendre juſtice: la jalouſie a une baſſeſſe dont il eſt incapable; &....

SCENE II.

DAMIS, CHAMPAGNE, MARTON.

CHAMPAGNE, *tout eſſoufflé.*

AH! Monſieur, ſerois-je arrivé aſſez à tems?

DAMIS.

De quoi donc s'agit il?

CHAMPAGNE.

Ma foi, il m'a dit tant de choſes à la fois, que je ne ſçais plus par où commencer.... Ah! m'y voici. (*tirant Damis à part.*) Ecoutez, s'il vous plaît.

DAMIS.

Eh! bien, qu'eſt-ce?

MARTON.

Quelque nouvelle imagination, ſans doute.

CHAMPAGNE, *à Damis, en lui parlant bas.*

Comme cette heure-ci eſt une heure indue pour les Dames, Timante craint que vous n'alliez imprudemment vous préſenter; & attendu que la civilité.....

DAMIS, *repouſſant Champagne.*

Eh! morbleu..... Voyez la belle réflexion! Croit-il que j'ignore?...

MARTON, *qui a prêté l'oreille.*

Un autre que toi ne ſe ſeroit pas ſi fort preſſé, mon pauvre Champagne; mais en récompenſe, tu as une façon naïve de t'expliquer, qui donne beaucoup de grace aux commiſſions que tu fais.

CHAMPAGNE.

Vous êtes railleuſe, Mademoiſelle Marton.

MARTON.

Moi? point du tout.

DAMIS, *à Marton.*

Vois, ſi je puis paroître.

MARTON.

J'y vais, Monſieur ; & puiſque vous voulez abſolument lui parler, j'aurai ſoin de vous avertir dès qu'elle ſera viſible. (*Elle rentre.*)

CHAMPAGNE.

Cette Marton-là a toujours quelque mauvais compliment à me faire.

SCENE III.

DAMIS, CHAMPAGNE.

DAMIS.

EH bien! ce qu'il attendoit de Province avec tant d'impatience eſt-il arrivé? Et tout eſt-il préparé pour le repas qu'il doit donner ce ſoir?

CHAMPAGNE.

Quel repas, Monſieur?

DAMIS.

Celui qu'il préparoit à Lucile.

CHAMPAGNE.

Il ne faut pas beaucoup ſe preſſer pour ce repas-là, Monſieur; & les nôces dont on parloit avec Lucile, ne ſe feront pas ſi-tôt.

DAMIS.

Comment donc?

CHAMPAGNE.

Il faut ſe bien porter pour penſer à de pareilles choſes, & mon Maître eſt actuellement très-mal.

DAMIS.

Que veux-tu dire ?

CHAMPAGNE.

Auſſi-tôt que vous l'avez quitté, il a prétendu que l'agitation dans laquelle il avoit paſſé la nuit, lui avoit donné la fievre : il a fallu ſçavoir ce qui en étoit ; & il a ſi bien fait, que le Médecin, qui eſt arrivé ſur le champ, lui en a trouvé.

DAMIS.

On lui en a trouvé ?

CHAMPAGNE.

Oui, Monſieur, une conſidérable. Ordre à lui de ſe mettre au lit promptement ; je l'ai quitté dans le temps que l'on le condamnoit à une ſaignée, qui, ſelon les apparences, ſera ſuivie de pluſieurs autres : on ſongera enſuite aux purgations que l'on ne manquera pas de réitérer, de façon que

de saignées en purgations, & de purgations en saignées, vous voyez bien qu'il y a-là de quoi retarder un mariage pendant six mois.

DAMIS.

Voilà un contre-tems assez fâcheux; mais que vois-je ?

CHAMPAGNE.

Comment diable! est-ce bien lui?

SCENE IV.

TIMANTE, DAMIS, CHAMPAGNE.

TIMANTE.

J'Ai penſé, mon cher ami, qu'il étoit plus convenable que je m'expliquaſſe moi-même avec Lucile; je veux riſquer cet éclairciſſement.

DAMIS, *à Champagne.*

Quel conte me faiſois-tu donc ?

CHAMPAGNE.

Monſieur, je ſuis ſurpris.....

TIMANTE.

Oui, oui, je ſerai plus à portée de me juſtifier, s'il eſt vrai que ma miſerable plaiſanterie l'ait offenſée.

DAMIS.

Eh ! quoi donc ! êtes-vous malade, Timante, ou ne l'êtes-vous pas ?

TIMANTE.

Je le ſuis, & très ſérieuſement ; mais que veux-tu ? Le ſoin qui m'occupe ne m'eſt-il pas cent fois plus cher que ma ſanté & que ma vie ? (*appercevant Champagne.*) Ah ! te voilà fort à propos. Cours vîte au logis : j'ai laiſſé ſur mon bureau un papier que je ſerois fâché qui fût vu. (*à Damis.*) C'eſt vraiment une eſpece de ſatyre très-mordante ſur une aventure du tems : & je n'aime point que l'on trouve chez moi de ces ſortes de libelles. *(à Champagne.)* Eh bien ! tu devrois déjà être parti.

CHAMPAGNE.

Vous l'apporterai-je ici ?

TIMANTE.

L'apporter ? Non. Tu pourrois le perdre en chemin, & la perſonne qui l'a adreſſé, a mis, je penſe, mon nom en tête. Le plus court eſt que tu le jettes au feu. Va donc. Je crains que quelqu'un n'ait déjà mis la main deſſus. (*Champagne rentre.*)

SCENE V.

TIMANTE, DAMIS.

TIMANTE.

EH bien ! Damis, je vois bien que Lucile refuſe de t'entendre : elle n'ignore pas ſans doute que tu viens ici de ma part ; elle eſt piquée. C'en eſt bien-là une preuve certaine.

DAMIS.

Elle n'a point encore ſçu que je fuſſe ici, & je comptois la voir dans un moment ; mais tranquilliſe-toi. Marton m'a aſſuré qu'elle n'avoit remarqué en ſa Maîtreſſe aucun ſigne de colere ; ainſi ta crainte.... Mais à quoi penſes-tu donc ?

TIMANTE.

Je ſuis perdu. Pardonne-moi, Damis, ſi..... courrai-je après lui ? il ne ſera plus tems.

DAMIS.

Après qui courir ?

TIMANTE.

Après ce malheureux à qui j'ai donné ordre de jetter au feu ce papier : j'en ai ſur le même bureau qui ſont de la derniere conſéquence : il ne manquera pas, pouſſé par ſon mauvais génie, de faire là quelque étourderie.

DAMIS.

Quoi ! ne ſerez-vous jamais tranquille ? Je n'ai rien voulu vous dire tout à l'heure ; mais quand votre valet feroit un coup de ſa tête, vous le meriteriez bien : quel eſt ce Libelle dont vous parlez ? Pourquoi craindre que quelqu'un chez vous ne s'en empare ? Pourquoi vous imaginer que votre nom étant inſcrit deſſus, cela peut vous faire des affaires ? D'où diable êtes-vous ſi ingénieux à vous tourmenter ? Et quelqu'autre s'aviſe-t-il d'avoir les ſoupçons, les troubles éternels dont vous êtes déchiré ? En vérité, Timante, il eſt tems que je vous le diſe. Le mérite du cœur & de l'eſprit eſt chez vous acheté par trop de foibleſſe ; &, entre nous, vous n'êtes pas trop ſage.

TIMANTE.

Que voulez-vous donc dire ?

DAMIS

DAMIS.

Je veux dire qu'une des vues des plus raiſonnables doit être de travailler à ſe rendre heureux, & que perſonne ne s'eſt jamais ſi fort écarté de cette vue-là que vous. Ne jouirez-vous jamais de la vie ? Je ne puis me rappeller à préſent tous les traits qui m'ont frappé en vous depuis peu; mais dans l'agitation continuelle où vous êtes, il ſemble que vous ayez réſolu de vous faire mourir vous-même à petit feu; & en effet, vous dépériſſez à vue d'œil.

TIMANTE, *troublé.*

Je dépéris !

DAMIS.

Aſſurément.

TIMANTE.

Et crois-tu que mon tempérament ſoit altéré, de façon qu'il n'y ait point de reſſource ?

DAMIS.

Bon ! en voici bien d'une autre.

TIMANTE.

Non, parle moi ſans me flatter.

DAMIS.

Eh ! que ſçai-je moi ! & que vous im-

porte de le ſçavoir, la crainte nous garantit-elle des maux?

TIMANTE.

Je me tue moi-même, j'en conviens, & le Médecin me l'a bien fait entendre.

DAMIS.

Ne voilà-t-il pas encore une de vos inquiétudes dominantes? Vous avez par devers vous des actions de courage; mais je vous ai vû trente fois avoir ſur votre ſanté des terreurs qu'on ne pardonneroit pas au dernier des hommes : ſçavez-vous ce qui peut arriver de-là? C'eſt que ſouvent le monde en eſt inſtruit, & qu'un fort brave homme eſt décrié par de ſemblables petiteſſes qui lui échappent dans ſon domeſtique; décrié, moqué, mépriſé même.

TIMANTE.

Il eſt vrai que je ſuis d'un caractere bien inſupportable; mais ce que tu obſerves-là eſt ſérieux : quoi! tu crois que je paſſe dans le monde pour un homme ſi fort amoureux de la vie, pour un homme foible & lâche?

DAMIS.

Eh! qui vous dit cela?

TIMANTE.

Ah ! Damis, je ſuis déſolé. Cela n'eſt que trop certain. Je le vois aux diſcours que vous me tenez.

DAMIS, *avec chaleur.*

Moi ! je vous dis que ſi cela ſe ſçavoit, cela pourroit vous faire tort; mais.....

TIMANTE.

Cela ſe ſçait. J'ai déjà remarqué dans quatre ou cinq perſonnes qui m'eſtimoient autrefois, un changement à mon égard. Elles me regardent d'un œil bien différent depuis quelque tems.

DAMIS.

Allons, continuez donc toujours.

TIMANTE.

L'eſtime des hommes eſt bien difficile à ſe conſerver, Damis.

DAMIS.

Eh ! bien, il faut faire tout ce que l'on peut pour ſe la concilier; mais être préparé à ne la point obtenir, ou à la perdre au premier caprice du ſort : eh ! que vous êtes ſenſible ! Il n'y a pas moyen de hazarder la moindre réflexion avec vous.

Vous guérit-on d'une crainte, vous tombez dans une autre. Timante, croyez-moi : faites bien, & ne déſirez rien au-delà. Il en eſt de l'eſtime des hommes comme de la fortune : travaillons à les acquérir l'une & l'autre : ce qui eſt indolence eſt blâmable ; mais ne ſoyons point étonnés que de longs travaux ſoient infructueux, ni qu'après quelques faits éclatans nous ſoyons ignorés ou haïs : il faut d'un autre côté, n'être point ſurpris de trouver ſon Valet voleur, ſa Maîtreſſe infidelle, ſon ami perfide; & pour moi, qui ne ſuis aſſurément qu'un très-médiocre Philoſophe, je vous jure que rien ne me touche ſenſiblement dans la vie, que les fautes de conduite que j'ai à me reprocher à moi-même.

TIMANTE.

Si vous n'êtes que médiocrement Philoſophe, que ſuis-je donc moi ? Pourquoi la nature m'a-t-elle refuſé cette force d'ame qui eſt ſi admirable : je rougis quand je m'examine, & je ne ſçais ſi je ne ferois pas bien de me ſéqueſtrer du commerce du monde; car je ne puis y avoir que des déſagrémens.

SCENE VI.

LUCILE, MARTON, DAMIS, TIMANTE.

LUCILE, *dans le fond du Théâtre.*

SÇachons, Marton, de quoi il s'agit.

TIMANTE.

Lucile ne paroîtra pas d'aujourd'hui.

DAMIS.

Pourquoi donc?

(*Lucile s'approche de Timante ſans en être apperçue.*)

TIMANTE.

Il ne faut pas l'eſpérer : ai-je dû jamais me flatter de captiver une perſonne ſi accomplie : elle, qui par ſon mérite, a droit de prétendre aux plus flatteuſes conquêtes, qui réunit tout-à-la fois les graces, la beauté, l'eſprit, les ſentimens..... (*voyant Lucile.*) Ah! Madame..... (*à Damis.*) N'ai-je rien dit de mal-à-propos?

DAMIS.

Je ne m'en ſuis point apperçu.

LUCILE.

Je ſçavois bien que Damis étoit ici, & qu'il vouloit me parler de la part de ſon ami; mais je ne croyois pas, Timante, que vous y fuſſiez.

TIMANTE, *pénétré.*

Je conviens, Madame, qu'après avoir eu le malheur de vous offenſer & de vous déplaire, je ne devrois pas hazarder de paroître devant vous.

LUCILE, *ſouriant.*

Je ne ſçais ce que c'eſt. Quoi! moi! vous m'avez offenſée?

TIMANTE.

Oubliez-le de grace: je viens vous aſſurer du plus ſincere repentir, & que mon cœur n'étoit point d'accord avec ma bouche, quand hier je parlai de la ſorte.

LUCILE.

Le hazard a donc voulu que je ne fiſſe pas attention à ce qui vous eſt échappé: car j'ignore abſolument.....

TIMANTE.

Ah! que cette froide diſſimulation me

reproche amerement ma faute ! Eclatez plutôt contre moi.

LUCILE.

Mais que m'avez-vous donc dit ?

TIMANTE.

Madame.....

MARTON.

Je fus préſente au ſouper, & je n'entendis rien.....

TIMANTE.

Ne vous donnez point le cruel déplaiſir de me faire répéter.....

LUCILE, *en riant.*

Je ne m'en ſouviens point, vous dis-je.

MARTON.

Ni moi, j'ai beau chercher.

TIMANTE.

C'eſt une pure inattention de ma part; car je penſe que juſques aux derniers momens, les graces ſont inſéparables du ſexe, & que....

MARTON.

Ah ! je m'en ſouviens à préſent : oui, le trouble où vous fûtes dans le moment me frappa : vous dîtes, ſi je ne me trom-

pe, que la beauté..... n'avoit qu'un terme bien court; & que, dès un certain âge, les femmes..... devoient ſe retrancher ſur l'eſprit.

DAMIS, *à Lucile.*

Oui, Madame, voilà le crime dont les remords nous déchirent.

TIMANTE.

Je l'ai dit, je le confeſſe.

LUCILE, *d'un air plus ſérieux.*

Je m'en ſouviens auſſi; mais aurois-je dû penſer que ce diſcours me regardoit? Et pourquoi m'en offenſerois-je?

TIMANTE.

J'ai cru.....

LUCILE.

Je vous avoue qu'à m'on égard j'ai quelque peine à en faire l'application.

TIMANTE, *très-inquiet.*

Je ne prétends point.....

MARTON.

Il eſt vrai qu'à vingt-deux ans on ne prend gueres ces ſortes de maximes-là pour ſoi.

TIMANTE, *très-inquiet.*

Je ſçais bien.....

LUCILE.

Si ces tems d'ailleurs étoient arrivés, je me flatte que ma raiſon me donneroit tous les avis néceſſaires; & qui me ſoupçonneroit de ne pouvoir entendre ſans chagrin une vérité conſtante, ne me rendroit pas tout-à-fait juſtice.

DAMIS, *à Timante.*

Cela tourne bien.

TIMANTE.

Songez.....

MARTON.

Timante craint, Madame, que dans trente ans vous ne vous offenſiez du diſcours qu'il vous tint hier.

TIMANTE, *à Damis.*

Je ſuis au déſeſpoir.....

DAMIS.

Je le crois, & voilà comme vous m'aſſociez à vos folles démarches.

LUCILE, *à Timante.*

Sont-ce-là les opinions que vous avez conçues de moi?

TIMANTE.

Ah ! n'irritez point ma peine, & pardonnez-moi des écarts où me jettent les craintes continuelles que j'ai de vous déplaire : (*reprenant ſon caractere.*) ajoutez-y encore le peu de certitude où je ſuis de vos ſentimens : car depuis le tems que j'eus le bonheur de vous voir pour la premiere fois, & que je vous offris, & mon cœur & ce que j'ai de fortune, je puis dire que mon ſort eſt encore incertain.

LUCILE.

Cette plainte eſt-elle juſte ? ne vous ai-je pas promis de vous engager ma foi ? Et ne ſçavez-vous pas que, pour conclure, j'attends qu'une de mes parentes ſoit ici ?

TIMANTE.

Je le ſçais : oui, Madame, & j'ai déjà penſé pluſieurs fois qu'il falloit que ce fût une bien proche parente, & que vous euſſiez de fortes raiſons de la ménager.

LUCILE.

Nous ſommes parentes à un dégré aſſez éloigné, & le ſeul intérêt qui nous lie, eſt l'obligation que je lui ai de m'avoir élevée ; mais elle m'a priée inſtamment de ne rien terminer ſans elle.

TIMANTE.

Quel peut être ſon deſſein, en exigeant de vous ce délai avec tant d'inſtance ?

LUCILE.

Elle n'en a point d'autre que d'être témoin de mon mariage, & elle arrive ces jours-ci avec ſon fils pour m'en témoigner ſa joie.

TIMANTE.

Avec ſon fils !

LUCILE.

Oui : d'où vous vient cette ſurpriſe ?

TIMANTE.

Avez-vous ſouvent vu ce parent-là, Madame ?

LUCILE.

Non, je ne l'ai point vu depuis l'enfance.

MARTON.

On aſſure qu'il a beaucoup d'eſprit.

TIMANTE, *à part.*

A un dégré éloigné.

LUCILE.

Quel eſt donc le trouble où je vous vois ?

TIMANTE.

Que faut-il que j'en penſe ? Et qui ſçait

ſi l'on n'a pas deſſein de vous propoſer ?...

LUCILE.

Quoi ?

MARTON.

En effet.... Eh ! ne concevez-vous pas, Madame ? Vous n'avez point vu depuis long-tems ce parent-là ; peut-être vous paroîtra-t-il aimable, & le dégré étant éloigné.... Que ſçait-on effectivement ?

DAMIS, *ironiquement.*

Il eſt arrivé des choſes plus extraordinaires.

LUCILE.

L'idée ne ſe préſentoit pas d'abord à mon eſprit.

DAMIS.

Elle eſt pourtant, Madame, fortnaturelle.

MARTON.

L'inclination peut ſurvenir.

DAMIS.

Et le mariage ſe conclure.

MARTON.

Je m'imagine qu'il y a même quelque choſe de particuliérement plaiſant à épouſer un arriere-couſin.

LUCILE.

Ne pourrez-vous jamais, Timante?...

TIMANTE, *à Lucile.*

Arrêtez. Je ſens à quel point je dois vous déplaire. Le ſoupçon que j'ai fait paroître eſt d'un jaloux inſupportable. Vous êtes prête à me donner un congé éternel, & à me déclarer que vous rompez entiérement avec moi. C'eſt un arrêt dont je vais du moins ſuſpendre le coup en ſortant de votre préſence.

LUCILE.

Où courez-vous?

TIMANTE, *à Damis.*

Ami! ſecourez-moi.

DAMIS.

Demeurez.

TIMANTE.

Eh! non. Tâchez de l'appaiſer, & de me juſtifier, s'il eſt poſſible.

(*Il ſort.*)

SCENE VII.

LUCILE, MARTON, DAMIS.

MARTON, *riant.*

LA retraite eſt un peu précipitée.

LUCILE.

Vous êtes témoin, Damis, ſi j'ai rien dit qui fît entendre que je penſe à rompre & à lui défendre de me voir.

DAMIS.

Je vais le ſuivre, Madame, & le raſſurer ſur cette rupture imaginaire. Mais qu'il me ſoit permis de vous demander grace pour un homme dont il vous eſt aiſé de démêler la paſſion extrême, & à qui l'impreſſion que lui ont fait vos charmes, ne permet pas d'être tranquille.

(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

LUCILE, MARTON.

LUCILE.

QUe dis-tu, Marton, de ces vivacités & de ces soupçons continuels ?

MARTON.

Je dis, Madame, que Timante est d'un caractere sujet à de terribles inconvéniens.

LUCILE.

Mais crois-tu, comme le prétend Damis, crois-tu qu'il aime, & que ce qui lui échappe puisse se concilier avec une estime parfaite ?

MARTON.

Pour aimer..... Je ne sçaurois parler contre ce que je pense. Oui, plus j'y fais réflexion, & plus je crois qu'il aime, & même qu'il aime mieux qu'un autre.

LUCILE.

Après tout, Marton, à bien examiner ce caractere que nous lui reprochons, il vient d'une grande défiance de soi-même, & d'un désir scrupuleux de se rendre agréable aux autres.

MARTON.

Eh ! mais.....

LUCILE.

Ce qui fait dans le fond un ſentiment eſtimable.

MARTON.

Oui-dà. A le prendre dans un certain ſens, le mauvais de ſon caractere eſt effacé par le bon. Ecoutez donc; un homme tel que lui, eſt peut-être moins à craindre que ces gens qui, remplis de ſécurité, vous importunent avec tout le ſang froid & toute la confiance imaginable. Vous avez beau leur faire ſentir qu'ils vous ſont à charge, leur crier aux oreilles que vous n'y pouvez plus tenir, ils ne vous entendent point. Ils agiront à contre-tems, parleront ſans précaution, offenſeront à droite, à gauche, & ſe croiront encore les plus agréables gens du monde.

LUCILE.

L'autre extrêmité eſt ſans doute plus ſupportable.

MARTON.

Je ne ſuis pas fâchée de vous en voir prendre la défenſe. Mais cela va vous attirer un reproche de ma part. Tout autre que Timante, en vous aimant, pourroit être inquiet; & franchement, à juger ſur les apparences, on ne ſçait pas trop quels ſont vos ſentimens pour lui.

LUCILE.

Que dis-tu? Ah! je connois ſes défauts; mais il n'eſt que trop certain qu'il a ſçu me toucher.

MARTON.

Je lui parlerois donc un peu plus ouvertement; vous avez l'air plus réſervé que ne l'auroit une fille: il eſt vrai que vous avez été ſi peu femme, qu'un excès de timidité vous eſt encore pardonnable.

LUCILE.

Tu crois donc qu'à ſon égard, j'ai quelque choſe à me reprocher?

MARTON.

Je le crois aſſurément; & ſi mon Amant me ſembloit incommode, j'aimerois mieux tout-à-fait le haïr.

(Il paroît une eſpece de Valet de Chambre.)

Mais que veut ce garçon? il appartient, je crois, à Timante.

LUCILE.

Il s'eſt retiré dès qu'il m'a apperçue.

MARTON.

Il ſemble qu'il ait voulu me parler.

LUCILE, *ſouriant.*

Il a ordre apparemment de ne s'adreſſer qu'à toi; ſçache, Marton, ce que c'eſt, & viens au plutôt m'en avertir dans mon appartement.

(Lucile rentre.)

SCENE IX.

LE VALET DE CHAMBRE, MARTON.

LE VALET DE CHAMBRE, *à Marton.*

QUelqu'un qui eſt ici près voudroit, Mademoiſelle, vous dire un mot.

MARTON.

Il peut paroître.

(le Valet rentre.)

C'eſt lui, ſans doute. Voyons de quoi il s'agit : il eſt à plaindre ; j'excuſe ſa foibleſſe : mais je ne l'excuſe point aſſez pour ne m'en pas divertir tant ſoit peu, ſi l'occaſion s'en préſente.. Tout juſte, voilà mon homme.

SCENE X.

TIMANTE, MARTON.

TIMANTE, *regardant de côté & d'autre.*

(*à part.*) VOilà cette Suivante. Je ne lui ai jamais fait aucun préſent, il faut que je la gagne adroitement, ſi cela eſt poſſible : (*haut.*) j'ai recours à toi, Marton.

MARTON.

Monſieur, vous me faites honneur.

TIMANTE.

Il y va de ma vie que tu ſois dans mes intérêts ; mais je doute bien que tu m'accordes la grace que j'ai à te demander.

MARTON.

De quoi eſt-il queſtion, s'il vous plaît ?

TIMANTE.

Le voici ..... ne nous entend-on point ici ?

MARTON.

Cela pourroit bien être ; éloignons-nous un peu. Eh bien !

TIMANTE.

Damis veut en vain me raſſurer, Marton. Peut-on ſe croire heureux quand on ne voit ſon bonheur établi que ſur des rapports & des conjectures? Ma réſolution eſt priſe, & je viens t'en faire part : il eſt tems que Lucile s'explique; je renonce à tout engagement, ſi elle ne l'accepte que comme vaincue par les ſollicitations, & ſi ſon penchant ne l'y porte. Je n'aurai point à me reprocher de l'avoir entraînée dans dès liens qui bien-tôt lui deviendroient inſupportables : il faut enfin, il faut que je ſçache d'elle ſi je ſuis aimé ou haï.

MARTON.

Il n'eſt pas bien aiſé de ſçavoir là-deſſus la vérité de ce qu'une femme penſe.

TIMANTE.

Tu conviens donc que je ſuis à plaindre?

MARTON.

Aſſurément, c'eſt être à plaindre en amour, que de ne ſe pas contenter des conjectures.

TIMANTE.

Quoi! aux termes où nous en ſommes, je ne pourrai obtenir une converſation de

Lucile qui éclaire les doutes que j'ai conçus, & qui diſſipe l'affreuſe incertitude où je ſuis ?

MARTON.

Malgré les circonſtances, je ne vous réponds pas que Lucile ſe détermine à une déclaration bien poſitive.

TIMANTE.

Tu peux compter ſur ma reconnoiſſance, ſi tu veux me ſervir dans cette occaſion. Il t'eſt facile de la déterminer, & de lui faire entendre, qu'il ne méſied pas d'inſtruire & de tranquilliſer un homme dont on doit faire ſon époux : mes jours ſont en tes mains, Marton, tu décideras de mon ſort ; c'eſt à toi de voir quel parti tu veux prendre, & ſi j'ai mérité quelque conſidération.....

MARTON, *s'appercevant qu'il gliſſe une tabatiere d'or dans la poche de ſon tablier.*

Que faites-vous donc là, Monſieur ?

TIMANTE, *d'un ton mal aſſuré.*

C'eſt un léger témoignage que je hazarde.....

MARTON, *tire la boëte, la regarde, fait un ſoupir, & la laiſſe retomber dans ſa poche.*

Ah !

TIMANTE.

Qu'as-tu donc?

MARTON, *ſoupirant.*

Je ſuis fille de famille, & je ne devrois pas être réduite.....

TIMANTE.

T'offenſerois-tu?.....

MARTON.

Faut-il que je me voye traitée de la ſorte?

TIMANTE, *à part.*

Qu'ai-je fait? Je m'étois preſque douté qu'elle prendroit mal la choſe.

MARTON.

Des préſens à moi; ah!

TIMANTE.

Seroit-il poſſible que tu regardaſſes comme une marque de mépris?.....

MARTON.

Non, vous avez raiſon; & après tout je ne ſuis qu'une Soubrette.

TIMANTE.

Ah! je ſuis au déſeſpoir. Voilà mes affaires bien accommodées; de quoi me ſuis-je aviſé?

MARTON.

Vous n'êtes pas obligé de me connoître.

TIMANTE.

Marton, pardonne-moi : imagine-toi que cela ne ſoit pas arrivé : rends-moi cette maudite boëte.

MARTON.

Comment ?

TIMANTE.

Je dis.....

MARTON.

Oh ! pour le coup, Monſieur, il ſemble que vous vous faſſiez un plaiſir de m'injurier : traitez-moi donc encore plus mal qu'en Soubrette, & reprenez-moi ce que vous m'avez forcée de prendre.

TIMANTE.

Je n'y comprends plus rien : comment ſortir de ceci ? Je ne pourrai donc jamais rien faire, ni rien dire qui ne ſoit mal interprété ?

MARTON.

Allons, n'en parlons plus, Monſieur, une fille qui s'eſt miſe en ſervice ne doit pas être ſi ſenſible à l'injure.

TIMANTE.

Ah ! je reſpire.

MARTON.

Vous voulez un éclairciſſement de la part de Lucile ?

TIMANTE.

Je ne puis vivre, ſi elle ne daigne me l'accorder.

MARTON.

Je vais l'y engager de mon mieux.

TIMANTE.

Parles-tu ſérieuſement ?

MARTON.

Comptez ſur ma parole ; je lui reprocherai une froideur apparente, dont je l'ai déjà blâmée pluſieurs fois ſans que vous m'en-euſſiez priée : & après tout, ſi elle prend le parti de vous parler obligeamment, je vous jure qu'elle ne vous dira que ce qu'elle penſe.

TIMANTE.

Puis-je le croire ? Tu me promets donc ?

MARTON.

Laiſſez-moi faire : vous la verrez dans un inſtant.

(Elle rentre.)

TIMANTE, *ſeul.*

Cette fille eſt déliée, je ne ſçais ſi je dois

dois trop compter ſur elle : avec ſon air de bonne foi & de candeur, elle pourroit bien me tromper : n'y auroit-il pas moyen d'entendre la converſation ? Ecoutons.

(Il va à la porte du Cabinet.)

SCENE XI.

TIMANTE, CHAMPAGNE *entre, ſans voir Timante, en liſant un papier.*

TIMANTE, *écoutant à la porte du cabinet.*

IL n'eſt pas poſſible de rien diſtinguer.

CHAMPAGNE, *rit en liſant.*

Ha, ha, ha.....

TIMANTE.

Qui eſt-ce donc que j'entends rire de la ſorte ?

CHAMPAGNE.

Ha, ha, ha, cela eſt fort bon, ma foi.

TIMANTE.

Ah ! c'eſt toi, coquin, que fais-tu là ?

CHAMPAGNE.

Moi ? rien, Monſieur.

TIMANTE.

Quel eſt donc ce papier que tu ſerres ſi

promptement? Voyons. Eh ! quoi ! c'eſt celui que tantôt je t'avois ordonné .....

CHAMPAGNE, *riant d'un air niais.*

Oui, Monſieur, je n'ai pu exécuter votre ordre.

TIMANTE.

Pourquoi donc?

CHAMPAGNE.

Je n'en ai pas eu le cœur; je me ſuis mis à le lire, cela m'a paru trop drôle.

TIMANTE.

Plaît-il?

CHAMPAGNE.

Il y a des endroits tout-à-fait facétieux; tenez, en voilà un ſur-tout

TIMANTE, *arrachant le papier, & lui en donnant par le viſage.*

Donnez, Maraut, & apprenez à faire ce que l'on vous ordonne; & ſortez tout-à-l'heure de devant moi.

CHAMPAGNE.

Je ſors auſſi : diable ! c'eſt avoir la main légere.

(*Il ſort.*)

SCENE XII.

TIMANTE, *ſeul.*

IL eſt vrai que je n'aurois pas dû le frapper ; il faut éviter de ſe faire les plus petits ennemis : ces gens-là ſortent de chez vous, ils connoiſſent vos foibles, & vous nuiſent plus dans le monde par leurs diſcours, que feroient des ennemis de conſéquence : mais Damis qui s'eſt chargé de me rendre un ſervice important, devoit me rejoindre ici.....

SCENE XIII.

TIMANTE, DAMIS.

TIMANTE.

EH ! quoi ! ſi-tôt de retour ? L'affaire eſt donc manquée ?

DAMIS, *comme un homme preſſé & occupé d'une affaire.*

Non. J'ai déjà trouvé une de tes adverſes parties.

TIMANTE.

Elle a refuſé ma propoſition, ſans doute?

DAMIS.

Point du tout : elle conſent à un accommodement. Je n'ai plus que la vieille Comteſſe à voir, & je vais chez elle de ce pas.

TIMANTE.

Oh! pour cette maudite plaideuſe-là, tu n'en viendras jamais à bout.

DAMIS.

Je compte la mettre à la raiſon & te délivrer, à quelque prix que ce ſoit, d'un procès qui t'importune.

TIMANTE.

Je l'aurois peut-être gagné. Mais que je te faſſe part....

DAMIS.

Laiſſe-moi; je cours.

TIMANTE.

Un mot.

DAMIS.

Je n'ai pas un inſtant à perdre.

TIMANTE, *le retenant.*

Je touche, ami, au moment qui doit décider du bonheur de ma vie : j'ai ſi bien fait que, par l'entremiſe de Marton, je vais avoir une explication avec Lucile,

& ſçavoir enfin à quoi m'en tenir ſur les ſentimens qu'elle a pour moi.

DAMIS.

Que voulez-vous dire avec votre explication ?

TIMANTE.

C'eſt-à-dire . . .

DAMIS.

Eh ! morbleu, ne ſçauriez-vous demeurer comme vous êtes ?

TIMANTE.

Comment ?

DAMIS.

N'exigez-vous pas que Lucile vous diſe en face, je vous aime : voilà une belle imagination !

TIMANTE.

Et quel inconvénient trouvez-vous à cela ?

DAMIS.

L'inconvénient eſt que ces ſortes d'aveux ne s'exigent point. Je ne ſçais quelle eſt votre délicateſſe : mais je ne m'aviſerois jamais de réduire une femme à de pareilles extrémités ; & je croirois, ſi elle étoit aſſez maîtreſſe d'elle même pour me parler bien ouvertement, qu'elle n'auroit pour moi qu'un ſentiment dont je ne ſerois pas beaucoup flatté : au ſurplus, cha-

eun a ſa façon de penſer. Adieu, je vais vîte où je vous ai dit.

TIMANTE, *faiſant réflexion ſur ce que lui dit Damis.*

Le principe eſt certain, Damis ; une femme qui aime véritablement, ne l'avoue point.

DAMIS, *s'arrêtant.*

Il y a des exceptions ; mais laiſſez cela, vous dis-je, & ne croyez pas que Lucile ait le cœur aſſez libre pour ſe déclarer juſqu'à un certain point.

(*Il ſort.*)

TIMANTE, *à Damis, qui s'en va.*

Et ſi elle s'y déterminoit, ce ſeroit donc une preuve que je ne ſerois point aimé ?

(*ſeul après un peu de tems.*)

A quoi ai-je ſongé de demander un pareil aveu? Comment ne m'eſt-il pas venu dans l'eſprit, qu'une femme ſincerement épriſe eſt embarraſſée, timide, & voudroit ſe diſſimuler à elle-même ce qu'elle ſent ; par conſéquent elle eſt bien éloignée de le déclarer hautement. Oui, vous avez bien raiſon, Damis ; une femme qui laiſſe trop entrevoir ſes ſentimens, n'a qu'un attachement bien ſuſpect. A quelle extrémité me ſuis-je réduit ? Courons, empêchons

Marton..... Mais quand elle auroit parlé, j'oſe eſpérer que Lucile ne s'y déterminera pas, aſſurément. Il faut cependant prévenir....

SCENE XIV.

LUCILE, TIMANTE.

LUCILE.

QU'exigez-vous de moi, Timante? J'ai lieu d'être ſurpriſe de la demande que vous me faites.

TIMANTE.

J'aurois tort d'exiger de vous, Madame, quelque choſe qui vous déplût.

LUCILE.

Un autre ſe contenteroit de la parole que je vous ai donnée de vous engager ma foi.

TIMANTE, *ſe jettant à genoux.*

Ah! c'eſt m'en dire cent fois plus que je ne mérite, & c'eſt combler un malheureux qui vous adore.

LUCILE.

A quoi ſert de diſſimuler devant moi? Je ſçais quelle eſt votre inquiétude.

TIMANTE.

Moi, inquiet?

LUCILE.

Vos démarches confirment assez les soupçons dont on vient de m'informer ; mais croyez mon cœur plus généreux, & rendez-vous plus de justice à vous-même. Votre mérite ne m'a pas échappé.

TIMANTE.

Madame.... (*à part.*) Quelle épreuve !

LUCILE.

On voit en vous un défaut assez rare, c'est d'avoir trop peu de bonne opinion, & je ne puis m'empêcher d'avouer que ce défaut ne vous rend que plus estimable aux yeux de ceux qui vous connoissent.

TIMANTE.

Madame.....

LUCILE.

En vous promettant de vous donner la main, soyez sûr qu'il y a eu de ma part quelque chose de plus qu'un simple consentement ; & s'il m'étoit permis, ne doutez point que je n'employasse les expressions les plus fortes & les termes les plus décisifs, pour vous ôter l'injuste crainte que vous avez conçue.

TIMANTE.

Madame.... en faut-il d'avantage ? (*à part.*) Ah ! Damis.

LUCILE.

Que dites-vous donc, & quelle eſt cette diſſimulation obſtinée ?

TIMANTE.

Je ſuis confus de vos bontés .... & c'eſt, je vous l'avoue, être bien maîtreſſe de ſoi-même, que daigner me flatter juſqu'à cet excès.

LUCILE.

Quoi ! vous me ſoupçonneriez d'emprunter des ſentimens qui ne ſeroient pas à moi ?

TIMANTE, *à part.*

Toujours de la préſence d'eſprit, du ſang froid, que tout ceci eſt compoſé !

LUCILE.

Je commence, à mon tour, à être allarmée. Ah ! Timante, eſt-ce ainſi que vous recevez les juſtifications dans leſquelles je veux bien entrer ? Et oſez-vous douter des aſſurances que je vous donne ?

TIMANTE.

C'eſt trop m'honorer. . . (*à part.*) Curioſité fatale !

LUCILE.

Je ne ſuis point telle que vous l'imaginez : que ne pouvez-vous lire au fond de mon ame ? . . .

TIMANTE, *tremblant.*

Eh bien ! Madame ?

LUCILE.

Vous y verriez.....

TIMANTE.

Quoi ?

LUCILE.

A quel aveu me réduiſez-vous ?

TIMANTE, *à part.*

Ciel !

LUCILE.

Vous y verriez que je vous aime. Oui, Timante, je vous aime.

TIMANTE, *tombant dans un fauteuil.*

Ah ! je ſuis perdu.

LUCILE, *après un tems.*

Que viens-je de dire ! Et de quelle façon étrange reçoit-il mon aveu !

TIMANTE, *à part.*

Tout eſt évanoui.

LUCILE.

C'eſt pour moi une énigme que je ne puis comprendre ; mais le trouble où je ſuis ne me permet pas de m'en éclaircir.

(*Elle rentre.*)

SCENE XV.

TIMANTE *ſeul, après avoir rêvé quelque tems.*

JE croyois être aimé ; pourquoi ai-je cherché à m'inſtruire du contraire? Ce ſentiment timide & myſtérieux, qui caractériſe une vraie paſſion, eſt donc inconnu à Lucile : Qu'il eſt douloureux, quand on reſſent toutes les délicateſſes de l'amour, de ne les pouvoir inſpirer! Cependant j'ai été le premier à demander cet aveu. Devroit-il être affligeant de s'entendre dire, je vous aime?

SCENE XVI.

TIMANTE, MARTON,

MARTON.

CEla eſt-il croyable? Que viens-je d'apprendre? A quoi penſez-vous donc, Monſieur?

TIMANTE.

Ah! Marton, que la converſation que j'ai obtenue de Lucile a eu un effet cruel

pour moi ; & qu'il s'en faut que j'aie recouvré la confiance & le repos que je cherchois !

MARTON.

Je ne ſçais ſi ce que je viens vous dire de ſa part, vous plaira davantage.

TIMANTE.

Qu'eſt-ce donc ?

MARTON.

Je ſuis bien mortifiée d'être chargée d'une pareille commiſſion ; mais je ſuis forcée d'obéir.

TIMANTE.

Explique-toi.

MARTON.

Voici deux Lettres que l'on a reçues de vous, que l'on vous prie inſtamment de reprendre.

TIMANTE.

Juſte Ciel !

MARTON.

Ce n'eſt pas tout, Monſieur, excuſez-moi, s'il vous plaît. Lucile vous demande en grace de ſupprimer vos viſites ; elle dit même que par-tout ailleurs qu'ici, elle vous aura une obligation infinie, ſi vous évitez de paroître devant elle. Vous ne devez pas douter que je ne ſois au déſeſpoir.

(*Elle ſe retire, & revient.*)

Il ſeroit de l'exacte bienſéance que je vous rendiſſe la boëte que vous avez bien voulu me donner tantôt; mais je ne ſçais ce que c'eſt d'accabler les gens dans le malheur.

(*Elle rentre.*)

TIMANTE, *ſeul.*

Quel coup de foudre me fait ſortir de l'yvreſſe où j'étois! Pernicieuſe réflexion de Damis, voilà ce que vous me cauſez! Eſt-ce agir en ami que de donner un pareil avis? Je ne reconnois point Damis en cette occaſion. Damis auroit-il des vues qui juſqu'à préſent m'auroient été cachées?

SCENE XVII.

DAMIS, TIMANTE.

DAMIS.

JE reviens de chez la Comteſſe, & je vous ayoue que je ſuis enchanté de votre procédé.

TIMANTE.

Laiſſez-moi, je vous prie.

DAMIS.

Qu'eſt-ce donc? Vous avez encore bonne grace à me montrer de la mauvaiſe humeur, après le trait que je viens d'eſſuyer; vous ſemblez vous en rapporter à moi, pour l'accommodement d'un procès, & ſecrettement vous en commettez un autre, comme ſi je n'étois pas ſuffiſant pour une ſemblable négociation; cet autre eſt juſtement un homme violent & mal-adroit; & le tems de l'entrevue qu'il a eue avec la Comteſſe, s'eſt paſſé en invectives & en injures; de façon, mon cher Monſieur, que vous n'ayez qu'à vous préparer à bien plaider.

TIMANTE, *d'un ton d'un homme abattu.*

A plaider?

DAMIS.

La Comteſſe à préſent ne ſe relâcheroit pas ſur le plus petit chef de ſon procès, quand vous lui donneriez dix mille piſtoles.

TIMANTE, *très-poſément*

Damis, j'ai vû Lucile; elle m'a fait l'aveu le plus tendre, & votre réflexion m'a perdu.

DAMIS, *après un petit ſilence.*

Que dites-vous?

TIMANTE.

Voici mes Lettres qui me ſont rendues, avec défenſe d'oſer paroître jamais devant elle.

DAMIS.

Quoi! Votre inquiétude vous fera toujours faire un pareil uſage des avis qu'on vous donne? Vous ai-je conſeillé?.... Il n'eſt pas tems de vous quereller. Vous m'accuſez donc d'être auteur du malheur qui vous arrive? Je n'examine point ſi ce reproche eſt fondé. Je me fais un devoir de vous juſtifier? & je vais ſur le champ....

TIMANTE.

Ah! que prétendez-vous?

DAMIS.

Je vais la voir, & lui expliquer.....

TIMANTE.

Eh ! comment réparer cette faute épouvantable ?

DAMIS.

En la ſuppliant, en lui repréſentant que c'eſt un mal-entendu, que c'eſt même un excès d'amour de votre part qui vous a rendu coupable à ſes yeux. Mais au moins.... promettez-moi de ne point paroître indiſcrettement. Tenez-vous un inſtant à l'écart ; vous vous préſenterez quand je croirai le moment favorable.

TIMANTE.

Allez, ami, j'obéis aveuglément.

(*Damis entre dans le cabinet de Lucile.*)

SCENE XVIII.

TIMANTE, CHAMPAGNE, *qui eſt arrivé un inſtant auparavant.*

CHAMPAGNE.

VOilà, Monſieur, cette montre dont vous étiez ſi fort en peine, elle eſt enfin racommodée.

TIMANTE.

Cela ſuffit, retire-toi.

CHAMPAGNE.

Il y a un homme, que je ne connois point, qui, après vous avoir attendu deux heures au logis, m'a ſuivi, en diſant qu'il vouloit abſolument vous parler.

TIMANTE, *reprenant un air inquiet.*

Quelle eſpece d'homme eſt-ce?

CHAMPAGNE.

Grand, ſec, un habit noir tirant ſur le verd, une perruque citron, & une épée de deuil extrêmement longue.

TIMANTE.

Quel diable d'homme eſt-ce là! Il n'a point dit ce qu'il me vouloit?

CHAMPAGNE.

Non, il s'eſt même obſtiné à me cacher ſon nom.

TIMANTE.

Que puis-je avoir à démêler avec un pareil original? Eſt-il ici?

CHAMPAGNE.

Non, Monſieur, il eſt entré dans ce grand Caffé qui eſt à trois portes de ce logis, & il attend-là que vous ſortiez.

TIMANTE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie? (*à part.*) Aurois-je le tems? ..... (*à Champagne.*) Mon caroſſe eſt là bas?

CHAMPAGNE.

Oui, Monſieur.

TIMANTE.

C'eſt aſſurément quelque choſe de preſſant. J'ai différentes affaires..... Il ſemble que tout m'accable à la fois. (*à Champagne.*) Demeure. Si par haſard Damis ſortoit du cabinet de Lucile, dis-lui que je rentre à l'inſtant. (*revenant.*) Tu m'entends?

CHAMPAGNE.

A merveille. (*ſeul.*) Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que cet homme à grande épée ne m'a pas l'air d'apporter de l'argent à mon Maî-

tre. Quelqu'un qui l'a déja vû ma dit qu'il ſe mêloit d'enjoliver les Jardins, & qu'il donnoit des plans pour les Maiſons de campagne. Mais il n'y a aucune apparence que ce ſoit pour cela qu'il attende ſi obſtinément. On ſort, je crois. Oui vraiment.

(*Il ſe retire derriere Damis à qui il veut parler.*)

SCENE XIX.

LUCILE, DAMIS, MARTON, CHAMPAGNE.

LUCILE.

NOn, Damis, je ne ſerai point la premiere, qui après avoir déclaré ſon penchant, aura rompu avec un homme qui s'en eſt rendu indigne.

DAMIS.

Quittez cette réſolution : je vous ſuis garant qu'il vous adore.

MARTON.

Faites-y bien réflexion, Madame. Où trouverez-vous un Amant parfait?

LUCILE, *à Damis.*

Vous m'aſſurez qu'il m'aime ? Que vous le connoiſſez mal ! Mille objets différens l'occupent, & je ſuis ce qui le touche le moins.

DAMIS.

Il n'eſt occupé que de vous. Permettez-lui de paroître, & de ſe jetter à vos pieds.

MARTON, *à Lucile.*

Allons, ne le condamnez pas ſans l'entendre.

DAMIS.

Ah! Lucile, ne me refuſez pas cette grace. Venez, venez, Timante.

CHAMPAGNE, *à Damis.*

Monſieur.....

DAMIS, *appellant à demi-voix.*

Timante! Timante!.... paroiſſez donc. Où donc peut-il être?

CHAMPAGNE.

Je vais, ſi vous voulez, l'avertir.

DAMIS.

Où l'avertir?

CHAMPAGNE.

Ici près, où je lui ai dit qu'un homme l'attendoit.

DAMIS.

Un homme?

CHAMPAGNE.

Oui, qui vient, je crois, pour lui donner des avis ſur le bâtiment neuf de ſa Maiſon de campagne.

LUCILE, *à Damis qui reſte interdit.*

D'où vous vient cet étonnement?

MARTON.

Le bâtiment neuf de la Maiſon de cam-

pagne eſt franchement une choſe fort intéreſſante.

LUCILE, *à Damis.*

Me direz-vous encore qu'il n'eſt occupé que de moi ? Ceſſez, Damis, de me vanter l'empire que j'ai ſur ſon cœur. Je ſçais quel parti je dois prendre. Toutes les raiſons, que vous pourriez déſormais apporter pour ſa défenſe, ſont inutiles.

DAMIS.

Pour ce dernier trait, il eſt vrai que je ne le puis comprendre ; & je n'ai pas aſſez de courage pour vous parler plus longtems d'un homme d'une ſemblable eſpece.

MARTON.

Le voici cependant qui paroît.

SCENE XX, & derniere.

LUCILE, MARTON, TIMANTE, DAMIS, CHAMPAGNE.

TIMANTE, *à Lucile.*

N'eſt-ce point indiſcrettement que je me préſente devant vous, après l'ordre cruel?.....

LUCILE.

Timante, il ſe peut que vous ayez pour moi de véritables ſentimens de tendreſſe : je veux même le croire. Cependant l'hymen que nous avions projetté ne ſe peut conclure à préſent. Mon deſſein eſt de me retirer pour quelque tems à ma Terre. Tâchez, s'il eſt poſſible, de me mieux prouver votre amour par la ſuite.

(*Elle ſort.*)

TIMANTE.

Dieux!

MARTON, *à Timante.*

Ceux qui laiſſent échapper l'occaſion, méritent de la perdre pour toujours.

(*Elle ſuit Lucile.*

DAMIS, *à Timante.*

Nous ſommes amis depuis long-tems, & je ne veux point ceſſer de l'être. Mais, fatigué des différens traits que vous me faites eſſuyer en un ſeul jour, ne trouvez pas mauvais que, loin de vous, j'aille quelque tems reprendre haleine.

(*Il ſort.*)

CHAMPAGNE, *à Timante.*

Il n'y a gueres de Maître que j'aimaſſe mieux ſervir que vous; mais.....

TIMANTE.

Plaît-il?

CHAMPAGNE, *à part.*

Ma foi, je vais ſonger à me faire payer de mes gages, & à le quitter auſſi, ſi je puis.

(*Il s'éloigne.*)

TIMANTE.

Je perds Maîtreſſe, ami; juſqu'aux valets, tout m'abandonne. Le ſeul eſpoir qui puiſſe me ſoutenir, c'eſt que d'auſſi grands coups me corrigeront d'un caractere que j'avoue moi-même ne pouvoir être ſupporté.

FIN.

L'ETOURDERIE,

COMÉDIE.

ACTEURS.

M. CLEONTE.

Me CLEONTE.

Mlle CLEONTE, ſœur de Monſieur Cléonte.

MONDOR.

L'ASSESSEUR, Amoureux de Mademoiſelle Cléonte.

PYRANTE, Oncle de Mondor.

CRISPIN, Valet de Mondor.

Deux Laquais.

La Scene eſt à Paris, chez M. Cléonte.

L'ETOURDERIE.

Le Théâtre repréſente un Jardin & un Sallon dans l'éloignement.

SCENE PREMIERE.

MONDOR, CRISPIN.

CRISPIN.

ENtrez, vous dis-je; j'ai ſi bien concerté toutes choſes, qu'avant qu'il ſoit un quart-d'heure, vous verrez ici l'objet dont votre ame eſt épriſe.

MONDOR.

Es-tu bien ſûr que mon billet lui ait été rendu, & que je puiſſe paroître ſans nul inconvénient?

CRISPIN.

Oui, Monſieur. Un domeſtique que

j'ai mis dans vos intérêts, m'a assuré que le billet seroit rendu à Mademoiselle Cléonte elle-même ; & qu'en entrant par cette porte de derriere, dans ce Jardin où elle a coutume de venir se promener à une certaine heure, accompagnée d'une simple Suivante, vous pourriez lui parler en toute sûreté ; mais permettez-moi de vous demander la raison d'une telle conduite ; vous envoyez un billet ; vous cherchez à vous introduire secrettement ; entre nous, cela sent terriblement le novice. Avec du bien & une figure passable, qui vous empêche de vous présenter dans la maison, & de faire les démarches qui conviennent quand on veut épouser une fille ? Il y a tant de gens qui, sans aucun titre, s'annoncent avec éclat.

MONDOR.

Que veux-tu que je te dise ? J'aime pour la premiere fois de ma vie. Il ne m'est pas possible d'agir avec cette noble liberté qui est si fort d'usage dans le monde. J'aime, Crispin ; & dans cette passion, dont le pouvoir jusqu'ici m'étoit inconnu, je crois ne jamais prendre assez de mesures.

CRISPIN.

J'aime, Crispin ! & cela, pour avoir vû

une fois une perſonne dans une maiſon où vous vous trouvez par hazard.

MONDOR.

Il eſt vrai, je la vis avec ſa mere : j'eus occaſion de leur faire politeſſe à l'une & à l'autre : elles me connoiſſoient de nom : je m'informai du leur : je les accompagnai juſques chez elles.....

CRISPIN.

Attendez : je ſçavois bien que j'avois quelque choſe à vous dire : qu'appellez-vous ſa mere ?

MONDOR.

Eh ! mais je crois.....

CRISPIN.

Vous vous êtes trompé. Mademoiſelle Cléonte, pour qui vous ſoupirez, eſt ſœur de Monſieur Cléonte, maître de ce logis ; & l'autre Dame que vous avez vûe avec elle, eſt ſa belle-ſœur, femme de ce Monſieur Cléonte.

MONDOR.

Je les entendis nommer, Madame & Mademoiſelle Cléonte. Comme la Demoiſelle eſt très-jeune, & que l'autre affectoit un certain air d'autorité, je t'avoue que je la crus ſa mere, & non ſa belle-ſœur.

CRISPIN.

Cela ne fait que bien pour vous : une

ſœur eſt moins dépendante que ne l'eſt une fille. Tout ſemble favoriſer votre amour.

MONDOR.

Oui, & à préſent que le moment de l'entrevûe s'approche, je crains mille choſes différentes. Il ſe peut qu'elle déſapprouve l'aveu de ma paſſion, & la démarche que j'ai faite de lui écrire : il pourroit encore arriver, quand je la verrai, que mon air, mes façons de m'exprimer lui déplusſent : car je ne ſçais pas trop quel ton il faut prendre pour ſe rendre agréable à une femme.

CRISPIN.

Bon! il ne faut qu'avoir votre âge, & ſe taire.

MONDOR.

Non je ſçais qu'à mon âge on eſt ſouvent fort ſot, & ſur-tout quand on aime.

CRISPIN.

Cette ſotiſe eſt éloquente.

MONDOR.

Toi, par exemple, qui jouis de ta raiſon, & qui ſans doute, ne t'aviſes pas d'aimer.

CRISPIN, *prenant un air ſérieux.*

Pourquoi donc, s'il vous plaît, Monſieur ?

MONDOR.

Quel moyen crois-tu le plus prompt pour gagner le cœur d'une perſonne que l'on aime ?

CRISPIN.

Mais il y en a pluſieurs. Le plus uſité & celui qui réuſſit le mieux, eſt, ce me ſemble, de faire adroitement des préſens. Rien ne prouve mieux notre ſincérité : car l'on peut bien jurer, pròteſter que l'on eſt amoureux ſans qu'il en ſoit rien, mais rarement on donne ſans être véritablement épris.

MONDOR.

Cette façon-là ne réuſſiroit pas ici.

CRISPIN.

Une autre, à ce que j'imagine, eſt le langage muet des yeux. La Dame eſt là : je ſuis ici : je lui fais un regard, & puis un autre : voyez-vous.

MONDOR.

Celui-là ne doit être bon que quand il eſt impoſſible de s'exprimer autrement.

CRISPIN.

Il vous reſte enfin les petits ſoins, l'hommage aſſidu, les tendres propos : il faut alors ſe faire entendre avec délicateſſe : car on ne ſe déclare pas d'abord en termes for-

mels, mais en ſe ſervant de termes indirects : par exemple..... Si la charmante Daphné n'étoit pas auſſi inſenſible qu'elle eſt belle..... elle ne manque pas de vous interrompre..... Moi! belle! Damon? Faites-vous attention à de ſi foibles appas?.... Plût aux Dieux, dites-vous, qu'il fuſſent moins redoutables!..... & puis, tous deux en chœur : Helas!..... On en vient avec le tems à dire de quoi il eſt queſtion, & on ſe le dit tant par la ſuite, que ſouvent on s'en ennuie.

MONDOR.

Je n'ignore pas qu'il faut du ménagement en découvrant ſa flamme..... Mais qu'eſt-ce que je vois?

SCENE II.

M. CLEONTE, MONDOR, CRISPIN.

M. CLEONTE, *ſans voir Mondor, ni Criſpin.*

J'Entends que l'on diſpute encore. Eſt-il poſſible que deux femmes ne puiſſent pas vivre enſemble?

CRISPIN.

Ce n'eſt pas là ce que nous cherchons.

MONDOR.

Voilà comme tu avois ſi bien pris tes meſures !

CRISPIN.

Il nous coupe le chemin.

M. CLEONTE, *ſans voir.*

Il faut néceſſairement que j'éloigne ma ſœur. De quoi diable auſſi s'aviſe ce benet d'Aſſeſſeur de ſe refroidir ? mais qui ſont ces gens-là ?

CRISPIN.

Hai !.....

MONDOR.

C'eſt le frere ; quel parti prendre ?

CRISPIN.

Il parle de quelqu'un qui s'eſt refroidi pour ſa ſœur. Ma foi, je ſaiſirois ce moment ; & à votre place, je dirois les choſes comme elles ſont.

MONDOR.

Je ne puis m'y réſoudre.

CRISPIN.

Vous gagnerez, vous dis-je, à parler franchement.

MONDOR.

Et ſi je le trouve contraire, il ne me reſtera plus d'eſpoir de voir celle que j'aime.

CRISPIN.

Eh! que vous ſerviroit de la voir, ſi vous ne l'obtenez de ceux de qui elle dépend ?

MONDOR.

Criſpin, c'eſt trop riſquer.

CRISPIN.

Non. Croyez-moi, j'ai de la judiciaire, &.....

M. CLEONTE, *s'approchant.*

(*A Mondor.*) Puis-je ſçavoir, Monſieur, ce que vous cherchez ici ?

Mondor embarraſſé lui fait la révérence, & Criſpin en fait pluſieurs.

CRISPIN, *à Monſieur Cléonte.*

Monſieur, ... vous ne m'avez pas l'air d'être un homme qu'il faille payer de mauvaiſes raiſons..... & je parie que vous avez déjà déviné.....

M. CLEONTE.

Quoi ?

CRISPIN.

Qu'il y a de notre part un peu.... là....

M. CLEONTE.

Moi ? je ne devine rien.

MONDOR, *bas à Criſpin.*

Où m'engages-tu ?

M. CLEONTE.

(*A part.*) Il y a du myſtere là-deſſous.

(*A Mondor.*) Quoi ! je ne pourrai ſçavoir?...

MONDOR.

Je n'ai point à rougir, Monſieur, du motif qui m'a fait m'introduire ici; & forcé de vous répondre, je ne vous déguiſerai point la vérité.

CRISPIN.

Fort bien.

M. CLEONTE.

Qu'eſt-ce donc?

MONDOR.

J'eſpérois entrevoir une perſonne qui dépend de vous, & qui, à la premiere vue, m'a charmé: incertain ſi mon hommage lui ſera agréable, je n'oſois encore chercher l'occaſion de vous déclarer mes deſſeins; mais puiſque le hazard ſemble m'y contraindre, je vous avoue que je ſuis pénétré des ſentimens les plus vifs & les plus reſpectueux pour Mademoiſelle votre ſœur.

M. CLEONTE.

Quoi ! Monſieur, vous êtes amoureux de ma ſœur ?

CRISPIN, *à part.*

Voici le moment critique.

MONDOR.

Cet aveu peut vous paroître téméraire. Mais que me ſerviroit, après tout, de

laiſſer croître dans mon cœur le feu le plus violent, ſi je ne m'aſſure qu'il ne ſera pas déſapprouvé ? Oui, j'adore votre ſœur : je la vis il y a quelques jours accompagnée de Madame votre femme, chez une Dame de ce voiſinage ; je fus frappé de ſa beauté : j'ai perdu le repos de ce fatal moment, & je ne puis le recouvrer qu'en obtenant ſa main. Ma famille ne vous eſt peut-être pas inconnue : je m'appelle Mondor. Si dans le deſir que j'ai de m'allier à vous, vous me flattiez de quelque eſpoir, je m'eſtimerois le plus heureux des hommes.

M. CLEONTE.

Mondor ? Seriez-vous neveu du bonhomme Pyrante ?

MONDOR.

Quoi ! vous connoîtriez mon oncle ?

CRISPIN.

Aſſurément.

M. CLEONTE.

Je le connois fort. J'eus même l'an paſſé quelque petite affaire à démêler avec lui.

MONDOR.

Se peut-il ? . . .

M. CLEONTE.

Je fus très-content de ſa politeſſe.

MONDOR.

Pouvoit-il m'arriver rien de plus heureux.

CRISPIN, *à Monſieur Cléonte, en voulant l'embraſſer.*

Permettez que je vous témoigne . . .

M. CLEONTE.

Et le bon-homme ſçait-il votre paſſion?

MONDOR.

Pas encore ; mais . . .

M. CLEONTE.

Vraiment, il ſeroit à propos de l'en inſtruire.

MONDOR.

Il le ſera bien-tôt ; & ſi vous me donniez quelque eſpoir . . .

M. CLEONTE.

Je me ſens moi tout porté pour vous ; mais je ne ſçais ſi ſon intention eſt que vous vous mariez ſi jeune ?

MONDOR.

Il y conſentira, n'en doutez pas.

M. CLEONTE.

Je ſuis bien-aiſe, avant de vous rien promettre, de ſçavoir ſes volontés là-deſſus.

MONDOR.

Je vais le trouver, & lui dire : . .

M. CLEONTE.

Maïs ne voulez-vous pas vous repoſer un inſtant ?

MONDOR.

Non, non. J'exécuterai, ſans différer, ce que vous exigez de moi.

M. CLEONTE.

Cependant . . .

MONDOR.

Je ne ſerai point tranquille que je n'aie vu mon oncle. O ciel ! quel heureux événement ! Oui, Monſieur, je vais le trouver : il ſçaura ma paſſion, & l'eſpoir que vous me donnez. Je vais lui faire une peinture ſi vive de l'état de mon cœur, qu'aſſurément il y ſera ſenſible : il viendra vous implorer avec moi, & vous ſupplier de hâter un hymen, ſans lequel je ne ſçaurois vivre.

CRISPIN.

Nos affaires vont plus vîte que je n'aurois penſé.

(*ils ſortent.*)

SCENE III.

M. CLEONTE, *seul.*

VOilà, parbleu, une aventure à laquelle je ne m'attendois gueres, & qui eſt bien favorable. Il ne pouvoit pas ſe préſenter une meilleure occaſion pour mettre la paix chez moi, & pour éloigner ma ſœur. Ce que c'eſt que l'amour! il la trouve charmante : il ſe meurt, s'il ne l'obtient pour femme... Elle a pourtant un peu plus de quarante-cinq ans : mais cela ne me ſurprend point ; & j'ai oui dire que les jeunes gens, dans leurs premieres inclinations, s'attachoient volontiers à des perſonnes plus âgées qu'eux. Ah! ah! ah! Monſieur l'Aſſeſſeur, cela vous apprendra à vous déterminer. Ce benêt qui me diſoit encore ce matin : Tien, j'épouſerois bien ta ſœur ; mais je la trouve trop ridicule. Ah! mon petit Monſieur, d'autres ne ſont pas ſi dégoûtés que vous. Allons la trouver ; mais la voilà avec ma femme.

SCENE IV.

Mr. Mme. Mlle. CLEONTE.

Mademoiſelle CLEONTE.

ALlez, Madame ma belle-ſœur, vos réflexions ſont très-déſobligeantes; & vous n'en faites jamais d'autres pour qui que ce ſoit.

M. CLEONTE.

Eh ! quoi, toujours des démêlés ?

Madame CLEONTE.

Je n'ai point voulu vous offenſer, & je ſuis au déſeſpoir . . .

Mademoiſelle CLEONTE.

Oui, vous êtes au déſeſpoir.

M. CLEONTE.

Laiſſez cela, je vous prie; j'ai quelque choſe à vous dire.

Mademoiſelle CLEONTE.

Au déſeſpoir ? il eſt vrai, mais c'eſt de voir que l'on faſſe un peu de bruit dans le monde.

M. CLEONTE.

Vous ne voulez donc pas m'écouter ?

Madame CLEONTE.

Vous me donnez des ſentimens bien bas. Quoi qu'il en ſoit, j'ai cru devoir vous repréſenter de ne point ajouter trop de foi aux galanteries d'un jeune homme, à qui il prend fantaiſie de vous écrire, qui ne vous a vue qu'une ſeule fois; & qui, par un retour chagrinant, peut vous faire payer cher une incrédulité trop aveugle.

Mademoiſelle CLEONTE.

Il ne m'a vûe qu'une ſeule fois, j'en conviens : mais je ſçais ce qu'il me dit quand il me donna la main préférablement à vous; & je m'apperçus aſſez de l'impreſſion que cette vûe fit ſur lui. Il faut bien ignorer le cœur, pour ne pas ſçavoir que jamais un amour violent ne fut enfant de la réflexion. Mais laiſſons cela, je vous prie. Mon frere, je viens vous trouver pour vous dire qu'un jeune homme appellé Mondor m'a fait rendre un billet, où il paroît qu'il a des vûes très-ſérieuſes à mon égard. Vous en doutez peut-être.... Le voici. *Elle lit :*

Je n'oſai dernierement demander la permiſſion de vous aller rendre mes devoirs; je hazarde de vous la demander aujourd'hui à vous-même.

M. CLEONTE.

Je n'en ſuis point ſurpris.

Mademoiſelle CLEONTE.

Ecoutez, écoutez..... *Elle lit :*

Aujourd'hui à vous-même ; mais je ne puis paroître devant vous que comme un homme ſur qui vous avez fait l'impreſſion la plus vive : c'eſt à vous, Mademoiſelle, à décider ce que je dois faire. MONDOR.

M. CLEONTE.

Je n'en ſuis point ſurpris, ma ſœur. Je vous dirai bien plus; ce jeune homme vient dans le moment de m'avouer ſa paſſion pour vous.

Mademoiſelle CLEONTE.

Dans le moment il vous a parlé? Eh! bien, Madame?

Madame CLEONTE.

Je n'ai plus rien à dire.

M. CLEONTE.

Il s'étoit introduit ici dans le deſſein de vous y voir; je l'y ai ſurpris; je l'ai forcé de parler, & ſon amour m'a paru auſſi violent que ſincere.

Mademoiſelle CLEONTE.

Il eſt extrême, mon frere, il eſt extrême. Il faut, mon frere, que vous m'aidiez un peu de votre ſtyle; je ſuis bien aiſe de lui faire ſçavoir au plutôt que mon cœur n'eſt point inacceſſible; & que, ſes

deſſeins étant légitimes, il peut prendre quelque eſpoir, & ſe préſenter devant moi.

Madame CLEONTE.

Quoi! ma ſœur, vous allez lui répondre?

Mademoiſelle CLEONTE.

Oui, ma ſœur, quoi que vous en puiſſiez dire, je vais lui écrire, aidée des conſeils de mon frere : car pour moi, il eſt vrai que je crains d'en trop faire entendre, & je veux éviter tout ce qui ſentiroit le tranſport; je ne veux point paroître étonnée d'une conquête auſſi flatteuſe, & je ſçaurai me compoſer dans mes démarches, pour ne point donner priſe à votre eſprit jaloux. Allons, mon frere, ne perdons point de tems. (*A M. Cléonte.*) J'eſpere que l'Aſſeſſeur & vous, vous en creverez de dépit.

M. CLEONTE.

Allez, allez, je vous ſuis.

(*Elle rentre.*)

SCENE V.

M. & Me. CLEONTE.

M. CLEONTE.

IL ne faut point, ma femme, que vous trouviez mauvais qu'elle ſonge à ſe pourvoir; vous ſçavez que je ſerois fort aiſe d'en être débarraſſé, & que ſon humeur.....

Madame CLEONTE.

Croyez, Monſieur, que ce que j'en dis eſt par pure amitié pour elle; mais quand vous devriez vous-même vous fâcher, je ne puis m'empêcher de vous repréſenter que votre ſœur n'eſt gueres d'âge, ni de caractere à faire tout-à-coup une paſſion auſſi violente. Je vis l'autre jour ce jeune homme avec elle, je ne fis pas autrement attention à ſes diſcours; mais je n'apperçus rien en lui qui promît ce qui arrive aujourd'hui. Et en vérité, ſi cela pouvoit ſe ſuppoſer, je ſerois tentée de croire que c'eſt une ironie à laquelle votre ſœur aura donné occaſion par quelque trait ridicule.

M. CLEONTE.

Oh ! parbleu, c'en eſt trop auſſi. Je vous dis qu'il m'a parlé, & que.....

Madame CLEONTE.

Je le ſouhaite, Monſieur.

M. CLEONTE.

Je ne veux rien faire en cela contre votre avis ; je vous promets même, en cas que vous n'approuviez pas la choſe, de ne pas donner mon conſentement. Mais il faut ſe rendre à la raiſon. Jamais Amant ne parut de meilleure foi, & plus..... Tenez, le voilà qui revient de chez un de ſes parens, où il a couru, vous pouvez l'entendre.

SCENE VI.

M. & Me. CLEONTE, MONDOR.

MONDOR.

(*A part.*) LA voilà ! Dieux ! quel trouble ſa vûe me cauſe !

M. CLEONTE.

Vous êtes donc déjà de retour ? Eh ! bien, quelle nouvelle ?

MONDOR.

(*A part.*) Je ne puis plus parler.

M. CLEONTE.

Avez-vous vû le bon-homme? Et croyez-vous qu'il conſente?.....

MONDOR.

Le jour ne ſe paſſera pas, qu'il n'ait l'honneur de vous voir.

M. CLEONTE.

Vous croyez donc qu'il approuvera vos deſſeins? Tant mieux; pour moi, je vous ai déjà dit quels étoient mes ſentimens là-deſſus. Mais mon conſentement ne ſuffit pas. (*A ſa femme.*).....Recevez-le bien, je vous prie. (*A Mondor.*) Les femmes ont ſouvent des volontés oppoſées aux nôtres; & elles ſont ſi peu perſuadées de la ſincérité des jeunes gens, que je crains que vous ne trouviez en votre chemin quelques difficultés. (*En montrant Mademoiſelle Cléonte.*) Tâchez de vous faire agréer.

(*Il rentre.*)

SCENE VII.

Mr. CLEONTE, MONDOR.

MONDOR, *à part.*

HElas! voilà le coup que je craignois.

Madame CLEONTE, *à part, en ſouriant.*

Il paroît aſſez embarraſſé.

MONDOR.

Quoi! La premiere choſe que j'apprends eſt, que vous me ſoupçonnez de n'être pas ſincere? Eh! qui peut faire naître en vous des ſentimens auſſi injuſtes?

Mr CLEONTE.

Je ne ſçais ce que c'eſt que de déguiſer ma penſée : oui, j'ai douté, Monſieur, que votre paſſion fût auſſi vraie que vous le voulez faire entendre.

MONDOR.

Vous en avez douté? Ah! dites plutôt que vous la déſapprouvez : car il n'eſt pas poſſible que vous ne ſoyez convaincue de ſa violence, par mon trouble & par toutes les démarches précipitées qu'elle me

fait faire. Qui pourroit donc me porter à agir comme je fais? Pourquoi, depuis le jour où je me trouvai chez la Marquiſe, ai-je perdu le repos? Pourquoi, malgré les craintes que mon reſpect m'inſpiroit, ai-je hazardé d'écrire? Me ſuis-je introduit ici? Ai-je enfin découvert, en tremblant, cette malheureuſe flamme, qui, puiſqu'elle vous déplaît, doit ſans doute me coûter la vie?

Madame CLEONTE.

Mes doutes ne peuvent jamais vous coûter auſſi cher; ces grandes expreſſions ſont ordinaires aux Amans, elles ne me ſurprennent point, & ſouvent on ſe croit touché bien plus qu'on ne l'eſt en effet.

MONDOR

De quelles cruelles réflexions vous m'accablez.

Madame CLEONTE.

Peut-être me préviens-je injuſtement: mais ſi votre flamme eſt ſincere, vous conviendrez du moins que le peu de tems qui l'a fait naître, peut d'abord faire craindre qu'elle ne ſoit pas conſtante.

MONDOR.

Vous voulez, trop aimable perſonne,

vous

vous voulez m'éprouver, je le vois : ce ne peut être qu'un ſemblable motif qui vous faſſe tenir ce langage. Le ciel vous a-t-il donc faite pour tant de défiance ?..... Si je pouvois par moi-même être ſoupçonné de légereté, les charmes qui m'ont ſéduit ne détruiroient-ils pas ce ſoupçon ? Et ne ſont-ils pas garans qu'on ne ſçauroit guérir de la bleſſure qu'ils ont faite ?

Madame CLEONTE.

Eh bien ! par exemple, je ne puis m'empêcher.....

MONDOR.

Eh ! quoi donc, encore ?

Madame CLEONTE.

Oui encore : je vous avoue que ces exagérations me ſont ſuſpectes, & le paroîtroient à toute autre. Les charmes que vous vantez ont pu vous toucher juſqu'à un certain point. Mais j'aurois cru qu'une autre eſpece de mérite, comme la conduite, la ſageſſe, l'eſprit même, étoit ce qui devoit faire le plus d'effet ſur vous.

MONDOR.

Mais pourquoi, parmi tant d'autres perfections, ne vanterois-je pas des charmes qui m'ont ſi vivement frappé ? Je vous

conſtant, le plus paſſionné, le plus ſincere, & que mon amour ne finira qu'avec ma vie. Mais ſi mes ſermens ſont crus, ſi Mondor eſt aſſez heureux pour perſuader qu'il aime, ce bonheur eſt encore imparfait. La belle Cléonte ne ſe laiſſera-t-elle point toucher? Hélas! puis-je jamais eſpérer d'en être aimé?

Madame CLEONTE.

Soyéz ſûr qu'elle n'eſt point inſenſible.

MONDOR.

Dois-je m'en flatter? ô Dieux!

Madame CLEONTE.

Oui. A préſent, je puis vous dire que vos propoſitions ne peuvent être reçues que favorablement.

MONDOR.

Ah! quel comble de joie!

Madame CLEONTE.

Votre condition, votre mérite perſonnel vous donnent tout lieu d'attendre du retour.

MONDOR.

Non, je me rends juſtice, & je ſçais combien peu je ſuis digne de l'extrême bonheur où j'aſpire.

Madame CLEONTE.

Tant de modeſtie ne ſert qu'à vous rendre plus recommandable. Mais je vois venir ma belle-ſœur, parlez-lui; cette converſation ne ſera pas aſſurément la moins néceſſaire; aſſurez-vous de ſon conſentement. Vous voulez bien que je vous laiſſe enſemble?

MONDOR.

Dès que vous m'accordez le vôtre, j'eſpere être aſſez heureux pour obtenir le ſien.

SCENE VIII.

MONDOR, Mlle CLEONTE.

MONDOR, *à part.*

QU'elle m'avoit allarmé! Mais enfin je reſpire cependant. Il ſe peut que cette belle-ſœur ſoit d'un eſprit difficile: je tremble qu'elle ne traverſe mon amour.

Mademoiſelle CLEONTE.

Eſt-ce vous que je vois, Monſieur? Je ne vous aurois pas cru ſi-tôt de retour. On diſoit que vous étiez allé chez votre

oncle pour l'inſtruire du deſſein où vous êtes. Il ſemble que l'Amour vous ait prêté ſes aîles. Votre empreſſement eſt louable, & vous juſtifie bien des mauvais ſoupçons que l'on vouloit inſinuer à votre égard. Ma belle-ſœur vient de vous quitter, elle vous aura dit ſans doute des choſes ſans aucun fondement : il ne faut point que cela vous ſurprenne, tel eſt ſon caractere : elle a très-mauvaiſe opinion des hommes ; mais pour moi, du premier coup d'œil, je connois le vrai mérite.

MONDOR.

Que ces paroles me raſſurent ! Je puis donc eſperer ?

Mademoiſelle CLEONTE.

Eſperez : oui, Monſieur, eſperez tout ce qui peut s'eſperer au monde. Vous avez écrit, on a reçu votre Lettre.

MONDOR.

J'avoue que c'eſt une liberté que je ne devois peut-être pas prendre.

Mademoiſelle CLEONTE.

Pourquoi donc ?

MONDOR.

Je crains d'avoir trop promptement découvert mes ſentimens.

Mademoiſelle CLEONTE.

Cette découverte eſt agréable. Dans le deſſein où vous êtes, cela eſt permis ; & il eſt tout naturel de commencer par quelque choſe. Mais on a pour vous de la reconnoiſſance : comme on ne croyoit pas vous revoir aujourd'hui, on vous a fait réponſe. Ma belle-ſœur ſembloit n'être pas de cet avis, & croyoit qu'il étoit trop libre de vous écrire ; mais je lui ai prouvé, par bonnes raiſons, que cela étoit à ſa place.

MONDOR.

Ah ! pouvois-je m'attendre à cet excès de bonté de votre part !

Mademoiſelle CLEONTE.

Puiſque le billet eſt écrit, il ne faut pas vous priver du plaiſir qu'il doit vous cauſer. Le voilà : vous y verrez clairement & à loiſir les véritables ſentimens que l'on a pour vous.

MONDOR.

Que j'ai de graces à vous rendre ! Que

je baiſe cent fois la main de qui je reçois un préſent auſſi flatteur.

Mademoiſelle CLEONTE.

Ces petites familiarités ne vous ſont pourtant pas encore trop permiſes.

MONDOR.

Il eſt vrai qu'elles me ſeront plus permiſes, quand je vous ſerai allié par cet heureux hymen dont on flatte mon amour.

Mademoiſelle CLEONTE.

Oui, pour lors.... tout alors vous ſera permis.

MONDOR.

Je vous appartiendrai pour lors de trop près, pour que ces careſſes ne ſoient pas autoriſées.

Mademoiſelle CLEONTE.

Il faudroit avoir l'eſprit bien mal-fait pour s'en fâcher aſſurément, & vous ſerez un autre moi-même.

MONDOR.

On ne ſçauroit pouſſer plus loin les manieres obligeantes que vous me témoignez, & par mille endroits cette alliance doit faire la félicité de ma vie.

Mademoiſelle CLEONTE

J'aurai ſoin que vous n'ayez aucun ſujet de vous plaindre : &, ſans vanité, je puis dire que vous trouvez une fille bien élevée, & qui ſçait ce qu'on doit à un mari.

MONDOR.

Ah! dites une fille parfaite, & qui n'a rien de comparable ſous les cieux.

Mademoiſelle CLEONTE.

Une fille qui a refuſé cent partis avantageux, & qui, de tout tems, vous étoit réſervée.

MONDOR.

N'entreprenez point d'expoſer ce qui la rend adorable, vous n'y pourriez pas ſuffire. Hélas! je redoutois la converſation que je devois avoir avec vous, & je ne croyois pas vous trouver ſi favorable.

Mademoiſelle CLEONTE.

Je ne ſuis pas ſurpriſe que vous l'ayez redoutée cette converſation; la méfiance accompagne toujours une grande paſſion.

SCENE IX.

Mlle CLEONTE, MONDOR, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MOnſieur l'Aſſeſſeur demande à vous parler.

Mademoiſelle CLEONTE.

L'Aſſeſſeur ? Ah ! j'en ſuis charmée. Dites-lui que je veux bien qu'il me parle pour la derniere fois.

(*Le Laquais rentre.*)

SCENE X.

Mlle CLEONTE, MONDOR.

Mademoiſelle CLEONTE.

CEt Aſſeſſeur avoit des vues : c'eſt un homme qui vous eſt ſacrifié : il faut que je lui donne ſon congé. Mais le congédier devant ſon rival, ſeroit une choſe

trop dure. Retirez-vous, Mondor, un moment dans cette allée.

MONDOR, *tenant le Billet à la main.*

Avec ce bienfait que je viens de recevoir de vous, j'ai de quoi m'occuper bien agréablement.

SCENE XI.

Mlle CLEONTE, *ſeule.*

JE voudrois que ma belle-ſœur pût voir comme il m'aime. Il eſt aſſez glorieux pour moi d'avoir ſçu fixer un auſſi joli petit homme. L'ardeur que je lui inſpire lui feroit tourner l'eſprit, ſi on ne terminoit promptement.

SCENE XII.

Mademoiſelle CLEONTE, L'ASSESSEUR.

L'ASSESSEUR.

CE que je viens d'apprendre, eſt-il poſſible, Mademoiſelle ? On dit qu'un autre vous aime, & eſt ſur le point de vous épouſer ?

Mademoiſelle CLEONTE.

Il n'y a qu'un eſprit auſſi borné que le vôtre qui puiſſe trouver de l'impoſſibilité à cela.

L'ASSESSEUR.

Mais vraiment, Mademoiſelle, je ne prétends pas vous offenſer : & ce n'eſt pas comme cela que je l'entends ; c'eſt que je ſuis au déſeſpoir. Comment donc ! n'y a-t-il pas cinq ans que je ſuis, de jour en jour, dans le deſſein de vous épouſer, moi ?

Mademoiſelle CLEONTE.

Il ne falloit pas être ſi lent à vous déterminer ; & je vous avois bien prédit que

vos incertitudes vous coûteroient cher.

L'ASSESSEUR, *à part.*

Effectivement, je ne ſçais pas où j'ai eu l'eſprit; car elle eſt aimable aſſurément.

Mademoiſelle CLEONTE.

Ne dites vous pas que je ſuis aimable?

L'ASSESSEUR.

Plus j'y fais réflexion, & plus je vois la faute que j'ai faite.

Mademoiſelle CLEONTE.

Ce n'eſt pas une faute, vous n'y penſez pas.

L'ASSESSEUR.

Jamais elle ne m'a paru ſi accomplie.

Mademoiſelle CLEONTE.

Vous vous moquez.

L'ASSESSEUR.

Si charmante, ſi adorable qu'elle me le paroît aujourd'hui.

Mademoiſelle CLEONTE.

Moi! point du tout.

L'ASSESSEUR.

Je ne m'étonne plus qu'on me l'enleve ſi bruſquement. Parbleu je ſuis un grand ſot. Ah! ma belle Cléonte, ſongez que

je ſuis votre ancien amant ; ne me faites pas un paſſe-droit auſſi cruel.

Mademoiſelle CLEONTE.

Je ſuis impitoyable. Vous l'avez voulu, mon pauvre garçon. Je vous abandonne à votre mauvais deſtin.

L'ASSESSEUR.

Quoi ! votre cher Aſſeſſeur qui ſembloit.....

Mademoiſelle CLEONTE.

Ne m'approchez pas ; & reſpectez, je vous prie, un bien qui appartient déjà tout entier à un autre. Vous devez même renoncer à me voir.

L'ASSESSEUR.

Renoncer à vous voir !

Mademoiſelle CLEONTE.

Oui, comme l'on ſçait qu'il y a eu entre nous quelque intelligence, je ne doute pas que mon époux ne vous défende à jamais l'entrée de ſa maiſon.

L'ASSESSEUR.

Ciel ! quel Arrêt !

Mademoiſelle CLEONTE.

Je n'ai rien à regretter dans le parti que je prends. J'épouſe un homme bien fait,

riche, de qualité, qui n'a que dix-huit ans, & qui entend que tout ſoit fini dans deux jours.

L'ASSESSEUR.

Qui diantre ſe ſeroit douté qu'un étourdi comme cela, viendroit tout d'un coup ſonger à vous ? Je vous prie encore une fois.....

Mademoiſelle CLEONTE.

Il n'y a rien à faire ; pleurez, gémiſſez, mon pauvre Aſſeſſeur ; que votre exemple effraye ceux qui négligent l'occaſion..... (*à part.*) Il n'eſt rien tel que de ſe faire valoir avec ces petits Meſſieurs-là. Je vais me retirer dans mon appartement ; & je veux même que Mondor me demande plus d'une fois avant qu'il obtienne de me voir.

SCENE XIII.

L'ASSESSEUR, *ſeul.*

IL faut bien qu'elle ait un vrai mérite pour avoir fait une paſſion auſſi prompte. J'ai donné là dans un terrible travers ;

mais il n'eſt pas encore tems de ſe déſeſperer. Le voilà ſans doute ce rival. Si je pouvois par accommodement l'engager à me la céder.

SCENE XIV.

MONDOR, L'ASSESSEUR.

MONDOR, *tenant le billet ſans voir l'Aſſeſſeur.*

DE quels traits ce billet enflamme mon cœur !

L'ASSESSEUR.

Elle lui a écrit : oui, je reconnois ſon écriture.

MONDOR, *lit :*

Ma tendreſſe vous paye bien de votre amour.

L'ASSESSEUR.

L'ingrate !

MONDOR, *lit :*

Tâchez de m'obtenir au plutôt.

L'ASSESSEUR.

L'infidelle !

MONDOR, *lit :*

Il y a dans le monde un certain Aſſeſſeur....

L'ASSESSEUR.

Elle ſe ſouvient pourtant de moi.

MONDOR, *lit :*

Perſonnage que je déteſte à préſent.

L'ASSESSEUR, *haut.*

Elle n'a pas toujours parlé de la ſorte.

MONDOR.

Plaît-il ?

L'ASSESSEUR.

Je ſuis cet Aſſeſſeur en queſtion ; & vous ne devez pas douter que depuis long-tems j'avois réſolu d'épouſer Mademoiſelle Cléonte.

MONDOR.

Je l'ai entendu dire.

L'ASSESSEUR.

Oui ; & entre nous, cette réſolution-là ne lui déplaiſoit pas.

MONDOR.

On ne m'a point dit cette circonſtance.

L'ASSESSEUR.

Le fait eſt pourtant bien certain, & il ſeroit facile de vous en convaincre, ſi je vous expliquois..... Mais non, ſur les affaires de cœur, il faut ménager le ſexe.

MONDOR.

Songez toujours à ne pas parler imprudemment.

L'ASSESSEUR.

Bon! ne m'a-t-elle pas écrit trente Lettres à moi?

MONDOR.

A vous?

L'ASSESSEUR.

Oui. D'ailleurs à travers la ſévérité dont les filles font parade, l'amour s'échappe quelquefois, & certainement.... j'ai lieu de croire..... du moins.....

MONDOR.

Vous m'avez tout l'air d'un homme qui veut m'inquietter; mais il faudroit s'y prendre moins mal-adroitement. Car enfin, ſi vous euſſiez été auſſi-bien auprès d'elle, ayant l'agrément de ſes parens, pourquoi n'auriez-vous pas terminé?

L'ASSESSEUR.

Il eſt vrai que ma conduite eſt incompréhenſible.

MONDOR.

Elle l'eſt en effet.

L'ASSESSEUR.

Et puis: c'eſt que malgré tout ſon mé-

rite, il faut convenir qu'elle a des momens bien extraordinaires.

MONDOR.

Elle ?

L'ASSESSEUR.

Oui ; des caprices qui m'ont quelquefois paru bien insupportables.

MONDOR, *à part.*

Je crois que cet homme-là extravague.

L'ASSESSEUR.

Son caractere est singulier ; mais cela n'empêche pas que je ne l'aime comme un fou ; & je crois que je perdrai la raison de cette aventure-ci.

MONDOR.

Je crains bien, pour vous, que ce ne soit déjà une affaire faite, & vos discours sont si peu équitables.....

SCENE XV.

MONDOR, L'ASSESSEUR, UN LAQUAIS.

Un LAQUAIS, *à Mondor.*

MOnſieur, Madame vous prie de venir dans l'appartement.

MONDOR.

J'attendois ſes ordres; je vais m'y rendre à l'inſtant.

L'ASSESSEUR.

Juſqu'à Madame Cléonte, tout me trahit!

Un autre LAQUAIS, *à Mondor.*

Monſieur, Mademoiſelle vous prie de reſter ici; elle eſt bien aiſe de vous parler en particulier.

MONDOR *au Laquais, d'un ton plus bas & plus tendre.*

Ah! dites-lui qu'elle me fait trop de faveur, & que je l'attends avec impatience.

SCENE XVI.

MONDOR, L'ASSESSEUR.

L'ASSESSEUR.

JE ne ſçaurois voir tout cela : il faut abſolument que je lui parle encore. Je l'empêcherai bien moi de ſe rendre ici. Je vais me jetter à ſes genoux, pleurer, ſoupirer, gémir, lui repréſenter les droits que j'ai ſur ſon cœur ; & ſi je n'obtiens rien, ce ne ſera pas aſſurément faute d'éloquence.

(*Il rentre.*)

SCENE XVII.

MONDOR, *ſeul.*

SE peut-il qu'une fille adorable ait penſé être ſacrifiée à un homme de cette eſpece ! Hélas ! peut-être déplaît-il moins que je ne me l'imagine. L'amour a

ſouvent eu ſes biſarreries. Il dit qu'il a été aimé; & quand je me rappelle ce qui s'eſt paſſé tantôt, il ſemble qu'elle n'ait été touchée que par la violence de ma paſſion, & qu'elle ait naturellement de l'éloignement pour moi. Cependant la voilà qui paroît.

SCENE XVIII.

Me CLEONTE, MONDOR.

Madame CLEONTE.

IL faut donc, Monſieur, que je vienne moi-même vous chercher ici, & vous engager à venir vous repoſer. Vous ſemblez, par cette froideur, renouveller les ſoupçons que tantôt vous avez tâché de détruire.

MONDOR.

Ne doutez point que je ne me fuſſe rendu auprès de vous avec empreſſement, ſi dans le moment je n'avois reçu de votre part des ordres contraires.

Madame CLEONTE.

De ma part des ordres contraires!

MONDOR.

Ne m'avez-vous pas fait dire que vous vouliez me parler en particulier ?

Madame CLEONTE.

Moi ? je vous ai fait dire que nous vous attendions.

MONDOR.

Vos gens ſe ſont donc trompés. Mais permettez-moi de vous faire, à mon tour, part de quelques ſoupçons : l'Aſſeſſeur vient de ſe jetter à vos pieds ; que j'ai ſujet de craindre que cet ancien Amant ne vous ait touchée par ſes regrets !

Madame CLEONTE.

Il eſt vrai qu'il eſt dans un état pitoyable ; je ne l'ai qu'apperçu, mais il m'a fait compaſſion.

MONDOR.

Et vous n'héſitez point à me le dire ?

Madame CLEONTE.

Cela ne doit pas vous inquietter, votre bonheur n'eſt-il pas certain ?

MONDOR.

Il eſt certain ; quoi ! quand un autre a le ſecret de vous toucher ?

Madame CLEONTE.

Cette compaſſion n'empêche pas qu'on ne le congédie.

MONDOR.

N'eſt-ce pas l'aimer que de le plaindre ? Et puis-je compter vous obtenir, quand je n'obtiens pas votre cœur ?

Madame CLEONTE.

M'obtenir ?

MONDOR.

Oui, ſi votre cœur eſt partagé, & plaint ſi tendrement un rival, pouvez-vous dire que mon honheur ſoit certain ?

Madame CLEONTE.

Je vous avoue que je ne vous entends point.

MONDOR.

Ah ! je vois bien que rien n'eſt plus incertain que ce bonheur. Dès la premiere converſation que vous m'avez accordée, je n'ai que trop apperçu que votre cœur étoit naturellement éloigné de moi. En vain un billet, billet encore écrit malgré vous ; en vain ce billet me donne-t-il buelque eſpoir ; je n'ai que trop vû dans

vos yeux, que le ſeul bien qui me flatte n'y étoit point écrit.

Madame CLEONTE.

Tâchons de nous entendre. On a bien voulu me conſulter & me demander mon aveu; je l'ai donné après m'être aſſurée de la ſincérité de vos ſentimens. Je ne m'en repens point: mais quelle étrange délicateſſe! Dites-moi donc, encore une fois, pourvû que votre mariage s'accompliſſe, que vous importe ce que vous avez cru voir dans mes yeux?

MONDOR.

Achevez, cruelle, achevez; joignez la raillerie à l'outrage. Dites-moi donc, à votre tour, peut-on marquer de la froideur & aimer en même tems?

Madame CLEONTE, *avec un peu d'ironie.*

Comment, vous exigez que je vous aime?

MONDOR.

Non, je ne l'exige point. C'eſt, à vous entendre, une injuſtice à moi de l'exiger. Eh! quoi, tout ceci eſt-il un ſonge?... Je n'aurai point recours à l'autorité de ceux qui

qui ſemblent me favoriſer. Non, cruelle, puiſque c'eſt une témérité à moi, de demander du retour, je vous aurai vue, je vous aurai aimée.....

Madame CLEONTE.

Vous m'auriez aimée ?

MONDOR.

Que dis-je ? je vous adore encore : mais vous ne me reprocherez point d'avoir contraint votre inclination.

Madame CLEONTE.

Y penſez-vous ? quel délire !

MONDOR.

Ceſſez de pouſſer plus loin ce coupable ſtratagême que vous employez pour m'écarter.

Madame CLEONTE.

Quelle erreur vous a donc ſéduit ?

MONDOR.

Ceſſez, vous dis-je, ces répliques offenſantes qui me mettent dans un trouble à ne me plus connoître. Il n'eſt pas beſoin de m'outrager pour me faire entendre que je vous déplais. Caprice incompréhenſible ! jour fatal ! inſtant malheureux ! pourquoi vous ai-je connus ?

Madame CLEONTE.

En effet vos ſens ſont troublés. Ignorez-vous ? ...

MONDOR.

Eh ! qui ne le ſeroit pas, troublé, en éprouvant des cruautés auſſi inouies ? Je vois bien que je vous fatigue en vain par mes reproches, & qu'il n'eſt point d'eſpoir pour moi.

Madame CLEONTE.

Il n'en eſt point, je vous l'avoue.

MONDOR.

Perfide !... Mais peut-être me plaindra-t-on dans mon malheur ; & je vais demander à tout le monde juſtice d'une ſemblable inconſtance.

Madame CLEONTE.

Si vous vouliez m'entendre...

SCENE XX.

M. Me & Mlle CLEONTE, MONDOR, L'ASSESSEUR, CRISPIN.

M. CLEONTE, *à Mondor.*

QU'eſt-ce donc ? Quel ſujet vous agite ſi fort ?

Mademoiſelle CLEONTE.

Qu'avez-vous donc, mon cher Mondor ?

MONDOR, *hors de lui-même, à M. Cléonte.*
Ah ! Monſieur.....

M. CLEONTE, *à l'Aſſeſſeur.*
De grace, l'Aſſeſſeur, laiſſez-nous ; retirez-vous, croyez-moi.

L'ASSESSEUR.
Quoi ! je ne pourrai rien gagner ?

Mademoiſelle CLEONTE.
Songez que par vos plaintes, d'indifférent, que vous m'étiez, vous me devenez odieux.

MONDOR, *à M. Cléonte.*
Ah ! Monſieur ; croiriez-vous qu'une perſonne, qui d'abord ſembloit approuver ma flamme, fait paroître tout-à-coup la haine la plus invincible ?

M. CLEONTE, *à ſa femme.*
Qu'eſt-ce à dire ? je ne prétends point cela.

Mademoiſelle CLEONTE.
Oh ! pour le coup, ce procédé n'a point d'exemples. Mais, après tout, que nous importe ſa haine ?

Madame CLEONTE, *à ſon mari.*
Si vous ſçaviez, Monſieur....

L'ASSESSEUR, *bas à Madame Cléonte.*
Vous n'avez point de compte à rendre, tenez bon, je vous prie ; vous ſçavez que la préférence m'eſt dûe.

M. CLEONTE, *à ſa femme.*

Mais j'entends que, quand une fois on eſt convenu d'une choſe, on n'aille point chercher de détours.

Madame CLEONTE, *à ſon mari.*

Si vous ſçaviez de quelle façon Monſieur penſe, & s'il me convenoit de vous l'expliquer...

MONDOR.

Rien ne peut la fléchir.

M. CLEONTE.

Si je ſçavois? ſi je ſçavois? Parbleu, me croyez-vous imbécille? Apprenez que Monſieur me fait honneur en voulant s'allier à moi.

Madame CLEONTE.

Je vous dis que c'eſt m'offenſer....

M. CLEONTE.

Par où donc vous offenſe-t-il? Voilà de plaiſantes raiſons.

MONDOR.

Non, Monſieur, non, c'eſt perdre votre tems; rien ne peut la toucher.

M. CLEONTE.

Faut-il que je vous en prie, moi, & que je me mette à genoux? Il me ſemble que quand un mari veut quelque choſe, ce n'eſt point à ſa femme à le contredire.

MONDOR, *à part.*

Sa femme! Criſpin, je ſuis mort.

CRISPIN.

Voilà une belle étourderie !

M. CLEONTE.

Que diable ! quand je parle.....

Madame CLEONTE.

Ne vous emportez pas, je ne dirai plus rien ; je vais m'armer de patience.

Mademoiſelle CLEONTE.

Il faut que nous en ayons terriblement, de patience, nous, pour voir de ſang froid vos façons d'agir : en tout cas, ne vous allarmez point, Mondor. Le conſentement de mon frere nous ſuffit.

L'ASSESSEUR.

Celui de Madame eſt indiſpenſable.

Mademoiſelle CLEONTE.

Nous nous en paſſerons fort bien.

L'ASSESSEUR.

Elle veut bien prendre mon parti ; elle protége l'innocent ; elle a raiſon.

Mademoiſelle CLEONTE.

Vaines prétentions, mon pauvre ami. Quand tout l'univers ſe déclareroit pour vous, j'épouſe Mondor aujourd'hui.

L'ASSESSEUR.

Nous verrons qui l'emportera.

M. CLEONTE.

Allons, l'Aſſeſſeur, on vous a déjà dit cent fois, que vous vous flattiez en vain.

MONDOR.

Non, Monſieur, je vois bien que j'ai fait une fauſſe démarche; c'eſt à moi ou de mourir, ou d'éteindre dans ſa naiſſance une flamme indiſcrette. Quoi qu'il en ſoit, vous n'entendrez jamais parler de moi, & je ne troublerai point.....

M. CLEONTE.

En voilà bien d'une autre; où voulez-vous donc aller?

Mademoiſelle CLEONTE, *courant à Mondor.*

Arrêtez, cher Mondor.

M. CLEONTE.

Demeurez, s'il vous plaît. Ah! malheureux caprice! Mais voilà heureuſement votre oncle; j'eſpere que ſa préſence va concilier toutes choſes.

CRISPIN, *à part.*

Il ne ſera pas ſi habile.

SCENE XXI.

M. Me & Mlle CLEONTE, MONDOR, L'ASSESSEUR, PYRANTE, CRISPIN.

PYRANTE.

BOn jour, Cléonte, bon jour.

M. CLEONTE.

Vous venez fort à propos, notre cher oncle, & l'on vous attend ici avec impatience.

PYRANTE.

Parlez-moi un peu haut, je vous prie; car depuis un an que je ne vous ai vû, l'ouïe m'eſt devenu un peu dure. Bon jour; *(allant à Madame Cléonte,)* hé! qu'eſt-ce que j'apperçois? Suivant le portrait que mon neveu m'a fait: voilà l'aimable enfant que nous allons marier; je ne ſçaurois la méconnoître. Oui, c'eſt elle, ſans doute; permettez.....

M. CLEONTE.

Qu'eſt-ce que vous dites donc? ce n'eſt pas là.....

PYRANTE.

Elle eſt vraiment bien brillante, bien parfaite.

M. CLEONTE.

Oui ; mais c'eſt ma femme.

PYRANTE.

Il faut ſonger à terminer. Serez-vous bien aiſe d'être mariée, Mademoiſelle ?

M. CLEONTE.

Je vous dis, encore une fois.....

PYRANTE.

Je ne demande pas mieux. Terminons : il n'y a qu'à faire venir le Notaire.

M. CLEONTE.

C'eſt ma ſœur que voilà, dont il s'agit.

Mademoiſelle CLEONTE.

Monſieur me paroît auſſi mal partagé du côté de la vue, que du côté de l'entendement. Le portrait que vous a fait Mondor devoit vous donner d'autres lumieres ; & c'eſt moi que vous devriez y reconnoître.

PYRANTE.

Je n'entends pas.

M. CLEONTE, *parlant très-haut.*

C'eſt celle ci qui eſt à marier. Celle là que vous voyez, eſt ma femme.

PYRANTE,

Elle eſt votre femme ! Eh ! mais en ce cas-là, mon neveu n'a rien à y prétendre.

M. CLEONTE.

Je le compte bien comme cela.

PYRANTE.

Quel galimatias me faites-vous donc ?

M. CLEONTE.

Eh ! morbleu, c'eſt vous qui le faites le galimatias.

PYRANTE.

Bon ! bon ! bon ! fort bien ; (*à Mondor, en montrant Mademoiſelle Cléonte.*) c'eſt donc Mademoiſelle ?

Mademoiſelle CLEONTE.

Vous voilà au fait.

MONDOR.

Oui, mon oncle, c'eſt de Mademoiſelle dont j'ai entendu vous parler.

M. CLEONTE.

Oui.

MONDOR.

Mais autant la vivacité de ma paſſion me faiſoit déſirer d'obtenir ce que j'aime, autant mon reſpect m'en éloigne à préſent. Elle a des engagemens que je ne puis rompre. Monſieur l'Aſſeſſeur, que vous voyez, l'aime depuis long-tems, & elle ne doit point lui être inſenſible. Je ne troublerai point de ſi parfaites amours ; je lui céde à jamais la place : mon partage eſt un exil éternel.

(*Il ſort.*)

SCENE XXII.

M. Me & Mlle CLEONTE, L'ASSESSEUR, PYRANTE, CRISPIN.

PYRANTE.

COmment !

Mademoiſelle CLEONTE.

Quel travers ! Eh ! quoi ! il me fuit !

L'ASSESSEUR.

Ah ! ah ! le voilà parti.

M. CLEONTE.

Eh ! bien, vous êtes contente, ma femme. Voilà, ſans doute, de quoi vous êtes cauſe.

Madame CLEONTE, *en ſouriant.*

Vous êtes le maître, Monſieur, de le faire revenir.

PYRANTE.

Je ne ſçais pas d'où la rupture peut provenir ; mais ce mariage-là ne m'a pas l'air de ſe faire. Tout ce que je puis vous dire à cela, c'eſt que, premierement, il faut prendre les jeunes gens comme ils ſont, & leur paſſer un peu quelque choſe ; & d'ailleurs, c'eſt que..... Ah ! çà, puiſqu'il eſt ainſi votre ſerviteur, je vous laiſſe.

L'ASSESSEUR.

Votre ſerviteur.

SCENE XXIII.

M. Me & Mlle CLEONTE, L'ASSESSEUR.

M. CLEONTE.

JE n'ai jamais entendu parler de choſe pareille.

L'ASSESSEUR, *paroiſſant un peu rêver.*

Cela eſt ſingulier, en effet.

M. CLEONTE.

Un homme fait des démarches avec une activité étonnante; il preſſe, il ſupplie, il fait venir ſes parens; & quand tout ſemble décidé, il ſe retire, & dit qu'on n'entendra jamais parler de lui.

L'ASSESSEUR.

Ecoutez donc: quelque paſſion que l'on ait, quand il s'agit de terminer, il n'y a perſonne qui ne tremble; & à préſent que je reſte ſeul, je vous avoue, moi, que je ne ſçais plus qu'en dire.

Mademoiſelle CLEONTE.

Après vos plaintes & vos tracaſſeries, quel eſt donc ce diſcours?

M. CLEONTE.

Je vous conſeillerois encore de vous

faire prier : voilà peut-être ce qui pouvoit vous arriver de plus heureux.

Mademoiſelle CLEONTE.

Vous pouvez dire que vous l'échappez belle.

L'ASSESSEUR.

Il ſemble effectivement que la deſtinée ait travaillé pour moi en cette occaſion. Allons, ma chère Cléonte, uniſſons-nous.

Mademoiſelle CLEONTE.

Uniſſons-nous.

Madame CLEONTE.

A préſent que le mariage de ma belle-ſœur eſt conclu, je pourrois vous faire une confidence ; mais ma fidélité n'en ſeroit pas plus ſûre, & cela ne ſerviroit qu'à troubler votre repos.

M. CLEONTE.

Qu'eſt-ce à dire ?

Madame CLEONTE.

Venez, venez, je prendrai mieux mon tems pour vous en informer.

FIN.

LES
ORIGINAUX,
COMÉDIE.

ACTEURS.

LA MARQUISE.

HORTENSE.

LE MARQUIS, fils de la Marquiſe.

LE CHEVALIER.

LE SÉNÉCHAL, ignorant.

LE BARON, ivre.

FROSINE, médiſante.

M. DE BRETTENVILLE, faux brave.

GELASTE, homme de plaiſir.

UN LAQUAIS.

La Scene eſt dans le Château de la Marquiſe.

LES ORIGINAUX.

Le Théâtre repréſente une eſpece de Veſtibule, ou Salle baſſe du Château.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

LEs meſures que j'ai priſes, Madame, ont ſi bien tourné, & le hazard m'a ſi bien ſervi, qu'aſſurément le Marquis verra ici des ORIGINAUX de toutes les eſpeces: & s'il eſt vrai que, pour bien ſentir le ridicule de nos défauts, il ſoit néceſſaire de les conſidérer dans les autres, je vous ré-

ponds qu'il pourra prendre aujourd'hui une leçon des plus complettes.

LA MARQUISE.

Il faut, Chevalier, être auſſi complaiſant que vous l'êtes, pour vous donner tant de ſoins, & pour venir écouter ſans ceſſe, de la part d'une mere, des plaintes qui devroient vous être indifférentes.

LE CHEVALIER.

Vos converſations ont un charme, qu'en vérité, Madame, je préfere ſans peine à toute autre ſorte de plaiſir; cependant il me ſemble que vous prenez la choſe un peu trop à cœur. On ne peut, après tout, reprocher au jeune Marquis votre fils que quelques traits de jeuneſſe, qui ne devroient point détruire l'eſpérance que vous en aviez conçue.

LA MARQUISE.

Si vous aviez autant d'intérêt que moi à déſirer qu'il fût parfait, vous verriez en lui tout ce que je crois y voir. Je vous l'ai déjà dit, Chevalier. Eſclave des faux airs, adorateur des travers les plus outrés, il adopte ſi avidement les ridicules que nos jeunes gens mettent à la mode, qu'il ſemble que lui ſeul les auroit tous créés, ſi,

pour le malheur de la ſociété, on ne l'eût dès long-tems prévenu. Du ridicule au vice la pente eſt bien facile; & ce que vous appellez traits de jeuneſſe, n'eſt que trop ſouvent un mauvais préſage pour les mœurs. Enfin, vous ſçavez quel parti je lui deſtinois : vous ſçavez avec quelle ardeur je déſirois de le voir uni à Hortenſe. Il a d'abord paru ſenſible à ſes charmes; il a ſenti quel étoit le prix d'une union auſſi avantageuſe. Mais aux approches d'un engagement, l'eſprit de diſſipation, un faux amour de la liberté, &, pour ainſi dire, la honte de bien faire, l'ont fait frémir. La froideur, les mauvais procédés même ont ſuccédé à l'hommage qu'il lui rendoit; & il faut qu'auprès d'Hortenſe j'excuſe ſans ceſſe ſa conduite, & que je donne des couleurs à des mépris qu'elle ne ſçait comment interpréter.

LE CHEVALIER.

Les exemples ſeront plus forts que toutes les leçons que l'on pourroit lui donner. La légere indiſpoſition qui le retient ici, eſt une occaſion favorable. Il verra, de ſang froid, des ridicules que tous les jours l'ivreſſe où le jettent les plaiſirs, l'empêche d'appercevoir, & il ſera tranquille

ſpectateur de Scenes, qui ſouvent ne lui ont paru aimables, que parce qu'il en étoit le principal Acteur.

LA MARQUISE.

Enfin, vous eſpérez donc ?...

LE CHEVALIER.

Je crois avoir pris toutes les précautions néceſſaires, & je vais ſonger à l'exécution. Le hazard a conduit ici l'ignorant Sénéchal. Froſine & Gelaſte doivent s'y rendre, & je ferai enſorte que le Baron qui a paſſé la nuit dans le Château voiſin..... Mais j'apperçois votre fils, ayez ſeulement ſoin, Madame, de le déterminer à recevoir quelques viſites, que vous lui direz être occaſionnées par la nouvelle de ſon prochain mariage.

LA MARQUISE.

Il ſuffit.

SCENE II.

LA MARQUISE, le jeune MARQUIS.

LE MARQUIS, *ſans voir ſa mere.*

IL faut ſe ſauver malgré qu'on en ait. Hortenſe me deviendra inſupportable, ſi ſon ſéjour ici dure encore quelque tems. Quoi! toujours des reproches, & exiger de ma part de la raiſon? Oh! parbleu, c'en eſt trop.

LA MARQUISE.

Vous faites, en peu de mots, votre éloge, mon fils.

LE MARQUIS.

Ah! Madame, il n'eſt pas bien de me ſurprendre de la ſorte. Ne croyez point, je vous prie, que ce que vous avez pu m'entendre dire, ſoit ſérieux. Vos ordres me ſont trop chers, pour que je n'aie pas pour Hortenſe & pour le mariage même, un reſpect & un amour infinis.

LA MARQUISE.

Du ton dont vous faites cet aveu, je ne le crois pas bien ſincere.

LE MARQUIS.

Mais, à parler franchement, pourquoi vous plaiſez-vous à avilir vous-même votre ouvrage? Que vaudrai-je de plus, quand je ſerai au nombre des maris? Le lien conjugal me rendra le plus lugubre perſonnage du monde; & j'ai l'honneur de vous aſſurer d'ailleurs, que de bon compte, je ſçais trente perſonnes qui ſe tiendront fort-offenſées de me voir prendre un engagement.

LA MARQUISE.

Je crois ces perſonnes-là fort-délicates en ſentimens.

LE MARQUIS.

Aſſurément.

LA MARQUISE.

Oui, mon fils, je le crois. Le mauvais choix de ces perſonnes ſi délicates, eſt cependant au rang des défauts que j'ai à vous reprocher.

LE MARQUIS.

A moi des défauts?

LA MARQUISE.

Croyez-vous donc n'en point avoir?

LE MARQUIS.

Non pas, Madame, je ſçais que communément chacun a les ſiens.

LA MARQUISE.

Ce ſeroit grand hazard que les vôtres vous euſſent échappé: car, à vous parler auſſi avec franchiſe, vous êtes, mon fils, emporté, intempérant, peu inſtruit, indiſcret, orgueilleux, volage, moqueur & médiſant.

LE MARQUIS.

La peinture eſt un peu chargée, ce me ſemble; il y a pluſieurs de ces défauts-là que je ſerois fâché de ne point avoir; par exemple, médiſant?

LA MARQUISE.

Eh! bien?

LE MARQUIS.

Il faut l'être, Madame.

LA MARQUISE.

Il faut l'être?

LE MARQUIS.

N'en doutez point. Comment être reçu dans le monde, ſi vous ne ſçavez pas mé-

dire agréablement ? Quelle reſſource aurez-vous pour plaire ? Comment faire ſa cour à quelqu'un ? Eſt-il poſſiblè d'élever les uns ſans rabaiſſer un peu les autres ? La médiſance eſt une ombre au tableau, & c'eſt elle qui fait valoir preſque toutes les louanges que nous donnons.

LA MARQUISE.

Cette néceſſité d'être médiſant ne peut être donnée que comme une plaiſanterie de votre part. Mais comment juſtifierez-vous ces emportemens, cette hauteur, qui fait qu'un mot dit ſans deſſein, une raillerie innocente vous révolte contre vos meilleurs amis ; ce feu qui vous entraîne, & qui, dans les querelles comme dans les plaiſirs, vous porte aux dernieres extrémités ? La modération, mon fils, eſt une vertu ſi heureuſe, qu'elle nous fait paroître avoir même les vertus que nous n'avons pas.

LE MARQUIS.

Oui. Et avec ces belles maximes-là, il arrive qu'on ſe deshonore. Il faut être homme pour en ſçavoir les conſéquences. Tant de prudence dans les querelles & dans les plaiſirs eſt ordinairement mal interprétée.

LA MARQUISE.

Enfin ces nuits où triomphe l'ivreſſe?....

LE MARQUIS.

Ne parlez point d'ivreſſe, Madame. Si elle m'avoit jamais ſurpris, je vous jure que ce n'auroit point été mon deſſein. J'étudie avec trop de ſoin tout ce qui peut me former. Je bois beaucoup, mais je bois bien: & l'on m'a aſſuré qu'inceſſamment je pourrois tenir tête au buveur le plus aguerri.

LA MARQUISE.

La belle étude!

LE MARQUIS.

Cette étude-là? Elle eſt peut-être plus utile que celle que l'on fait de tant de vieilles morales & de tant de préceptes rebatus. Il faut connoître le monde, Madame &....

LA MARQUISE.

La connoiſſance du monde vous eſt ſans doute neceſſaire. Mais, Monſieur, quand vous entrez dans ce monde, dépourvu de principe & de lecture, l'apprentiſſage que vous faites eſt bien dur, & ce monde

vous connoît & vous juge ſouvent bien plutôt que vous ne le connoiſſez.

LE MARQUIS.

Vous avez juré, Madame, de m'humilier étrangement; j'oſe pourtant vous dire que ce monde penſe plus favorablement à mon égard, & que j'y ſuis aſſez aimé, que j'y ſuis applaudi même.

LA MARQUISE.

Je le ſouhaite: mais je crains bien que vous ne vous en rapportiez trop à quelques perſonnes qui vous flattent.

LE MARQUIS.

Oh! s'il y avoit de la flatterie, je m'en appercevrois.

LA MARQUISE.

La conſéquence n'eſt pas ſûre.

LE MARQUIS.

Elle l'eſt aſſurément. Un flatteur ſe ſent d'une lieue, & ce qu'il dit ne fait aucun effet ſur un homme ſenſé.

LA MARQUISE.

Et c'eſt ce dont je ne conviens pas; il

en eſt de la flatterie comme de ces machines que vous voyez dans les ſpectacles. Quoique vous vous doutiez bien des reſſorts qui les font mouvoir, elles ne laiſſent pas que de ſéduire. Mon fils, quelque choſe que vous diſiez, j'oſe me flatter que votre mariage avec Hortenſe ſe terminera inceſſamment; je vous prie même de ne pas refuſer les viſites que la nouvelle de ce mariage ne manquera pas de vous attirer aujourd'hui. Je vous laiſſe. Voici des livres avec leſquels je voudrois bien que vous puiſſiez vous entretenir.

LE MARQUIS, *lui baiſant la main.*

On feroit aſſurément pour vous plaire, des choſes plus difficiles.

(Il la reconduit.)

SCENE III.

LE MARQUIS *ſeul, s'aſſeyant.*

MOn mariage avec Hortenſe ! Je fais vœu, morbleu, de n'en rien faire. Vous n'avez qu'à écouter une mere, vous deviendrez un joli garçon ! Ces Dames-là peuvent faire une viſite de quartier, & apprendre à une fille à ſe tenir droite ; mais ſur tout le reſte, elles n'en ſçavent pas le mot. Entretenons-nous donc avec des livres, en attendant les complimens qu'on doit me faire. Des livres ! De quel fatras de lectures on nous aſſomme aujourd'hui ! Eh ! nos premiers péres, qui valoient mieux que nous, liſoient-ils ? A quoi ſervent ces volumes ? A appeſantir, à retarder le génie & à nous rendre copies, d'originaux que nous ſerions. Ce que je dis-là eſt vrai, exactement vrai.

Il prend pluſieurs livres les uns après les autres, & en lit quelques lignes.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LE SE'NE'CHAL.

LE SÉNÉCHAL.

MOnſieur, votre très-humble ſerviteur. Vous ne me remettez peut-être pas ? Je viens pourtant très-ſouvent rendre mes devoirs à Madame la Marquiſe votre mere.

LE MARQUIS.

Je me ſouviens parfaitement d'avoir eu l'honneur de voir Monſieur le Sénéchal.

LE SÉNÉCHAL.

Pour vous, on vous trouve rarement. Soit ici, ſoit à la ville, vous êtes un coureur..... qui courez toujours.

LE MARQUIS.

Hélas ! C'eſt ſouvent malgré moi.

LE SÉNÉCHAL.

Quoi qu'il en ſoit, je viens vous faire compliment ſur votre mariage, ſi tant eſt qu'on en doive faire ſur une pareille matiere.

LE MARQUIS.

Cela eſt fort équivoque, entre nous.

(Il fait ſigne au Sénéchal de s'aſſeoir.)

LE SÉNÉCHAL.

Après vous, s'il vous plaît. Qu'eſt-ce donc que vous faiſiez-là? Vous étiez dans la lecture?

LE MARQUIS.

Ah! je n'y étois pas bien profondément, je vous jure.

LE SÉNÉCHAL.

Je le crois bien. Quels bouquins ſont-ce-là?

LE MARQUIS, *d'un air moqueur.*

L'Hiſtoire de France, Télémaque.....

LE SÉNÉCHAL.

Té-lé-maque, maque. Qu'eſt-ce que ce Télémaque?

LE MARQUIS.

Eh! que voulez-vous que je vous diſe? C'eſt un malheureux qui cherche ſon pere par terre & par mer. Je me ſouviens d'en avoir lû le premier livre il y a trois ans. Eſt-ce que vous n'avez pas entendu parler de Télémaque dans vos études?

LE SÉNÉCHAL.

Mes études? Oh! ma foi je n'ai jamais voulu me fatiguer l'imagination de tout cela. Je n'aime point ce qui me gêne. L'an paſſé, quand je fus reçu dans ma Charge, il me falloit réciter un diſcours qui avoit de grands mots qui m'embarraſſoient: ma foi, je dis tout haut, que celui qui l'a fait le récite lui-même, s'il veut; pour moi, je n'en ferai rien.

LE MARQUIS.

Il faut dans de ſemblables occaſions parler de tête, Monſieur. Rien n'eſt ſi plat qu'un diſcours préparé.

LE SÉNÉCHAL.

Oui; mais il faut fourrer-là du Latin à tort & à travers; & vous entendez bien que..... eſt-ce que vous parlez Latin, vous?

LE MARQUIS.

Que le Ciel m'en préſerve!

LE SÉNÉCHAL.

Ma foi, c'eſt bien aſſez de parler correctement ſa langue, & je connois mille gens, qui ne ſe ſouciſſent pas d'en ſçavoir davantage.

LE MARQUIS.

(à part.)

Souciſſent!..... Vous êtes marié depuis peu, je penſe? Avez-vous trouvé un parti riche?

LE SÉNÉCHAL.

Pas extraordinairement. C'eſt une famille qui s'eſt réfugiée en France, & qui eſt originairement de Province.

LE MARQUIS.

De Province?

LE SÉNÉCHAL.

Oui. C'eſt un Roman que tout cela, & le grand-pere de ma femme étoit je crois..... Bourguemeſtre en Eſpagne.

LE MARQUIS.

Que dites-vous?

LE SÉNÉCHAL.

En Eſpagne, ou dans un autre endroit, je ne vous l'aſſurerai pas. Elle a auſſi des parens en Angleterre, qu'elle me preſſe beaucoup d'aller voir. Elle prétend qu'en s'embarquant à une certaine ville, c'eſt un fort petit voyage; mais ma foi, ſi j'y vais, j'aime mieux être plus long-tems en chemin & aller par terre; car je crains les rivieres comme le diable.

LE MARQUIS.

Vous ne pouvez, ce me ſemble, jamais arriver en Angleterre que par mer?

LE SÉNÉCHAL.

Tout comme il vous plaira. Mais après tout, je ne crois pas qu'on m'y voye. Il y a des dangers par terre comme par mer; & il faut, je penſe, de ces côtés-là paſſer par de certains endroits où les hommes ſont tout-à-fait ſauvages.

LE MARQUIS.

Où avez-vous trouvé cela?

LE SÉNÉCHAL, *prenant un air ſuffiſant.*

Comment donc? Ne ſçavez-vous pas

qu'il y a des gens, comme les Turcs, par exemple, qui égorgent les hommes, & qui les mangent ?

LE MARQUIS.

Il y a de ces gens-là ; mais ce n'eſt aſſurément ni dans l'Europe ni dans l'Aſie.

LE SÉNÉCHAL.

Peut-être eſt-ce dans la Bohéme, il ſe peut bien que je me trompe. Mais laiſſons-là les choſes ſçavantes, & changeons de converſation. Etes-vous content d'épouſer celle qu'on vous deſtine ?

LE MARQUIS.

Je l'aimerois volontiers, Monſieur le Sénéchal, mais je vous avoue que de s'engager pour toute ſa vie à une ſeule perſonne qui vous déſeſpere, & qui ſe croit en droit de ſe venger, ſi vous rendez quelque hommage ailleurs, c'eſt porter un joug bien rigoureux, & ſe mettre dans des entraves bien étroites.

LE SÉNÉCHAL.

Eh ! morbleu, pourquoi ne nous eſt-il plus permis d'épouſer pluſieurs femmes ? Que ne ſommes-nous nés il y a..... deux

ou trois cens ans ? Nous en aurions eu tant que nous en aurions voulu.

LE MARQUIS.

Deux ou trois cens ans ? Vous vous moquez.

LE SÉNÉCHAL.

Comment ?

LE MARQUIS.

Votre Chronologie n'eſt pas plus exacte que votre Géographie.

LE SÉNÉGHAL.

Quoi donc ? N'y a-t-il pas eu un tems où il étoit permis d'avoir pluſieurs femmes ?

LE MARQUIS.

Je ne me rappelle pas poſitivement par quelle loi ni dans quel tems cela étoit permis ; mais ſur mon honneur, je n'ai de ma vie entendu choſes pareilles à toutes celles que vous me dites.

LE SÉNÉCHAL.

Ma foi, je ne m'en ſouviens pas non plus ; mais c'eſt le bon ſens qui dicte toutes ces choſes-là. Adieu : je vais retrouver

Madame votre mere ; nous allons voir à quoi nous nous amuſerons. Elle m'a déjà propoſé pluſieurs ſortes de jeux ; mais je n'en ſçais aucun : heureuſement que j'ai la converſation aſſez amuſante. Au revoir, Monſieur le Marquis.

SCENE V.

LE MARQUIS, *ſeul.*

CEt homme-là eſt cruellement ignorant ! Diſons plutôt qu'il eſt ſot. Quand un homme de cette eſpece auroit lû tous les livres du monde, il n'en parleroit pas mieux.

(*Après avoir un peu rêvé.*)

Il eſt certain que l'ignorance pouſſée à cet excès a quelque choſe de honteux.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LE BARON, *ivre.*

LE MARQUIS, *ſe levant avec joye.*

MAis que vois-je ? C'eſt le Baron, je penſe ?

LE BARON.

Oui, mon ami, c'eſt moi-même.

LE MARQUIS, *le regardant.*

Comment, je crois qu'il eſt ivre ! Ah ! il eſt adorable, il eſt charmant.

LE BARON.

Il y a huit jours que c'étoit ton tour ; c'eſt aujourd'hui le mien..... Mais, il ne faut pas mentir..... j'ai paſſé une des plus jolies nuits..... Eh ! bien ! Rien n'eſt plus commode ; vous vous trouvez le matin tout habillé ; & vous êtes tout porté pour faire vos affaires.

LE MARQUIS.

Quoi! Depuis vingt-quatre heures tu ne t'es pas couché ?

LE BARON.

Me coucher ? non, je ſçais trop ce que je te dois. Embraſſe-moi, mon ami. Comme j'allois me mettre au lit chez le Préſident où la ſcene s'eſt paſſée, il m'eſt revenu..... par ma foi je ne ſçais pas par qui ni comment..... bref j'ai ſçu que tu étois indiſpoſé : j'ai dit..... il faut abſolument que je le voye, car j'ai pour toi une eſtime tout-à-fait cordiale.

LE MARQUIS.

Je te ſuis obligé. Mon indiſpoſition eſt peu de choſe.

LE BARON.

Dans ces changemens de ſaiſon-ci, c'eſt le diable ; vous ne pouvez pas avoir un moment de ſanté.

LE MARQUIS.

Il n'y a que lui pour ces choſes-là ; pour pouſſer

pouſſer une partie de plaiſir juſqu'à l'extrémité ; il ne faut pas demander ſi vous étiez bonne compagnie, ſi les propos ont été délicieux, & s'il y a eu bien des raſades verſées ?

LE BARON.

Cela eſt innombrable. Mais laiſſe-moi, je te prie, un moment. Ne me parle pas.

LE MARQUIS.

Que je ne te parle pas ?

LE BARON, *d'un air riant.*

Non, tel que tu me vois, j'ai du chagrin.

LE MARQUIS.

Toi, du chagrin ?

LE BARON.

Oui, mon ami; j'en ai tant..... que j'en creve.

LE MARQUIS.

Où diable le chagrin va-t-il ſe loger avec toi ? Il a ſûrement à faire à forte partie.

LE BARON.

Je voudrois te pouvoir conter la choſe

par ordre, mais il y a un peu de confuſion, il faut que je te quitte.

LE MARQUIS, *le retenant.*

Qu'eſt-ce que c'eſt?

LE BARON.

Tu ſçais bien l'homme avec qui j'étois tous les jours?

LE MARQUIS.

Qui! Léandre?

LE BARON.

Léandre.

LE MARQUIS.

Il devoit, ce me ſemble, te faire avoir l'agrément....

LE BARON.

Lui-même, il étoit du ſouper.

LE MARQUIS.

Te ſerois-tu brouillé avec lui?

LE BARON.

Pas autrement. Il s'eſt mis en tête de nous éclaircir une certaine anecdote, que

tout le monde ne ſçait pas, je puis dire cela. Je lui ai repréſenté fort poliment que je ne croyois pas que la choſe fût tout-à-fait comme il nous la donnoit; il m'a répliqué auſſi fort poliment qu'il en étoit très-bien inſtruit; j'ai inſiſté avec la même politeſſe: de façon que de politeſſe en politeſſe, je lui ai fait voler mon aſſiette à la tête.

LE MARQUIS.

Ciel!

LE BARON.

Oui, heureuſement que la Colomne d'air.... la Colomne, tu entends bien?

LE MARQUIS.

Et quelle a été la ſuite?

LE BARON

La ſuite? Il y a eu un grand bruit, on a couru aux armes. (*en riant.*) Nous devions nous égorger cent fois pour une; mais je ne ſçai par quel enchantement tout a été pacifié; & nous nous ſommes retrouvés tous le verre à la main. Voilà qui eſt admirable, cela, par exemple?

LE MARQUIS.

Et tu penſes qu'il n'aura point de reſſentiment de ce procédé?

LE BARON.

J'ai quelque ſoupçon que cela le refroidira à mon ſujet.

LE MARQUIS.

Pour moi, je le crois très-fort.

LE BARON.

Que veux-tu? Tous les momens ne peuvent pas ſe reſſembler..... Le plaiſir a ſes révolutions..... & les choſes d'ici bas.....

LE MARQUIS.

Voilà une affaire fâcheuſe.

LE BARON.

Point du tout. *Verba volant*, mon ami.

LE MARQUIS.

Il eſt à ſouhaiter....

LE BARON, *chantant.*

Que ſervent les faveurs que nous fait la fortune?
Tu es mon Roi; tu me tiens lieu de tout.
Que je t'embraſſe mille fois....

LE MARQUIS.

Cela eſt fort-bien. Mais, en vérité,

Baron, je crois que tu devrois éviter de boire.

LE BARON.

Eviter de boire? . . . Ah! Ne hazarde plus de ces diſcours-là, Marquis; car tu te ferois ſiffler de tout le monde. Adieu. Je vais me jetter dans ma chaiſe. Ah! la belle nuit! Ah! l'aimable nuit! Ah! la charmante nuit!

(*Il ſort.*)

SCENE VII.

LE MARQUIS, *ſeul.*

VOilà qui eſt affreux! Il eſt épouvantable qu'un garçon, naturellement ſi ſociable & ſi doux, ſe ſoit emporté juſqu'à cet excès.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, FROSINE.

FROSINE.

J'Ai attendu que Monſieur le Marquis fût ſeul pour lui venir faire la révérence, & lui demander ſa protection.

LE MARQUIS.

Eh ! c'eſt toi, ma pauvre Froſine ! Vraiment, tu abandonnes bien tes amis ; quatre ans entiers ſans me venir voir ?

FROSINE.

Je ſuis venue, je vous aſſure, plus de trente fois. Je ſors de l'appartement de Madame votre mere. Ce bon Chevalier eſt donc toujours auprès d'elle ? En vérité, mon cher Marquis, je ne ſçais pas trop ce que vous devez en penſer.

LE MARQUIS.

La folle !

FROSINE.

La folle ? Ah ! j'ai oui dire, dans plus d'un endroit, qu'elle alloit ſe remarier, je ſuis bien aiſe de vous en avertir.

LE MARQUIS.

Cela me ſurprendroit fort.

FROSINE.

Enfin, Monſieur, elle m'a renvoyée à vous, & m'a fait eſpérer que, comme vous aviez beaucoup de connoiſſances, vous pourriez aiſément me procurer une place.

LE MARQUIS.

Quoi ! tu n'es plus chez cette Comteſſe où tu entras ? . . .

FROSINE.

Bon ! m'a-t-il été poſſible d'y reſter ? Un lutin qui fait un enfer de ſa maiſon, qui crie, qui tempête du matin juſqu'au ſoir, & qui, ſans être prude, fait coucher ſon mari au troiſieme étage, égratigne ſes femmes de chambre, & donne des coups de bâton à ſes Laquais !

LE MARQUIS.

Quoi! Madame de....

FROSINE.

Madame de.... qui dans le monde paroît la douceur même, eſt telle que je vous la dépeins dans ſon domeſtique. Au bout de ſix mois, je fus obligée de la quitter.

LE MARQUIS.

De façon que tu paſſas de-là dans une autre maiſon, dont tu es pareillement ſortie.

FROSINE.

Oh! pour celle-là, c'eſt à mon grand regret. Elle étoit agréable & ſans reproche: & j'y ſerois encore, ſi on ne m'avoit point avertie que les affaires y étoient en ſi mauvais ordre, que je courois riſque de n'être point payée de mes gages.

LE MARQUIS.

Enfin depuis ce tems-là tu n'as rien trouvé?....

FROSINE.

Pardonnez-moi. J'étois en dernier lieu

chez la veuve d'un vieux Seigneur étranger, aimable de caractere & d'eſprit, & qui auroit dû ne chercher à plaire que par ces endroits-là.

LE MARQUIS.

Eh! pourquoi l'as-tu quittée cette veuve, par exemple?

FROSINE.

Le ſervice y étoit dur, j'y avois trop de fatigue.

LE MARQUIS.

Trop de fatigue?

FROSINE.

Oui, Monſieur. Vous avez quelquefois entendu parler de ces perſonnes, qui, pour réparer l'outrage de la nature & des ans, ont recours à un peu d'artifice. Voilà juſtement en quoi conſiſtoit la difficulté de mes fonctions. Une Suivante n'eſt pas tous les jours également adroite.... Si vous ſçaviez combien il eſt difficile de donner à une femme l'air d'un viſage qu'elle n'a pas, cela vous ſurprendroit.

LE MARQUIS.

Je ne vois point trop, Froſine, quelle maiſon pourroit te convenir.

FROSINE.

On m'avoit propoſé d'entrer chez la jeune Eliante; mais il lui eſt arrivé depuis peu une aventure qui a fait trop de bruit; & j'ai là-deſſus des délicateſſes de conſcience que je ne puis ſurmonter; je ſuis ſi ſotte!

LE MARQUIS.

Eliante! Quelle aventure!.....

FROSINE.

L'ignorez-vous? Son équipage ſe rompt. Un jeune homme qui paſſe lui offre le ſien. Elle l'accepte. Il n'eſt que huit heures du ſoir; & quoiqu'elle ſoit dans un quartier fort peu éloigné du ſien, elle ne reparoît que le lendemain.

LE MARQUIS.

Hé bien! quelle conſéquence tirer de-là?

FROSINE.

Ah! Monſieur, je vous le demande?

LE MARQUIS.

Mais je te ſurprendrois bien, ſi je te diſois que ce jeune homme, c'eſt moi-même;

qu'Eliante ne pouvant profiter de l'offre que je lui fis de la ramener chez elle ; & l'effroi qu'elle avoit eu la faiſant ſe trouver mal, elle m'ordonna de la deſcendre chez ſa ſœur, qui demeure à quelques rues près de l'endroit où l'accident arriva.

FROSINE.

Ah ! Monſieur, excuſez mon imprudence. J'ignorois que vous y priſſiez intérêt, & je ne dirai plus rien, dès qu'il y a de vous à elle quelque particularité.

LE MARQUIS.

Va, ma pauvre Froſine, ſi tous tes portraits ne ſont pas plus fidéles que ce dernier, on ne doit pas beaucoup y ajouter foi ; ne peux-tu pas te diſpenſer de ſervir ?

FROSINE.

Oh ! non, Monſieur. Je ne veux point changer d'état, & je me fais un petit plaiſir miſanthrope de ſervir tous les jours des gens dont l'origine ne vaut pas, à beaucoup près, la mienne. Par exemple, je ſerois dans le cas, ſi j'entrois au ſervice de Cidaliſe, elle qui ſe donne des airs de Ducheſſe.

LE MARQUIS.

Tu lui fais assurément beaucoup d'honneur !

FROSINE.

Vous voyez que je vous découvre mes petits sentimens.

SCENE IX.

LE MARQUIS, FROSINE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MOnsieur le Chevalier, & Monsieur de Bretenville.

LE MARQUIS.

Monsieur de?.....

LE LAQUAIS.

Bretenville.

LE MARQUIS.

Ils peuvent venir, quand ils voudront;

SCENE X.

LE MARQUIS, FROSINE.

FROSINE.

VOici compagnie qui vous vient. Je vous laiſſe. Prenez garde toujours aux gens que vous voyez. Il y a tant de méchans eſprits, tant de mauvaiſes langues, qu'il eſt bon de choiſir un peu ſon monde.

SCENE XI.

LE MARQUIS, *ſeul.*

LE ſort m'adreſſe aujourd'hui des perſonnages bien ſinguliers ! Cette Froſine a un babil pernicieux. Il ſemble effectivement que la médiſance ſoit le vice affecté aux valets.

SCENE XII.

LE CHEVALIER, M. DE BRETENVILLE, LE MARQUIS.

LE CHEVALIER.

MOnſieur le Marquis, voici Monſieur de Bretenville que je vous préſente, dont j'ai fort connu & fort eſtimé le pere; c'étoit aſſurément un excellent Juge.

(On ſe ſalue.)

Monſieur n'a pas embraſſé la même profeſſion, comme vous voyez, & il eſt venu me conſulter ici ſur une affaire qui lui eſt ſurvenue : mais quoique j'aie ſervi pendant quinze ans, j'avoue que ſur le point d'honneur il y a certain cérémonial, certaines pratiques dont je n'ai pas fait une bien profonde étude ; j'ai cru que vous pourriez en être mieux inſtruit que moi, & que vous voudriez bien aider Monſieur de vos conſeils.

LE MARQUIS.

C'eſt m'obliger aſſurément. Je dirai naturellement à Monſieur ce que je penſe ſur ſon affaire.

M. DE BRETENVILLE, *aſſis.*

Avant tout, Meſſieurs, il faut convenir que la bravoure eſt une belle choſe.

LE MARQUIS.

C'eſt aſſurément la vertu des grandes ames; & on peut dire qu'il ſe trouve des occaſions où elle eſt auſſi utile que glorieuſe.

M. DE BRETENVILLE.

Oh! belle, Monſieur, belle! Eſt-il rien de comparable à la fermeté d'un homme que jamais les dangers les plus preſſans n'ont pû épouvanter; qui, toujours prêt à parer ou à porter des coups mortels, oſe ſe vanter de n'avoir jamais plié devant perſonne?

LE CHEVALIER.

Je fais auſſi grand cas de la bravoure; mais quand elle eſt réglée, & ſuivant l'objet qu'elle ſe propoſe. Par exemple, je

ſouhaiterois, qu'avec la fermeté que fait paroître Monſieur de Bretenville, il ſe fût mis dans le Service.

M. DE BRETENVILLE.

Tout beau, Monſieur; le combat ſingulier fut de tout tems la pierre de touche du vrai brave.

LE MARQUIS.

Il eſt certain que le combat d'homme à homme eſt de tous le plus périlleux.

M. DE BRETENVILLE.

Le plus périlleux, ſans doute, & le plus excellent. C'eſt-là que l'adreſſe, l'agilité du corps, la préſence d'eſprit, le coup d'œil ſont mis en uſage. Que peuvent, dites-moi, les plus beaux faits d'armes contre un coup de canon?

LE CHEVALIER.

Je vous entends; mais vous conviendrez que d'un côté l'objet eſt bien plus grand que de l'autre, & qu'il y a quelque choſe de plus généreux à venger ſa patrie par devoir, qu'à venger une injure perſonnelle par reſſentiment.

M. DE BRETENVILLE, *faiſant comme s'il pouſſoit une botte.*

Rien n'eſt au-deſſus de cela : ah !

LE MARQUIS.

Ma foi, Monſieur le Chevalier, qui eſt lent à venger une injure perſonnelle, eſt quelqu'un de bien équivoque, quand il s'agit des intérêts de ſa patrie.

LE CHEVALIER.

La foibleſſe & l'extrême vertu peuvent quelquefois avoir la même apparence. Mais ne pourroit-on pas trouver des hommes auſſi redoutables aux ennemis de la patrie, que faciles à pardonner aux ennemis particuliers ? & ne ſeroit-ce pas-là le comble & de l'honneur & de la raiſon ?

M. DE BRETENVILLE, *pouſſant une autre botte.*

On ne peut rien comparer à ceci : ah !

LE CHEVALIER.

Pour moi, ſi Monſieur de Bretenville s'en tenoit à mon avis, il chercheroit à accommoder l'affaire qu'il vient conſulter aujourd'hui. Je ne conſeillerai jamais à perſonne de riſquer ſa vie & ſa fortune

pour une gloire fort douteuſe, & qui n'exiſte que dans notre imagination.

M. DE BRETENVILLE, *faiſant une feinte.*

Vous avez encore ceci : Ah ! ah !

LE MARQUIS.

Votre ſang froid, Monſieur le Chevalier, me déſeſpereroit, en vérité.

(*Hauſſant la voix, & frappant du pied.*)

Eh ! morbleu, pourquoi donc ? .....

M. DE BRETENVILLE, *mettant la main ſur ſon épée.*

Qu'eſt-ce ?

LE MARQUIS, *à M. de Bretenville.*

Ce n'eſt rien.

(*Au Chevalier.*).

Pourquoi donc attaque-t-on votre réputation, quand vous n'acceptez pas ? .....

LE CHEVALIER.

Hé ! Monſieur, point de colere, & croyez que par mon ſentiment je ne prétends point réformer celui des autres.

LE MARQUIS.

Reſpectons, croyez-moi, des uſages

que la néceſſité a établis ; & venons, s'il vous plaît, à l'affaire de Monſieur.

M. DE BRETENVILLE.

Meſſieurs, quel parti penſez-vous que doit prendre un homme, qui, amoureux d'une Demoiſelle, a long-tems fréquenté dans une maiſon, & qui trouve en ſon chemin quelqu'un qui ſe licencie juſqu'à lui défendre de continuer ſes viſites ?

LE MARQUIS.

Le procédé eſt vif.

LE CHEVALIER.

Quand on eſt bien amoureux, cela n'eſt pas facile à digérer.

M. DE BRETENVILLE.

Auſſi n'eſt-il pas douteux que j'en tirerai raiſon.

LE MARQUIS.

Je le ferois comme vous.

LE CHEVALIER.

Je ne ſçais pas trop quel parti je prendrois.

M. DE BRETENVILLE.

Mais ce n'eſt pas là la grande queſtion.

Comme celui de qui j'ai reçû l'inſulte, eſt extrêmement vieux & caſſé, & qu'à peine il peut ſe tenir ſur ſes jambes, avant de lui demander qu'il me ſatisfaſſe, je veux ſçavoir ſi je ſuis abſolument obligé de lui faire quelque avantage, comme, par exemple, de lui accorder une épée de quelques pouces plus longue que la mienne.

LE CHEVALIER.

S'il eſt effectivement ſi vieux, je crois que cela rendroit la partie plus égale.

LE MARQUIS.

Mais, il faut qu'un homme, auſſi infirme que vous le dépeignez, ſoit bien téméraire pour oſer entrer en rivalité avec vous, & pour vous défendre de fréquenter dans cette maiſon?

M. DE BRETENVILLE.

Il n'y a point de rivalité.

LE MARQUIS.

Quoi! il ne compte pas épouſer?

M. DE BRETENVILLE.

Point du tout.

LE MARQUIS.

Dans quelle vue vous inſulte-t-il donc;

s'il n'a pas ſur celle que vous aimez quelque deſſein ?

M. DE BRETENVILLE.

Il ne peut pas en avoir.

LE MARQUIS.

Il ne peut pas en avoir ?

M. DE BRETENVILLE.

Hé! non. Il eſt le pere de celle que j'aime.

LE MARQUIS.

Le pere ?

M. DE BRETENVILLE.

Oui. Imaginez-vous un homme qui, un beau matin, me vient bercer de mauvaiſes raiſons, & qui me fait entendre qu'il faut rompre tout commerce.

LE CHEVALIER.

Je réfléchis ſur votre queſtion ; & à votre place, je ne ſçais ſi je lui ferois la grace de lui accorder une épée de quelques pouces plus longue que la mienne.

M. DE BRETENVILLE.

Je ne crois pas y être abſolument obli-

gé. Mais cela ſe peut faire par déférence pour le pere d'une perſonne que l'on eſtime.

LE CHEVALIER.

Je ne ſçais que vous dire.

LE MARQUIS.

Le pere! Mais, Monſieur de Bretenville, les ſtatuts de la bravoure engagent-ils à une pareille querelle? un pere n'eſt-il pas le maître de ſa fille? & ſans vous inſulter, ne peut-il pas vous empêcher de la voir?

M. DE BRETENVILLE, *au Marquis.*

Examinez bien la choſe, vous conviendrez qu'il y a inſulte, & que la querelle eſt bien faite.

LE CHEVALIER, *paroiſſant rêver.*

Les avis pourroient être partagés.

M. DE BRETENVILLE, *au Chevalier.*

Ils ne peuvent point l'être, je vous aſſure.

LE CHEVALIER.

Il me ſemble avoir entendu décider....

M. DE BRETENVILLE.

Non. Tous les avis ſe réuniſſent là-deſſus ; & j'ai l'honneur de vous aſſurer..... Ah ! je ſuis au déſeſpoir.

LE CHEVALIER.

De quoi ?

M. DE BRETENVILLE.

Je crois que ce qui vient de m'échapper, eſt une eſpece de démenti que je vous ai donné.

LE CHEVALIER.

A moi ?

LE MARQUIS.

Comment ?

M. DE BRETENVILLE, *ſe levant.*

Oui, Monſieur, je vois bien que j'ai eu le malheur de vous donner un démenti.

LE MARQUIS.

Vous vous moquez, Monſieur de Bretenville.

M. DE BRETENVILLE.

Pardonnez-moi, le démenti y eſt ;

toutes les excuſes que je pourrois faire à Monſieur, ne ſeroient pas ſuffiſantes. Je ſuis dans le cas de lui en faire une réparation dans les formes.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je n'avois pas compté ſur celui-là.

LE MARQUIS, *à Monſieur de Bretenville.*

Je vous dis, parbleu, que vous rêvez. Et.....

M. DE BRETENVILLE.

Non. Ne me flattez point, de grace. Monſieur étoit ami de feu mon pere, & eſt d'ailleurs trop eſtimable pour que je manque à ce que je lui dois, & pour que je balance à lui en donner ſatisfaction. Il n'a qu'à avoir la bonté d'indiquer le lieu & le tems.

LE CHEVALIER.

Puiſque je ſuis offenſé, je compte que Monſieur le Marquis voudra bien me laiſſer faire, & voici le lieu & le tems que je choiſis.....

(*Il met l'épée à la main, & tombe ſur Monſieur de Bretenville, qui met auſſi l'épée à la main.*)

LE MARQUIS.

Je ne ſouffrirai jamais une pareille in-

cartade.

cartade. Arrêtez donc, il y a de l'extravagance.

(*Ils ſe battent pendant quelque tems, juſqu'à ce que le Marquis vient à bout de les ſéparer.*)

M. DE BRETENVILLE, *ayant remis ſon épée.*

Tout auroit pû ſe paſſer un peu plus dans les régles; mais je crois que je viens de réparer ſuffiſamment ma faute. Adieu, Meſſieurs; votre déciſion eſt donc qu'à la rigueur je ne ſuis point obligé de lui faire aucun avantage?

(*Il ſort.*)

SCENE XIII.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

QUel Original m'avez-vous donc amené ?

LE CHEVALIER.

Je ne m'imaginois pas, je vous l'avoue, qu'il porteroit la folie juſqu'à ce point. Mais je le connoiſſois pour un faux brave; & je ne me repentirois point de l'avoir fait paroître devant vous, ſi vous ſentiez quel eſt le ridicule d'une certaine eſpece de bravoure, dont je vous ai oui ſouvent faire l'apologie.

(Il rentre.)

SCENE XIV.

LE MARQUIS, *ſeul.*

MOi, faire l'apologie d'un travers auſſi impertinent ? Seroit-il poſſible que j'euſſe quelque reſſemblance à ce que je viens de voir, & à tout ce que j'ai vû aujourd'hui ? Si cela étoit, en vérité, je ſerois bien haïſſable.

(Des Inſtrumens préludent.)

Qu'entends-je ?

(On entend frapper.)

Eh quoi ! l'on vient encore ? Ne puis-je me livrer un moment à mes réflexions ?

SCENE XV.

GELASTE, LE MARQUIS.

GELASTE, *derriere le Théâtre.*

HOlà, quelqu'un. Annoncez Gelaſte, je vous prie.

LE MARQUIS.

Gelaſte! par quel hazard? C'eſt l'homme du monde le plus agréable, & qui, dans un âge avancé, ſçait faire le meilleur uſage de la vie. Courons au-devant de lui.

GELASTE.

De la joie, cher Marquis, de la joie. Des gens de votre connoiſſance m'ont appris que vous étiez ici indiſpoſé. Je viens faire la guerre à votre mélancolie, & je vous amene grand nombre de Muſiciens & de Danſeurs.

LE MARQUIS.

Je vous ſuis vraiment bien obligé de vous ſouvenir ainſi de moi.

GELASTE.

Vous pouvez m'en avoir quelque obligation ; ſçavez-vous bien que la petite viſite que je vous rends, me reviendra à plus de deux cens piſtoles : il faut ſe rafraîchir ſur la route, & mes Muſiciens ne ſont pas gens à laiſſer tomber le reproche que l'on fait ordinairement à ces Meſſieurs-là.

LE MARQUIS.

Je crois que cela vous importe peu, & vous êtes l'homme de France qui faite la meilleure figure.

GELASTE.

Ma foi, ſans être d'une haute condition, je puis dire que je m'égale à tout ce qu'il y a de mieux. Bien des gens me traitent de vieux fou & de prodigue ; mais j'ai vécu, & je vivrai toujours de même. J'ai naturellement les inclinations nobles. Ennemi des diſcuſſions, abandonnant tout plutôt que de conteſter, me plaiſant dans ces dépenſes ſourdes qui font que l'argent s'en va ſans que l'on ſçache par où, ni comment, & dans la diſpoſi-

tion d'acheter un moment de plaiſir de la moitié de mon bien, ſi l'occaſion s'en trouve. C'eſt ainſi que je me fais des jours brillans; & ſi ma carriere eſt bornée, je tâche, comme on dit, de la parſemer de fleurs.

LE MARQUIS.

Eh! bien, Meſſieurs les Critiques, Meſſieurs les Philoſophes auſteres qui nous prêchez l'économie, venez voir un homme qui ſçait jouir, & qu'un aimable déſordre rend véritablement heureux.

GELASTE.

Pour heureux, je le ſuis. Rien ne m'afflige, & je me réjouis de tout. Vous ne croiriez pas qu'actuellement je m'exerce tous les jours à la danſe; & quoiqu'un peu peſant, tenez, je fais preſque la gargouillade.

(*Il veut ſauter.*)

LE MARQUIS.

Arrêtez donc, vous allez vous tuer.

GELASTE.

Il y a encore certain violoncelle de

par le monde ſur lequel je m'eſcrime aſſez bien. Je me fourrerai parmi mes Muſiciens, & je veux que vous m'entendiez par-deſſus tous les autres.

LE MARQUIS.

Avec grand plaiſir, aſſurément.

GELASTE.

Pour la voix, on dit que je ne l'ai pas belle. Jugez-en...

(Il chante) : Clair flambeau du Monde.

LE MARQUIS.

Il y a quelque choſe à redire effectivement.

GELASTE.

Mais je ſuis amateur paſſionné dans la voix. Vous ſçavez bien ce diamant dont vous trouviez l'éclat ſi parfait ?

LE MARQUIS.

Oui. Eſt-ce que vous ne l'avez plus ?

GELASTE.

Non. C'eſt une Ariette qui me l'a fait perdre.

LE MARQUIS.

Elle fut donc bien chantée ?

GELASTE.

Divinement, & par une Siréne d'une beauté....

LE MARQUIS.

Qu'il eſt doux d'être à portée de récompenſer les talens comme ils le méritent !

GELASTE.

Mais rien n'eſt égal à mon Cuiſinier. Oh ! l'excellent garçon. Qu'il met d'élégance dans tout ce qu'il fait ! J'ai toujours été fort recherché ; mais depuis qu'il eſt à mon ſervice, il eſt étonnant combien le nombre de mes amis augmente. Et l'on entend dire par-tout : allons voir le Cuiſinier de Gelaſte.

LE MARQUIS.

Quand pourrai-je mener une vie auſſi agréable, & me faire, comme vous, des amis par ma magnificence ! Mais plus je contemple votre ſort, & plus je vois qu'il eſt parfait en tout point. Car vous

avez des enfans qui ont les meilleures dispositions du monde, & une femme! .... Ah! je n'en puis parler qu'avec admiration. C'eſt un eſprit, une douceur, & tous les charmes imaginables enſemble.

GELASTE.

Oui, ma femme à beaucoup de vertu; mais il eſt arrivé du changement, & mes enfans ont tant fait les raiſonneurs, qu'ils ne vivent plus avec moi.

LE MARQUIS.

Comment? Et où eſt donc Mademoiſelle votre fille?

GELASTE.

Chez une parente.

LE MARQUIS.

Et votre fils aîné?

GELASTE.

Il eſt parti pour les Indes.

LE MARQUIS.

Le Cadet?

GELASTE.

Il s'eſt, je crois, enrollé comme un Soldat.

LE MARQUIS.

Et Madame votre femme, où eſt-elle, s'il vous plaît ?

GELASTE.

Dans un Couvent.

LE MARQUIS.

Mais ſi quelque différend domeſtique vous forçoit à vous ſéparer, pourquoi ne s'eſt-elle pas plutôt retirée à votre belle Terre ?

GELASTE.

Elle eſt en décret.

LE MARQUIS.

En décret ?

GELASTE.

Oui. Cela vous ſurprend ? Oh ! j'ai ſçu faire tête à l'orage, ayant mis ce qu'il me reſtoit de bien à fond perdu. Mon revenu ſe trouve le même qu'auparavant ! Que faire ? Je conviens que ma femme étoit fort-aimable, que mes enfans avoient de bonnes diſpoſitions, que ma Terre étoit très-belle ; mais mon Cuiſinier me reſte. Allons, ſongeons à notre fête. Je vais re-

trouver mes chers Muſiciens, & diſpoſer le Divertiſſement. De la joie, Monſieur le Marquis, de la joie.

(*Il chante en ſortant*):

Clair flambeau du Monde.

SCENE XVI.

LE MARQUIS, *ſeul.*

SOn bien à fond perdu ? Sa femme dans un Couvent ? Quel ſort pour une Dame ſi charmante ! Ah ! ſi nous nous plaignons quelquefois de la légéreté des femmes, combien plus ſouvent ce ſexe aimable a-t-il d'inhumanités & de mépris à eſſuyer de notre part ? C'eſt cependant ſur les exemples & ſur les diſcours de gens de cette eſpece que je combats tous les jours l'amour qu'Hortenſe m'inſpire.

(*Il rêve un inſtant.*)

Je ne ſçais : mais je me ſens attendrir.

SCENE DERNIERE.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, HORTENSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à la Marquiſe.*

PEut-être notre ſtratagême aura-t-il fait quelqu'effet ſur lui.

LA MARQUISE, *au Marquis.*

Un de vos amis vous amene ici, mon fils, de quoi former une fête des plus agréables. J'y prendrois part volontiers, ſi le départ d'Hortenſe ne ſembloit nous ôter tout eſpoir de plaiſir.

LE MARQUIS, *en regardant Hortenſe.*

Quoi! Madame vous quitte?

LA MARQUISE.

Une affaire indiſpenſable la rappelle à Paris. Eh! bien, mon fils, vous avez reçu

pluſieurs viſites de la part de gens qui ſans doute n'ont pas dû vous déplaire. Eh quoi ? Vous paroiſſez rêveur ?

LE MARQUIS.

Il me paroît difficile, je vous l'avoue, de juſtifier certains ridicules ; & je ne ſçaurois diſconvenir que dans la converſation que nous avons eue tantôt enſemble, toute la raiſon n'ait été de votre côté. Mais dites-moi, quelle affaire ſi preſſée rappelle donc Hortenſe à Paris ?

HORTENSE, *au Marquis.*

Soyez ſûr, Monſieur, qu'ayant réſiſté aux inſtances que Madame m'a faites de paſſer ici encore quelque tems, il faut que j'aye des raiſons eſſentielles qui me déterminent à quitter ce ſéjour.

LE MARQUIS.

Ne puis-je les ſçavoir ?

HORTENSE, *un peu attendrie.*

Que voulez-vo[illegible]ue je vous diſe ?

LA [illegible]JISE.

Quel ſ[illegible] prenez-vous au

départ d'Hortènſe ? Surmonteriez-vous une fauſſe honte, & voudriez-vous me croire, puiſque vous reconnoiſſez que j'ai pour moi la raiſon ?

LE MARQUIS, *ſe jettant aux pieds d'Hortenſe.*

Ah ! Que la raiſon a de force ! quand elle eſt aidée de l'amour ?

LA MARQUISE.

Que faites-vous ?

LE CHEVALIER.

Quel changement !

HORTENSE.

Quel eſt donc votre deſſein, Marquis ?

LE MARQUIS.

D'obtenir, par mes regrets, le pardon des travers qui ont pû juſtement vous irriter contre moi, de n'être plus oppoſé à moi-même, de me dégager de tout ce qui m'éloignoit de vous, & de vous rendre enfin un cœur qui, quoique long-tems victime des faux airs, n'a jamais ceſſé un inſtant de vous adorer.

HORTENSE, *regardant la Marquiſe.*

Madame.....

LA MARQUISE.

Soyez généreuſe, Hortenſe, oubliez le paſſé !

LE CHEVALIER.

Allons. Et que la fête amenée par Gelaſte, ſoit le commencement de celles qu'une union ſi heureuſe fera naître.

FIN.

DIVERTISSEMENT.

AIR.

QUe nous voyons dans la vie
De ridicules différens !
Chaque ſiécle a ſa manie,
Ses uſages extravagans.
Mais l'amoureuſe folie
Eſt de tous les tems.

MENUET.

Les paroles faites ſur le Menuet ſont de pluſieurs perſonnes d'eſprit, qui ont bien voulu enrichir le Divertiſſement.

TEl Amant croyoit tout facile,
Qui ne reçoit que des mépris,
Et dont l'eſpoir eſt inutile.
Quel chagrin de s'être mépris !
Tel autre qui n'oſoit s'attendre
A la plus légere faveur,
Eſt mis au comble du bonheur ;
Qu'il eſt heureux de ſe méprendre !

Les Filles, quand on les marie,
Ne rêvent que jeux & que ris ;
On les tire de rêverie ;
Quel chagrin de s'être mépris !
La victime plaintive & tendre
Croit que c'eſt un malheur ſans fin.
Mais elle eſt veuve un beau matin ;
Ah ! quel bonheur de ſe méprendre !

Sur les bons tours de ſa voiſine,
Sur la ſottiſe des Maris,
Chacun a la vûe aſſez fine ;
Bien peu de gens s'y ſont mépris.
Mais ce que j'ai peine à comprendre,
C'eſt qu'on voit ces avantageux,
Sur ce qui ſe paſſe chez eux,
Etre les ſeuls à ſe méprendre.

Colin choiſit pour être pere,
Colette dont il eſt épris ;
Au bout de ſix mois elle eſt mere ;
Quel chagrin de s'être mépris !
Au benêt l'on ſçait faire entendre

Que ſix mois c'eſt terme complet;
Colin ſe croit pere en effet:
Qu'il eſt heureux de ſe méprendre!

Croyant voir l'objet de ſa flamme,
Au Bal, ſous un Domino gris,
Un époux aborde ſa femme;
Quel chagrin de s'être mépris!
Elle, après, le croyant ſurprendre,
Sous un maſque au ſien reſſemblant,
Trouve, au lieu de lui, ſon Galand;
Ah! quel plaiſir de ſe méprendre!

Un Auteur nous lit une piéce,
Nous la jugeons piéce de prix;
Vous la jugez d'une autre eſpece:
Quel chagrin de s'être mépris!
Une autre que nous n'oſions prendre
Et que nous donnons en tremblant,
Peut avoir un ſuccès brillant;
Qu'il eſt heureux de ſe méprendre!

Dans les bras de ſa jeune femme,
Le plus fat de tous les maris,

Croit que c'eſt lui ſeul qui l'enflamme
Et qu'il ne s'eſt jamais mépris.
Le ſommeil qui vient la ſurprendre
Par malheur trahit ſon ſecret;
Son rêve fut tant indiſcret,
Que l'époux ne put s'y méprendre.

Un jeune fat dont la chimere
Eſt d'être plus beau qu'Adonis,
Croit que c'eſt le ſeul art de plaire;
Quel bonheur de s'être mépris!
Mais un refus lui vient apprendre
Que l'on ne plaît point ſans eſprit;
Tout ſon bonheur s'évanouit:
Qu'il eſt fâcheux de ſe méprendre!

Pour ſe venger d'une coquette,
Un jour on inſtruit ſon époux,
Qu'avec le beau Damon ſeulette
Souvent elle eſt en rendez-vous;
Le mari qui veut les ſurprendre
Suit de ſa femme tous les pas,
Il la ſurprit avec Licas,
Et ſe méprit ſans ſe méprendre.

VAUDEVILLE.

EST-on ridicule, eſt-on ſage
De vouloir ſe mettre en ménage ?
Je vais vous décider le cas.
Pour goûter des douceurs parfaites,
Mariez-vous, jeunes fillettes.
Garçons ne vous mariez pas.

L'un ſans l'autre ne ſe peut faire,
J'en conviens ; mais c'eſt votre affaire,
De tendre & d'éviter les laqs.
Pour goûter, &c.

Cloé, cette beauté charmante,
A pour époux le riche Argante,
Pour voiſin l'amoureux Hylas.
Pour goûter, &c.

Damon qui plaiſoit tant aux belles,
Marié, ne prend plus chez elles ;

Sa bonne fortune eſt à bas.
Pour goûter, &c.

Qu'un pauvre homme ait une amourette,
On le perſécute, on le guette.
Que de plaintes! que de fracas!
Pour goûter, &c.

L'époux n'oſe gronder ſa femme,
Dût-il enrager dans ſon ame.
Il craint trop de fâcheux éclats.
Pour goûter, &c.

Depuis que la nôce eſt finie,
Colette eſt cent fois plus jolie;
L'hymen embellit ſes appas.
Pour goûter, &c.

Colin, depuis ſon mariage,
Eſt devenu ſombre, ſauvage,
Et ne marche qu'à petit pas.
Pour goûter, &c

Agnès redoutoit l'hymenée ;
Mais à la fin déterminée,
Agnès y trouve mille appas.
Pour goûter, &c.

L'Auteur, au Parterre.

Si l'on voit qu'une Comédie
Soit par le beau ſexe applaudie,
Le Critique parle plus bas.
Pour rendre nos douceurs parfaites,
Applaudiſſez, jeunes fillettes.
Meſſieurs, ne nous critiquez pas.

VAUDEVILLE.

PApillon coquet & volage,
A qui le mariage
Paroît un eſclavage
Difficile à ſouffrir.
Vous, que l'on voit de bergere en bergere,
De fleurs en fleurs toujours courir,
Changez, changez de caractere.

En amour il faut ſe contraindre ;
A force de ſe plaindre,
On court riſque d'éteindre
Les plus vives ardeurs.
Pour trop aimer, vous ceſſerez de plaire ;
Amans importuns & grondeurs,
Changez, changez de caractere.

Une Agnès doit être timide,
Un vieux Tuteur avide,
Un bas Normand perfide,
Un Gaſcon babillard.
Pour nous maſquer, l'artifice a beau faire,
La Narure ſurmonte l'Art ;
Reſtons dans notre caractere.

J'aimerois aſſez la finance ;
Mais ſouvent l'opulence
Nous donne l'indigence
De l'eſprit & des mœurs.
On en a vû méconnoître leur pere.
Si Plutus vous fait des faveurs,
Ne changez point de caractere.

Comment feroit-on bon ménage,
Quand la femme eſt volage,
Quand l'époux eſt ſauvage,
Econome & jaloux ?
Couple ennemi, voici ce qu'il faut faire
Pour que la paix regne entre vous,
Changez tous deux de caractere.

Voici la ſaiſon qui ſe paſſe,
Il faut céder la place,
L'automne arrive & chaſſe
Les ouvrages d'été.
Juſqu'à ce tems, nos deſſeins ſont proſperes,
Si vous dites avec bonté,
Ne changez point de caracteres.

FIN.

LE MARIÉ SANS LE SÇAVOIR,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Repréſentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François, au mois de Décembre 1739.

ACTEURS.

LUCILE, jeune veuve.

LE BARON, pere du Marquis & du Chevalier.

LE MARQUIS.

LE CHEVALIER.

LISETTE, Suivante de Lucile.

POITEVIN.

UN NOTAIRE.

DEUX LAQUAIS, muets.

LE MARIÉ SANS LE SÇAVOIR.

SCENE PREMIERE.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

NON, je ne vous écoute plus, Madame : faire un bon mariage, éviter d'en faire un mauvais, ſont deux objets aſſez intéreſſans, pour ne les pas négliger; & je vais, malgré vous, travailler à vous rendre heureuſe.

LUCILE.

Explique-moi donc encore.....

LISETTE.

Je vous en ai aſſez dit; il ne s'agit à

préſent que de ſçavoir ce que le vieux Baron aura conclu avec le Notaire.

LUCILE.

Mais.....

LISETTE.

Mais je n'aurois jamais fait, Madame, ſi je voulois vaincre tous vos ſcrupules.

LUCILE.

Je ne ſuis point, Liſette, de ces femmes qui regardent comme un crime, la démarche la plus innocente; mais dis-moi donc, comment veux-tu que j'approuve un projet où je ne vois qu'incertitude, que témérité; le dirai-je enfin? qu'un défaut de bienſéance épouvantable?

LISETTE.

Cela eſt étonnant! Et que diriez-vous, ſi je vous prouvois que ce que je propoſe eſt le ſeul moyen de vous faire éviter ces défauts de bienſéance que vous craignez, & que dans les circonſtances où vous êtes, & par les diſpoſitions de votre cœur, vous y tomberiez inévitablement?

LUCILE.

Tu me prouverois cela?

LISETTE.

Oui. Daignez ſeulement me répondre,

N'eſt-il pas vrai que votre oncle, qui doit ſa fortune au Baron, vous a déclaré que ſi vous vouliez vous remarier .....

LUCILE.

Hélas! ne puis-je pas ....

LISETTE.

Oui, ſans doute, vous pouvez reſter veuve, je le ſçai bien : mais le tems preſſe; tâchons de ne rien dire d'inutile..... que ſi vous vouliez vous remarier, il exigeoit abſolument que ce fût à l'un des deux fils du Baron; & qu'ainſi, ſous peine d'être déshéritée, vous êtes forcée d'épouſer, ou le Marquis, ou le Chevalier ?

LUCILE.

Il eſt vrai.

LISETTE.

N'avez-vous pas un violent ſoupçon que le Marquis, que juſqu'à préſent l'on vous a deſtiné, n'eſt pas celui qui vous aime ?

LUCILE.

J'en ai quelque ſoupçon, Liſette.

LISETTE.

N'avez-vous pas même quelque ſoupçon que ce n'eſt pas lui que vous aimez ?

LUCILE.

Tu t'écartes de ton objet.

LISETTE.

J'y reviens donc. Convenez de bonne foi, que le Marquis que l'on vous propoſe, n'eſt qu'un homme vain, préſomptueux, aimant par ſyſtême, jaloux par orgueil, ſe croyant un héros en amour, & n'en ayant que le pédantiſme.

LUCILE.

Cela peut être comme tu le dis.

LISETTE.

Que le Chevalier, au contraire, modeſte & timide à l'excès, eſt un homme qui croit n'être point fait pour plaire, qui croit même ne point aimer; qui d'ailleurs, peu frappé des défauts de ſon frere, eſt plein de reſpect & de ſoumiſſion pour lui, & n'oſe lever les yeux ſur une femme qu'il croit devoir être ſa Belle-ſœur.

LUCILE.

Je ſuppoſe tout cela avec toi.

LISETTE.

Fort bien. Le premier croit aimer & n'aime point, le ſecond aime, & croit ne point aimer. Cette ſingularité de caracteres vous force à une conduite ſinguliere; car enfin les ſoupçons que vous avez ſur le compte du Chevalier, méritent d'être éclaircis; vous n'irez pas aſſurément for-

mer de triſtes liens avec l'un, quand il vous eſt poſſible d'en former de charmans avec l'autre : cependant l'inſtant fatal approche, le Contrat doit ſe faire ; le jour qui doit décider de votre ſort eſt marqué ; plus cet inſtant approchera, plus vous verrez augmenter, & la vanité du Marquis, & la retenue du Chevalier. Quel parti prendre ? Vous voilà, par les circonſtances, réduite à lui parler, pour ainſi dire, la premiere, à interroger ſon cœur, à rechercher une converſation ſecrette : or, je vous demande à préſent ſi cette démarche ſe peut faire avec quelque ſûreté, avec quelque bienſéance, avec quelque précaution contre le caractere de l'un & de l'autre, autrement que par le moyen que je propoſe ?

LUCILE.

Je ne ſçai que te répondre.

LISETTE.

Eh ! non. Vous n'avez que des ſoupçons ſur le compte du Chevalier ; vous ſeriez peut-être fâchée de trouver de la certitude ?

LUCILE, *riant.*

Liſette !....

LISETTE.

Vous ſeriez peut-être fâchée, s'il vous

aime, que l'on vînt a bout, malgré les inconvéniens des caracteres, de le rendre aujourd'hui votre époux?

LUCILE.

Je ne dis pas cela.

LISETTE.

Vous riſquez peut-être trop de permettre un ſtratagême, qui, quand il viendroit à échouer, ne ſera jamais ſçu que de ceux qui ont intérêt à le cacher.

LUCILE.

Je conviens, Liſette, de la néceſſité où je ſuis par les circonſtances, d'avoir une explication avec le Chevalier; je ſens que par ton projet cette démarche ſe rapproche plus de la bienſéance: j'avoue encore que ce projet eſt une précaution néceſſaire contre la préſomption du Marquis, & la timidité du Chevalier; mais, avec tout cela, ne crois point que je ſois déterminée.

LISETTE.

Vous n'êtes point déterminée!

LUCILE, *héſitant.*

Mais, non, je ne le ſuis point.

LISETTE.

J'entends le Baron; décidez. Eh! bien, Madame, que voulez-vous que je faſſe?

LUCILE, *s'enfuyant.*

Viens me dire, le plutôt que tu pourras, en quel état ſont les choſes.

SCENE II.

LE BARON, LISETTE.

LE BARON.

JE reviens, Liſette, de chez mon Notaire; je lui ai dit que, ſans vouloir faire d'injuſtice à mon fils le Marquis, j'avois mes raiſons pour ne point terminer ſon mariage avec Lucile, & que je voulois que le Contrat, que l'on devoit faire en ſon nom, fût le Contrat du Chevalier. Mais, dis-moi donc encore une fois, pourquoi ne pas agir ouvertement dans tout ceci? Pourquoi cette fauſſe lecture? Faire ſigner le Contrat avant que de ſe déclarer?

LISETTE.

Eh! Monſieur, ſongez donc quels ſont leurs caracteres. Je vous réponds que, ſans cet artifice, Lucile, qui doit épouſer l'un de vos fils, n'épouſeroit jamais ni l'un ni l'autre. Irions-nous, pour décider du

ſort du Chevalier, le mettre dans une ſituation où rien ne le ſoutiendroit contre ſa propre retenue, lui donner à combattre les hauteurs & les ſéductions continuelles du Marquis ; & par conſéquent, riſquer de découvrir nos intentions, ſans être ſûres que l'on aura la liberté de les ſuivre ? Non, il faut avoir recours à une précaution qui d'abord nous raſſure nous-mêmes contre le danger de ſonder le cœur du Chevalier inutilement, & qui, lorſque nous croirons pouvoir nous déclarer en ſa faveur, lui donne la hardieſſe d'y ſouſcrire, & mettre un obſtacle inſurmontable aux entrepriſes du Marquis.

LE BARON.

Je comprends cela à merveille.

LISETTE.

Si nous nous trompions, & que nous vinſſions à découvrir que le Chevalier n'a pour nous que de l'indifférence, cet engagement ne ſeroit rien, ce ſeroit une ſimple erreur du Notaire ; & quoique l'on paſſe pour être engagé quand on a ſigné ſon Contrat, la vérité eſt qu'on ne reſte pas marié malgré ſoi pour une ſignature ; mais ſi au contraire il paroît qu'il nous aime, comme nous le ſoupçonnons, en

lui préparant le moyen d'oſer le déclarer, nous aurons ſaiſi l'occaſion de faire ſigner le Marquis ſur le Contrat de ſon frere; de façon que dans l'inſtant qu'ils ſigneront, l'un acquerra, l'autre perdra la liberté d'aimer, & tous les deux ſans le ſçavoir.

LE BARON.

Ma foi, je me réjouis de bon cœur, qu'une pareille imagination puiſſe s'exécuter; ceci pourroit bien humilier Monſieur le Marquis, & je n'en ſerai pas fâché. Effectivement avec lui, il ſemble, la plûpart du tems, que l'on ne ſçache ce que l'on dit. Oh! je ſuis bien aiſe qu'il apprenne que j'ai mieux valu qu'il ne vaudra jamais, & que je ne ſuis point un homme...

LISETTE.

Daignez, Monſieur, ne point découvrir.... On vient; c'eſt le Marquis & le Chevalier.

LE BARON.

Ne crains rien; j'entends à cacher mes deſſeins tout auſſi bien qu'un autre.

SCENE III.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

LE MARQUIS, *au Chevalier.*

MArchez plus doucement, mon frere, & attendez tranquillement que l'on vous faſſe entrer.

(*Le Chevalier, après avoir ſalué le Baron ſon pere, ſe met à l'écart.*)

(*Au Baron, après l'avoir ſalué.*)

Ah! Monſieur, vous avez ſans doute la bonté de ſonger pour moi à une cérémonie qui répugne terriblement à quelqu'un qui penſe, & qui eſt violemment épris; au reſte, cérémonie inévitable. (*à Liſette.*) Liſette, Madame ne vous a-t-elle pas dit qu'un homme devoit ſe rendre ici aujourd'hui?

LISETTE.

Et qui donc?

LE MARQUIS.

Le Notaire.

LISETTE.

Le Notaire!... Je croi.... Je ne ſuis pas ſûre....

LE MARQUIS.

Nous en ſommes cependant menacés. (*au Baron.*) Je vous demande en grace, Monſieur, d'ordonner que l'on abrége, de ce côté-là, le plus qu'il ſera poſſible. Vous n'ignorez pas que je ſuis aſſez eſclave d'une certaine élévation de ſentimens; & que mon amour....

LE BARON.

C'eſt aſſez. Je conviens qu'occupé d'un amour tel que le vôtre, ce bas détail vous ſeroit importun; & puiſque vous voulez bien vous en rapporter à moi, ne vous inquiétez point; je vais faire en ſorte que tout s'arrange pour le mieux.

LE MARQUIS.

Vous m'obligerez beaucoup, Monſieur.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

EH! bien, Chevalier, je me marie; en êtes-vous content?

LE CHEVALIER.

Ah! mon frere, pouvez-vous me faire cette queſtion? Vous ſçavez quel a toujours été mon attachement pour vous; il ne s'eſt, je crois, jamais démenti; & s'il falloit faire des ſermens, j'en ferois tout-à-l'heure, que jamais il ne ſe démentira.

LE MARQUIS.

J'ai des envieux, des jaloux; & cela n'eſt point étonnant. Je conviens que je me ſingulariſe par ma façon d'aimer. On ne voit plus de paſſions aujourd'hui: on ne connoît plus ce que c'eſt que délicateſſe: n'importe, j'aurai été le ſeul, de mon ſiécle, qui aurai entendu quelque choſe au ſentiment. Enfin je ſuis amoureux à un point, mon frere, que j'en ſuis moi-même quelquefois effrayé.

LE CHEVALIER.

Si vous aimez beaucoup, vous êtes, ce me ſemble, auſſi beaucoup aimé.

LE MARQUIS.

Cela ne ſe peut gueres autrement. Il ſeroit aſſez difficile qu'un Amant n'obtînt pas du retour, lorſqu'attentif à ſe conduire, il augmente à tous momens par ſes actions la bonne opinion que l'on a de lui; quand il ſçait briller dans la conver-

ſation, l'emporter ſur tous les autres devant l'objet aimé, être enjoué, flatteur, paſſionné dans un tems, affecter quelque froideur dans un autre; compoſer ſon maintien, étudier ſes regards, & mille autres reſſources que l'on emploie. Oui, je conviens que l'amour rend néceſſairement aimable.

LE CHEVALIER.

Il eſt certain que pour plaire, ces attentions ſont indiſpenſables.

LE MARQUIS.

Cependant il faut être né pour cela; tout le monde, en aimant, ne vient pas à bout de réduire, de captiver un cœur: c'eſt un don que la nature accorde & refuſe, comme il lui plaît. Vous, par exemple, Chevalier, ſi jamais vous aimiez, vous ne devez gueres compter que vous y réuſſiſſiez comme moi; je le dis: car nous ne ſommes point ici pour nous flatter.

LE CHEVALIER.

Moi, aimer!

LE MARQUIS.

Une inclination & le mariage qui en eſt ſouvent la ſuite, ne vous conviendroient guere; vous êtes d'une timidité inſurmontable, aſſez mélancolique, d'une foi-

ble complexion; vos revenus ſeront médiocres.

LE CHEVALIER.

Ah! je crois qu'une paſſion me conviendroit bien peu; auſſi, n'y ſongé-je point du tout, mon frere, & je vous aſſure qu'il ſemble que je ne ſois occupé que du bonheur qui vous arrive aujourd'hui.

LE MARQUIS.

Je vous ſuis obligé.

LE CHEVALIER.

Oui, il ſemble que vos heureux ſuccès m'intéreſſent perſonnellement. Ce lien qui va vous unir à Lucile, doit vous paroître bien doux. Je ne comprends pas comment, vous qui aimez, vous ne paroiſſez pas plus empreſſé à vous aſſurer ce bonheur, ni pourquoi vous enviſagez comme une cérémonie ennuyeuſe & déſagréable de ſigner votre engagement réciproque.

LE MARQUIS.

Un mot répondroit à votre objection; mais vous parler ſentiment, c'eſt vous parler une langue inconnue.

LE CHEVALIER.

Mais prenez-y bien garde; les choſes ne peuvent-elles pas changer de face? un haſard, une inconſtance; que ſçai-je? le

moindre évenement peut, ſi je ne me trompe, retarder ou rompre un mariage, & vous rendre enſuite inconſolable de la perte que vous auriez faite.

LE MARQUIS.

Je vous dis.....

LE CHEVALIER.

Car vous ne retrouveriez point de femme telle que Lucile, ſi vous la perdiez.

LE MARQUIS.

Non aſſurément.

LE CHEVALIER.

Conſidérez qu'elle eſt parfaite en tout.

LE MARQUIS.

Eh! vraiment, vous devez bien juger que je ne me ſerois pas attaché à un mérite équivoque.

LE CHEVALIER.

Sa beauté.....

LE MARQUIS.

Eſt reconnue de tout le monde.

LE CHEVALIER.

Son eſprit.....

LE MARQUIS.

Elle n'en manque pas.

LE CHEVALIER.

Mille gens ſe louent des qualités de ſon cœur.

LE MARQUIS.

Cela eſt juſte.

LE CHEVALIER.

Pour ſon humeur, elle paroît charmante; on dit qu'elle a des momens d'enjouement.....

LE MARQUIS.

Ce n'eſt pas-là ce qu'elle a de mieux.

LE CHEVALIER.

Vous blâmeriez.....

LE MARQUIS.

Oui, oui, je blâme..... & la raiſon en eſt encore fondée ſur un principe que vous ne connoiſſez pas.

LE CHEVALIER.

Ecoutez; cette exacte connoiſſance du cœur eſt pour moi un myſtere; & j'ai tort d'eſſayer de parler devant vous d'une perſonne dont les bonnes qualités vous ſont bien plus connues qu'à moi.

LE MARQUIS.

Mon pauvre Chevalier! Je ſçai évaluer tout avec diſcernement, & je vous ſurprendrois, ſi je vous révelois tous les ſecrets.....

SCENE V.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, POITEVIN.

LE CHEVALIER.

VOici un domeſtique de Lucile, qui vient, je crois, vous parler.

LE MARQUIS, *à Poitevin.*

Qu'eſt-ce?

POITEVIN, *au Marquis.*

Le Notaire eſt dans l'appartement de Madame; on m'a dit, Monſieur, de vous en avertir

LE MARQUIS.

Un moment.

(Poitevin éloigné.)

Par exemple, le Contrat ſigné, l'intérêt de ma paſſion exigeroit que rien ne ſe fît enſuite trop précipitamment; & j'obſerverois cette regle, ſi je n'étois bien aiſe que vous ſoyez témoin de toute cette affaire-ci, car vous êtes obligé de partir.

LE CHEVALIER.

Oui, mon frere, je pars pour mon Régiment.

LE MARQUIS, *à Poitevin qui s'approche encore.*

Un inſtant.

(Au Chevalier.)

Mais, quand vous êtes ſurpris que la cérémonie dont il eſt queſtion à préſent me répugne, vous ne ſentez donc pas qu'un amour de la nature du mien ne voudroit ſe ſoutenir que par ſa propre force; & que tout engagement étranger diminue ſa valeur, & ſouille ſa pureté : Vous ne m'écoutez pas ?.....

LE CHEVALIER.

Je ſonge que Lucile vous attend.

LE MARQUIS.

Entrons, puiſque l'on m'attend. Je ne ſuis point étonné que vos lumieres ne puiſſent pas atteindre à ces connoiſſances. Vous n'aimez point, vous ne pouvez les acquérir. Et comment faut-il aimer encore ? Avec une attention, une violence, une ſupériorité, dont la plupart des gens ne ſont pas même capables de ſentir le mérite. (*au Chevalier qui reſte.*) Allons, vous pouvez me ſuivre.

SCENE VI.

POITEVIN, *ſeul.*

CE Monſieur le Marquis eſt, à ce qu'on dit, un excellent homme, un homme tout-à-fait ſpirituel. Pour moi, il me paroît bien original. On ne veut point que je reſte là-dedans, parce qu'on prétend qu'il le trouveroit mauvais. On n'accuſera pas du moins ce Monſieur-là d'être prodigue; il s'eſt déclaré, que s'il ne nous donnoit jamais rien, c'eſt qu'il y avoit de la baſſeſſe à cela. J'avois cru, moi, que s'il y avoit de la baſſeſſe en quelque choſe, c'étoit plutôt à recevoir qu'à donner. Ma foi, j'aimerois mieux n'être pas ſi amoureux, & être un peu plus humain. A quoi ſervent toutes ces acclamations? » Ah! trop adorable perſonne, » je ne me laſſe point de vous voir; je » penſai hier mourir de mon tourment: » & avec cela jamais la moindre galanterie: & puis, ce tourment dont il parle ne le maigrit pas beaucoup. On va donc ſigner le Contrat. Je ne ſçai pas trop de quel naturel eſt Madame; mais j'aurois un vrai

plaiſir, ſi cet amour de Monſieur le Marquis, qui a une forme ſi extraordinaire, pouvoit le mettre à l'uniforme de la plupart des maris. Ah! ah! pourquoi donc Madame revient-elle ici? Mettons-nous un peu à l'écart.

SCENE VII.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

QUe faites-vous? Où courez-vous, Madame? Cette démarche va vous trahir.

LUCILE.

Tu me vois tremblante, Liſette; & je ſuis obligée de ſortir pour cacher le trouble où je ſuis.

LISETTE.

Souvenez-vous donc, Madame, que ce que vous allez faire, l'Amour & la Raiſon vous le conſeillent; que les circonſtances vous y forcent; qu'il s'agit ici de décider de votre bonheur, & que tout eſt bien concerté. On vient; tâchez de rappeller vos ſens.

SCENE VIII.

LUCILE, LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE, LE NOTAIRE.

LE MARQUIS, *en entrant, paroît continuer ſa converſation avec le Chevalier.*

EH ! juſte Ciel ! Eh ! où courons-nous donc, s'il vous plaît ?

LE BARON, *au Marquis.*

Monſieur le Notaire a raiſon ; & puiſque Madame s'eſt tranſportée ici, il eſt juſte que nous y paſſions, pour qu'elle ſigne la premiere.

LE NOTAIRE, *au Marquis.*

C'eſt une déférence.

LE MARQUIS, *au Notaire.*

Oui, Monſieur, c'eſt une déférence qui eſt due, nous le ſçavons : mais tâchez d'expédier.

LE NOTAIRE.

Je vous demande mille pardons. Au

moins, avant de ſigner, ne trouve-t-on rien à redire à la forme que j'ai donnée au Contrat ? Et jugeroit-on à propos que j'en recommençaſſe la lecture ?

LE MARQUIS.

Voyez ſi Madame trouve cette lecture amuſante, ſi quelqu'un ici en eſt curieux; pour moi....

LE BARON.

Je crois que cela eſt aſſez inutile.

LISETTE.

Madame s'en eſt rapportée à Monſieur, qui a bien voulu régler toutes choſes. Hélas! Qu'eſt-ce que les femmes entendent à toutes ces affaires-là? Rien....

LE BARON.

Rien, en effet.

LE MARQUIS.

En ce cas, faites-nous grace de la ſeconde lecture, je vous en ſupplie.

(*Le Notaire préſente la plume à Lucile.*)

LISETTE, *à Lucile,*

Allons, Madame.

LE MARQUIS, *au Notaire qui lui préſente la plume.*

A mon Pere. Faites ſigner tout le monde.

LE

LE BARON, *ſignant.*

Dès que vous le voulez ainſi, nous ſignerons donc les premiers. (*au Chevalier.*) Tenez.

LE CHEVALIER.

Eſt-ce à moi?

LE BARON.

Oui, puiſque votre frere nous le permet. Qu'eſt-ce donc, Chevalier? A votre âge, vous n'avez pas la main ſûre.

LE CHEVALIER.

Moi, mon pere!

LE BARON.

Oh! ce que je vous en dis n'eſt pas pour vous fâcher.

LE MARQUIS.

Donnez, Monſieur.

LISETTE, *bas à Lucile.*

Vous voilà donc la femme du Chevalier?

LUCILE, *à Liſette.*

Oui, s'il eſt bien vrai qu'il m'aime.

LE MARQUIS.

L'adorable Lucile remarque ſans doute en moi un air d'indifférence qu'elle ne ſçait comment interpréter: mais je la ſupplie de m'excuſer; je perds en ce moment,

malgré moi, mon enjouement ordinaire; & je ſuis forcé de dire que Monſieur (*en montrant le Notaire.*) ajoute à ſon miniſtere une peſanteur perſonnelle contre laquelle on ne peut tenir.

LE NOTAIRE.

Monſieur, je ſuis honteux de vous avoir été importun; cependant ſi mon miniſtere a quelque choſe ici de déplaiſant, je vous aſſure que ce ne devroit pas être à vous à vous en plaindre.

SCENE IX.

LUCILE, LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE,

LE BARON.

IL a raiſon, dans un ſens, & l'on voit des Amans qui ſont fort-aiſes de ſigner.... Mais laiſſons dire à ce bon homme ce qu'il voudra. Enfin, (*à Lucile*) c'eſt à préſent, Madame, que pour faire éclater les ſentimens de celui qui vous eſt deſtiné pour Epoux, vous pouvez, en toute ſûreté,

laiſſer entrevoir les vôtres; que vous pouvez être raſſurée contre le danger de ſonder ſon cœur inutilement, & riſquer...

LUCILE.

Il eſt vrai, Monſieur, que ce Contrat fait de votre aveu, change bien la face des choſes.

LE MARQUIS.

Pour mes ſentimens, Madame en eſt, je crois, aſſez inſtruite; & ce ſeroit de ſa part une injuſtice criante de ne pas convenir, qu'il n'eſt gueres de femmes aimées plus parfaitement qu'elle l'eſt.

LUCILE.

Vos ſentimens me ſont déjà aſſez connus: mais vous conviendrez que nous pouvons à préſent, mieux que jamais, nous livrer à de tendres épreuves. Je ſuis bien aiſe de vous prouver que vous m'avez communiqué toute votre délicateſſe; & pour goûter le plaiſir de vous éprouver encore, je ſuis la premiere à vous demander que quelques délais ſuivent la cérémonie dont nous venons de nous acquitter.

LE MARQUIS.

Ah! Madame, à mon égard le tems ne ſervira....

LE CHEVALIER, *bas au Marquis.*

Mon frere....

LE MARQUIS.

Je ſerai toujours flatté de ne devoir votre cœur qu'à mes ſoins, & non à ces autorités.

LE CHEVALIER, *bas au Marquis.*

Y penſez-vous?

LUCILE.

Que vous dit donc Monſieur le Chevalier?

LE MARQUIS.

Rien, Madame.

LUCILE.

Pardonnez-moi; je ſerois curieuſe de le ſçavoir.

LISETTE.

Il a dit quelques mots tout bas.

LE MARQUIS, *riant.*

Excuſez-le, Madame; le cérémonial de la Nôce eſt, ſuivant les apparences, ce qui le charme uniquement, & il croit que tout eſt perdu, ſi l'on differe.

LUCILE.

Eh! en quoi un délai de huit ou quinze jours peut-il être ſi dangereux?

LISETTE.

Qu'eſt-ce que ce cérémonial de Nôce peut donc avoir de ſi flatteur!

LE BARON.

Ces idées-là ne ſont pas fort délicates.

LISETTE, *un peu plus bas.*

Mais..... Cela eſt groſſier même.

LE MARQUIS, *après avoir regardé ſa montre.*

Laiſſons le pauvre Chevalier craindre ce qu'il voudra : quelques ſoins m'appellent ailleurs. Permettez-moi, adorable Lucile, de vous reconduire dans votre appartement, (*en lui donnant la main.*) Je ſuis content que vous reconnoiſſiez quelque mérite dans les hommages aſſidus que je m'étudie à vous rendre, & qu'en nous impoſant des délais, vous ſembliez craindre d'altérer, & paroiſſiez vouloir expoſer dans un beau jour la puiſſante paſſion dont vous voyez que je ſuis atteint.

SCENE X.

LE CHEVALIER, *ſeul.*

JE ſuis l'objet de leur raillerie ; & je le mérite bien : pourquoi ſuis-je ſi troublé dans cette affaire-ci ? Quel eſt cet empreſſement ridicule que je fais paroî-

tre ! Moi, qui juſqu'à préſent, ai à peine oſé prononcer un mot devant Lucile, il faut qu'il m'en échappe un qui l'offenſe ! Que je ſuis malheureux ! Que va-t-elle penſer ? Voilà ce que c'eſt de ne s'être jamais fait une étude de plaire ! Voila ce que c'eſt de ne point aimer ! Reparoîtrai-je devant elle ? Non..... Le ſeul parti que j'aye à prendre, eſt de hâter mon départ. Mais la quitterai-je ſans tâcher d'effacer la mauvaiſe impreſſion ? ..... Quel état embarraſſant ! Je n'ai de ma vie éprouvé un pareil ſupplice.

SCENE XI.

LISETTE, LE CHEVALIER.

LISETTE.

NOn, on ne peut rien voir de plus paſſionné que Monſieur le Marquis. Qu'une femme ſera heureuſe avec un tel époux ! (*au Chevalier*) Monſieur, ma Maîtreſſe n'a point voulu vous témoigner, en préſence de Monſieur votre Frere, combien elle eſt ſurpriſe de vos façons de penſer à ſon égard ; & elle s'eſt réſer-

vé d'avoir ici un moment d'entretien avec vous.

LE CHEVALIER.

Avec moi ! Elle va paroître ! Je ne puis me réſoudre.....

LISETTE.

Eh ! mais.... comme il vous plaira. Vous êtes le maître, après tout, d'ajouter l'impoliteſſe d'un refus à tout ce qui s'eſt déjà paſſé.

LE CHEVALIER.

Ah ! Liſette, ne manquez pas de l'aſſurer que je ſuis prêt à me jetter à ſes genoux.

SCENE XII.

LE CHEVALIER, *ſeul.*

JE déſire, & je tremble en même tems : je ne ſçai quelle eſt cette ſotte d'agitation que je ſens ; mais la voilà. Ecoutons ce qu'elle veut nous dire.

SCENE XIII.

LE CHEVALIER, LUCILE.

LUCILE.

JE viens de donner ordre, Monſieur, que perſonne ne vînt nous interrompre dans le moment de converſation que nous allons avoir enſemble. Quand le Marquis, qui ſe regarde comme mon époux, viendroit à en être inſtruit, il ne le trouveroit, je crois, pas mauvais; & je penſe, que je puis fort bien cauſer avec vous, ſans que cela tire à conſéquence.

LE CHEVALIER.

Madame.....

LUCILE, *après lui avoir fait ſigne de s'aſſeoir.*

Il eſt des cas où il ſemble à propos de s'expliquer, & où le ſilence peut avoir des ſuites dangereuſes. Vous conviendrez, Monſieur, que le Marquis votre frere, qui doit compter ſur ma foi, a pour moi une inclination ſi violente & ſi parfaite, que je ſerois bien ingrate ſi je n'y répondois pas: le retour que je dois à ſa flamme,

& le tort que j'aurois de découvrir la moindre choſe qui pût l'offenſer, ſans prendre le ſoin d'y veiller, ſont les motifs qui m'aménent auprès de vous ; au ſurplus, ne croyez point qu'il y ait aucune aigreur dans la démarche que je fais ; je ne veux que connoître la vérité, & prendre enſuite les meſures que l'amour & la vertu me conſeilleront : raſſurez-vous donc & parlez-moi naturellement.

LE CHEVALIER, *troublé.*

Et ſur quoi m'ordonnez-vous de m'expliquer ? Je vous obéirai.

LUCILE.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai remarqué en vous des traits qui ſemblent caractériſer ce que je crains ; mais, ſans les rappeller, quel eſt ce conſeil, que dans l'inſtant vous vous êtes efforcé de donner à votre frere ? Quelle en peut être la raiſon ? Eſt-ce mauvaiſe opinion de ma conſtance ou de la ſienne ? Eſt-ce mépris pour les hommages reſpectueux qui lui ſervent à m'obtenir ? .... Seroit-ce quelqu'autre ſentiment ?

LE CHEVALIER.

Hélas ! Madame, que vous dirai-je ? Je vois que j'ai eu le malheur de vous déplaire ; & c'eſt-là tout ce que je vois.

LUCILE.

Oh! Parlez-moi donc, de grace. S'il y a un danger à éviter ici, le moyen de s'en ſauver, ſi vous voulez éluder? Croyez-moi, Monſieur, il m'en coûte pour venir prendre ces éclairciſſemens.

LE CHEVALIER.

Je me trouve embarraſſé, je vous l'avoue; mais enfin, puiſqu'il eſt queſtion de mon ſentiment....

LUCILE.

Bon.

LE CHEVALIER.

Je m'étois toujours imaginé, Madame...

LUCILE.

Eh! bien?...

LE CHEVALIER.

Que la poſſeſſion de ce qu'on aime étoit un bien ſi précieux, qu'on ne pouvoit trop hâter le moment qui nous l'aſſure.

LUCILE.

Voilà ce que vous vous êtes imaginé?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame. Cependant j'étois bien perſuadé que mon frere, dont la paſſion eſt extrême, ne pouvoit guéres ſe tromper ſur ce qu'il eſt à propos de faire. Mais

il faut que dans cet inſtant, frappé de vos appas....

LUCILE.

Achevez, Monſieur.

LE CHEVALIER, *après s'être approché en tremblant.*

Il faut que dans cet inſtant, frappé de vos appas, moi qui ne connois rien aux régles de l'amour, j'aie été emporté au-delà des délicateſſes qu'il exige, & que, me mettant à la place de mon frere, j'aie dit en moi-même, je veux prononcer au plutôt le dernier ſerment, puiſque le dernier ſerment doit m'unir pour jamais à une perſonne auſſi parfaite.

LUCILE.

Ceci pourroit, à la fin, ſervir à nous éclaircir, ſi je ne me trompe. Y ſongez-vous, Monſieur, j'ai bien peu de charmes; mais quand il ſeroit vrai que j'en euſſe, devriez-vous en être touché? A peine les devez-vous appercevoir.

LE CHEVALIER.

Il faut pourtant bien que cela me ſoit arrivé de la ſorte.

LUCILE.

Mais, voilà qui eſt affreux!

LE CHEVALIER.

Comment, Madame ?

LUCILE.

Quoi ! Il ſeroit poſſible que vous aimaſſiez ? .....

LE CHEVALIER, *vivement.*

Aimer ! Je ne ſçais ce que c'eſt, Madame ; & ce n'eſt point-là de l'amour, aſſurément.

LUCILE.

Je n'en ſuis pas certaine, mais les apparences ſont terriblement contre vous.

LE CHEVALIER, *effrayé*

Vous croyez.....

LUCILE.

Faites-y attention. Peut-être en conviendrez-vous vous même ; & il y a grand ſujet de le craindre.

LE CHEVALIER.

J'aimerois ! (*Il recule ſon fauteuil, & Lucile recule auſſi le ſien.*) Je ne ſçaurois le croire ? Quoi, je vous offenſerois juſqu'à ce point ?

LUCILE, *ſe reculant encore.*

J'en aurois preſque juré ; & je me doutois bien que la choſe méritoit d'être examinée.

LE CHEVALIER.

Je ne puis revenir de l'étonnement où je ſuis.

LUCILE.

Il étoit tems, comme vous voyez, d'avoir une explication.....

LE CHEVALIER.

O Ciel! je me ſerois toujours préſervé.... Je ne me connois plus. Je ne puis, ſans frémir, ſonger au déreglement de mon cœur; (*ſe levant.*) je ſçais du moins quel parti il me reſte à prendre? &.....

LUCILE.

Quel eſt ce parti? Tranquilliſez-vous, Monſieur; & à préſent que nous connoiſſons le danger, voyons de ſang froid quels expédiens nous pourrons trouver.

LE CHEVALIER.

Je différois mon départ; dans l'inſtant je vous quitte, & jamais le criminel qui vous offenſe, n'oſera paroître devant vous.

LUCILE.

Voilà, par exemple, un projet.....

LE CHEVALIER.

C'eſt un projet que je vais ſuivre.

LUCILE.

Et que je ne ſçaurois approuver.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous ?

LUCILE.

Non, ſans doute.

LE CHEVALIER.

Ah ! Je reconnois que ce danger n'eſt que trop preſſant.

LUCILE.

Je conviens qu'il eſt extrême ; mais quoi ! Vous condamneriez-vous à un éternel exil ? N'oſeriez-vous plus reparoître dans votre famille ? Quel effet cela feroit-il ? Voulez-vous que l'on diſe, en parlant de mon époux ; Monſieur le Marquis à un frere qui ſe tient toujours en Province, parce que s'il paroiſſoit, il ſeroit amoureux de ſa belle-ſœur ? Vous voyez.....

LE CHEVALIER.

Quelle ſituation affreuſe ! Et que faut-il donc faire ?

LUCILE.

Eh ! mais..... il faut.....

LE CHEVALIER.

Parlez.

LUCILE.

Il faut me voir, & eſſayer de vous vaincre.

LE CHEVALIER.

Vous voir, & eſſayer de me vaincre!

LUCILE.

Aſſurément.....

LE CHEVALIER.

Quel expédient me donnez-vous-là, Madame?

LUCILE.

Je ne crois pas qu'il puiſſe avoir de mauvaiſes ſuites.

LE CHEVALIER.

Ah! ce remede eſt bien doux, pour être ſalutaire.

LUCILE.

Les remedes les plus ſimples ſont ſouvent les plus utiles.

LE CHEVALIER.

Mais voudriez-vous bien me garder ce triſte ſecret?

LUCILE.

Oui, je ne déſirois que d'en être inſtruite.

LE CHEVALIER.

Si mon frere venoit à l'apprendre!

LUCILE.

Ce ne ſeroit qu'après bien des précautions qu'il pourroit l'apprendre ſans danger.

LE CHEVALIER.

Eſt-ce un ſonge ? Et ce qui m'arrive eſt-il bien vrai ? Vous, Madame, que vos perfections éloignent ſi fort de moi, & qui êtes la femme de mon frere !

LUCILE.

On n'a jamais rien vû de pareil ! Voyez combien il faudroit qu'il y eût d'évenemens, pour que votre amour ne fût point criminel ! Il faudroit que le contrat avec votre frere ne fût point ſigné ; il faudroit que je ne fuſſe point ſenſible à ſa flamme ; il faudroit que je vous aimaſſe.

LE CHEVALIER.

Quel amas d'impoſſibilités !

LUCILE *ſe leve, s'approche de lui, & lui parle d'un air plus tendre & plus myſtérieux.*

Encore, oublié-je un trait qui n'eſt pas moins eſſentiel ; car quand toutes ces choſes impoſſibles ſeroient arrivées, il vous ſuffiroit, ſans doute, que votre frere eût des vues pour croire trahir ſon amitié, en voulant obtenir le même objet, & pour vous faire un grand ſcrupule d'y ſonger.

LE CHEVALIER.

Je vous avoue que je m'eſtimerois malheureux de manquer à l'amitié que je lui dois ; & que par-là, je penſerois la trahir.

LUCILE.

Eh ! mais, après tout, un tel égard pourroit bien éteindre cet amour que vous ſentez.

LE CHEVALIER.

Je ne ſçais ſi c'eſt juſtice que je lui rends, ou habitude, ou l'effet d'un empire qu'il a pris ſur moi ; mais il eſt vrai, Madame, que j'ai quelque conſidération pour lui.

LUCILE, *ſouriant & ſe levant.*

Allons ; faut-il chercher d'autre expédient ? Cette conſidération ſuffira de reſte à réformer votre cœur.

LE CHEVALIER.

L'eſperez-vous, Madame, & ne me flattez-vous pas ?

LUCILE.

Adieu, Chevalier.

LE CHEVALIER, *n'oſant s'approcher d'elle.*

Adieu, Madame.

LUCILE.

Si votre amour étoit conſtant, & plus decidé qu'il ne l'eſt, il y auroit ici des meſures à prendre ; il faudroit avec art préparer votre frere à cet incident. Mais, Chevalier, je ne ſçais encore que penſer ; & il ne me paroît pas aſſez ſûr que vous ſoyez coupable.

SCENE XIV.

LE CHEVALIER, *ſeul.*

AH! Il n'eſt que trop vrai que je le ſuis! Quel myſtere affreux viens-je de découvrir? Hélas! je ſentois bien que mon cœur n'étoit pas tranquille, & j'ignorois quel étoit ſon égarement: mais pourquoi parle-t-elle de préparer mon frere à cet incident? Oublieroit-elle qu'elle m'a promis le ſecret? Se feroit-elle un cruel badinage de ce feu que je n'ai pu lui cacher? Ah! je m'en flatterois en vain: je vois bien qu'il eſt impoſſible qu'un tel ſecret n'éclate pas. Quelle honte! Quelle douleur! On vient; comment pourrai-je diſſimuler l'inquiétude mortelle où je ſuis?

SCENE XV.

LE BARON, LE MARQUIS. LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

OUi, Monſieur, je veux que Lucile dans le moment en ſoit inſtruite. J'ai fait quelques réflexions; les délais ne ſont plus de mon goût, mon amour propre en eſt bleſſé.

LE BARON.

Faites-moi la grace de m'écouter; peut-être pourrois-je par hazard vous donner un conſeil ſalutaire.

LE MARQUIS.

Ah! Monſieur, vous le pouvez, ſans doute. Eh! qu'a donc le Chevalier? Eſt-ce qu'il ſe trouve mal? Quel air décontenancé! Quelle phyſionomie troublée!... Ne peut-on ſçavoir?....

LE CHEVALIER.

Je puis vous paroître troublé; mais que ce trouble ne vous ſoit point ſuſpect. Si jamais vous apprenez que j'aie offenſé mon

devoir & l'amitié que je vous dois, vous apprendrez en même-tems que je ſuis dans la réſolution de ne rien épargner pour m'en punir.

SCENE XVI.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON, *à part.*

J'Entrevois de l'embarras dans nos affaires ; eſſayons d'en ſortir, s'il eſt poſſible.

LE MARQUIS.

Comprenez-vous quelque choſe, Monſieur, à ce que vient de nous débiter le Chevalier ?

LE BARON.

Non ; mais parlons un moment ſans aigreur ; Marquis, vous devez m'être cher ; & quoique j'aie quelque ſujet de me plaindre de vos façons d'agir, je ſerois fâché de vous voir former un engagement, qui, par la ſuite, vous deviendroit difficile à ſupporter ; convenez d'une choſe avec moi.

LE MARQUIS.

Qu'eſt-ce que c'eſt, Monſieur?

LE BARON.

Que vous n'aimez point Lucile.

LE MARQUIS *marque une grande ſurpriſe.*

Que?....

LE BARON.

Que vous n'aimez point Lucile!

LE MARQUIS.

Que je n'aime point Lucile?

LE BARON.

Que vous ne l'aimez point.

LE MARQUIS, *riant ſottement.*

Ah! je vous avoue.....

LE BARON.

Mais rire n'eſt pas une réponſe fort honnête, ce me ſemble.

LE MARQUIS.

Ce rire ne doit point vous offenſer, Monſieur; il ne tombe que ſur une queſtion, qui franchement me paroît aſſez ſurprenante.

LE BARON.

Ce rire m'offenſe; & je veux un autre éclairciſſement.

LE MARQUIS.

Quand vous devriez m'accabler du

poids de votre courroux, je ne ſçaurois vaincre l'effet que cette propoſition fait ſur moi....

(*Il rit.*)

LE BARON

Oh bien! puiſque vous le prenez ſur ce ton! je n'ai plus rien à vous dire, Monſieur; & vous riez de ſi bonne grace qu'il faut que je vous imite.

SCENE XVII.

LE BARON, LE MARQUIS, LISETTE.

LISETTE.

EH! quelle gayeté, Meſſieurs! Je ne puis m'empêcher d'y prendre part, ſans ſçavoir de quoi il s'agit. (*Ils rient tous trois.*)

LE BARON.

L'enjouement de Monſieur le Marquis me met en train, comme tu vois, Liſette.....

LE MARQUIS.

Souvenez-vous, Monſieur, que ſi j'ai

pris ce ton, vous-même me l'avez fait prendre; & je vous conjure de ne conſerver aucun ſentiment de colere contre moi.

LE BARON.

Non, ma colere ne dure pas ordinairement, & les évenemens..... Je vais faire en ſorte..... Je n'en dis pas davantage..... Au revoir, Monſieur le Marquis.

SCENE XVIII.

LE MARQUIS, LISETTE.

LE MARQUIS, *à ſon pere qui ſort.*

LEs évenemens prouveront qu'il n'eſt point d'amour plus conſtant, plus parfait que le mien.

LISETTE.

Aſſurément. Qui peut donc dire le contraire? (*à part.*) Tâchons en flattant ſon amour propre, d'en tirer meilleur parti que le Baron.

LE MARQUIS.

La queſtion eſt charmante! Voyons un peu ſi..... Peut-on entrer là-dedans?

LISETTE.

Hélas! je ne ſçais ? j'ai laiſſé Madame dans une humeur aſſez équivoque.

LE MARQUIS.

Il faut que j'éclairciſſe.....

LISETTE.

Que vous eſt-il donc arrivé, Monſieur?

LE MARQUIS.

Ce qui m'eſt arrivé ? La choſe la plus particuliere : mon pere veut me perſuader que je n'aime point Lucile.

LISETTE.

Monſieur votre pere eſt aſſurément bien éclairé ſur les matieres d'amour. Je prétends, moi..... Mais il ne me convient point de parler contre ma Maîtreſſe; & n'ayant jamais eu l'honneur de votre confiance, vous croiriez peut-être....

LE MARQUIS.

Comment ?

LISETTE.

Je ſoutiens, moi, que vous êtes amoureux, & que vous l'êtes bien plus que vous ne devriez l'être.

LE MARQUIS.

Plus que je ne devrois l'être ?

LISETTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Ce que tu me dis-là eſt ſingulier.

LISETTE.

Je ſçai que je fais une faute en parlant de la ſorte : mais en conſcience, Monſieur, quelles façons Lucile a-t-elle pour vous ? Se rend-elle digne d'être aimée avec un peu de méthode ? Sent-elle la fineſſe d'une louange, l'élégance d'une démarche, le mérite d'une abſence ménagée à propos, & toute cette manœuvre délicate qui diſtingue un homme qui profeſſe l'art d'aimer ſuivant les regles les plus exactes ?

LE MARQUIS.

Ma foi, pas trop, à te dire la vérité.

LISETTE.

Pour moi, il ne me paroît pas que vous ſoyez aſſez bien aſſortis ; Lucile a quelque beauté, mais....

LE MARQUIS.

Je conviendrois volontiers de quelque choſe avec toi ; & peut-être faudroit-il, pour rendre l'économie de cette union-là plus parfaite, que j'euſſe le ſentiment moins délié, & que mes affaires fuſſent un peu dans le déſordre : mais que veux-tu ? Ma deſtinée a été de m'enflammer pour

Lucile; j'avois toujours eſpéré qu'elle parviendroit à me connoître.

LISETTE.

Ah! je crains que Monſieur le Chevalier ne nous ait entendus. Que vient-il donc faire ici? Nous interrompre? Il eſt inſupportable.

SCENE XIX.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

MOn frere, daignez m'écouter un moment; vous me voyez dans l'agitation la plus cruelle: je n'oſe vous avouer la cauſe de mon trouble; & cependant je croirois vous trahir, ſi je gardois plus long-tems le ſilence; c'en eſt fait, je m'y crois obligé; je ſuis déterminé à vous en faire l'aveu: vous me plaindrez, ſans doute: vous me direz quelles meſures je dois prendre dans les circonſtances où je me trouve.

LE MARQUIS, *riant*

Voilà un ton bien ſérieux.

LISETTE, *à part.*

Sa vanité eſt au point où je le voulois. (*au Marquis en riant.*) Quel ſera donc cet aveu ?

LE CHEVALIER.

Oui, ſi je ſuis criminel, vous ſçaurez du moins que je le ſuis malgré moi ; vous ſçaurez qu'il n'eſt point de parti ſi extrême que je n'embraſſe pour ceſſer de l'être : le croiriez-vous, mon frere, qu'une flamme funeſte ſe ſeroit emparée de mon cœur ? Vous n'imaginerez jamais.... Ah ! vous frémirez ſans doute, ſi je vous nomme celle que mon cœur coupable adore.

LE MARQUIS.

Celle que mon cœur coupable adore ! Vous adorez ? vous, vous, Chevalier ?

LISETTE.

Ce diſcours n'eſt guéres apparent.

LE CHEVALIER.

Repréſentez-vous ce qu'il y a de plus téméraire, de plus infidele, de plus malheureux.

LE MARQUIS.

Voilà une imagination à laquelle je ne m'attendois pas, je l'avoue.

LE CHEVALIER.

Ah ! plût au Ciel que ce fût une imagination. Non, mon frere, je ſens à tout

moment s'accroître le feu qui me dévore. Hélas ! je portois ce feu dans mon ſein ſans le connoître ; je le prenois pour des tranſports innocens, que m'inſpiroit le plaiſir de vous voir unis enſemble. Lucile enfin....

LE MARQUIS.

Comment ! ce ſeroit de Lucile !.... Vous ſeriez mon rival ! Eh ! mais, en tout cas, Monſieur le Chevalier, cela eſt très-inquiettant.

LE CHEVALIER.

Que le peu que j'ai de mérite ne vous donne point une ſécurité dangereuſe. Oui, mon frere, cela eſt inquiettant, cela l'eſt, d'autant plus, que vous ne ſcauriez le croire. Arrêtons les progrès d'une flamme auſſi injuſte ; par pitié, décidez de ce que je dois faire : pour moi, quoique Lucile ſoit d'un avis différent, j'ai réſolu de la fuir pour toujours ; j'en mourrai de douleur : mais je vous quitte, & je me condamme à ne jamais reparoître devant vous.

LE MARQUIS.

Quoi ! Lucile s'eſt prêtée à vous entendre ?

LE CHEVALIER.

Elle s'apperçoit de cette paſſion dont

mon cœur eſt atteint ; & les égards qu'elle a pour vous l'ont portée à s'en mieux informer.

LE MARQUIS.

C'eſt prendre aiſément l'allarme ; & vous l'avez, je crois, trouvée terriblement ſenſible à cette paſſion-là.

LE CHEVALIER.

Vos mépris ne ſont point un expédient, mon frere.

LE MARQUIS.

Cette découverte a dû lui cauſer un plaiſir tout ſingulier.

LE CHEVALIER.

Que ces railleries ſont déplacées !

LE MARQUIS.

Ah ! cela n'ira pas plus loin ; & quoique vous ſoyez un rival dont je doive craindre beaucoup les ſuccès, je vous déclare d'avance que je ne me battrai point avec vous.

LE CHEVALIER.

Vous me parlez peu équitablement. Ne continuez point ſur ce ton ; je ſçai que je dois reſpecter le penchant qui vous attache à Lucile ; qu'elle vous accorde toute ſa tendreſſe ; que l'aveu d'un pere, qu'un engagement ont aſſuré votre union : bien

plus, il me ſuffiroit que vous euſſiez jetté les yeux ſur elle, pour que ma raiſon s'efforçât d'étouffer en moi le moindre mouvement de paſſion : mais, pouvez-vous croire qu'une raillerie m'en impoſe ? Si je l'euſſe connue avant vous, ſi elle eût approuvé mes feux, rien..... rien n'auroit jamais pû m'en ſéparer. Ne m'irritez point, Monſieur ; mon cœur n'eſt plus le même. Déjà je ſens que l'amitié ne me fait plus m'intéreſſer à votre bonheur ; déjà je ſens que je ſoupire..... que je gémis de ces liens qui vous uniſſent à elle. Ce cœur, qui eſt tombé dans un premier égarement, pourroit être capable d'un ſecond, & les droits de la Nature ſeroient peut-être ſacrifiés à la fureur de l'Amour.

LE MARQUIS.

Je croi, pour le coup, que je devrois me fâcher, Liſette.

LISETTE.

Gardez-vous-en bien ; & ce n'eſt point là du tout notre intention.

LE CHEVALIER, *ſe jettant dans un fauteuil éloigné.*

Puis-je ne pas inſpirer la pitié dans l'état affreux où je ſuis ?

LISETTE, *bas au Marquis.*

En vérité je ſerois tentée de croire qu'il aime ſérieuſement.

LE MARQUIS.

Lui! Point du tout; il croit aimer.

LISETTE.

Il eſt aſſez ſurprenant que Lucile l'ait écouté. Moi, je ſuis ſi indignée des procédés qu'elle a avec vous, & vous devez en être ſi dégoûté, que volontiers j'irois de ce pas lui dire que vous renoncez à elle pour jamais.

LE MARQUIS.

Elle le mériteroit; mais prends garde...

LISETTE.

Qu'en peut-il arriver, après tout? Que vous vous brouilliez enſemble; ce ne ſeroit pas là le plus grand des malheurs. Oui, mon parti eſt pris.

LE MARQUIS.

Tu rêves. Eh! que veux-tu, ma pauvre enfant, que je faſſe de mon amour?

LISETTE.

Votre amour? Un autre le fera valoir, le connoitra mieux.

LE MARQUIS.

Mais.....

LISETTE.

Je l'ai réſolu, je parlerai.

LE MARQUIS.

Arrête donc.

LISETTE.

C'eſt une choſe décidée dans ma tête.

LE MARQUIS.

Ecoute.

LISETTE.

Cela eſt inutile.

LE MARQUIS.

Tu dois bien voir.....

LISETTE.

C'eſt aſſez; laiſſez-moi faire.

SCENE XX.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER *dans un fauteuil.*

LE MARQUIS.

CEtte fille badine aſſez plaiſamment. Comme il paroît abattu! Il attrape l'attitude d'un homme qui aime; on s'y

tromperoit, & l'on croiroit volontiers qu'il auroit un ſoupçon d'amour. Quelle imagination ! Mon pauvre Chevalier, s'il étoit vrai, (je vous parle bonnement,) S'il étoit vrai pourtant que vous euſſiez un commencement de paſſion, je vous conſeillerois de partir. Oui, quoique cela paroiſſe d'abord une bagatelle, je vous le conſeille, mon enfant, vous verrez que cela ſe paſſera : je ne vous reproche point la ſottiſe de ce caprice-là : car vous ſemblez vous rendre juſtice.

SCENE XXI.

LUCILE, LISETTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LISETTE, *haut à Lucile.*

APrès tout ce que je vous dis, qu'attendez-vous, Madame, pour réveler les ſecrets de votre cœur ? Je ſçai que plus on aime, moins on le déclare facilement, & que ce moment eſt critique.

LE MARQUIS.

Liſette vous aura fait quelques reproches de ma part, adorable Lucile; puis-je ſçavoir quelle impreſſion ils auront faite ſur vous?

LUCILE.

Ils ne m'ont point ſurpriſe. Depuis long-tems je ſçai que vous m'accuſez de ne pas reconnoître juſqu'à quel point vous aimez, & vos reproches ſont aſſez bien fondés.

LE MARQUIS.

Je ſuis charmé que du moins vous en conveniez une fois dans la vie.

LE CHEVALIER, *à Lucile.*

Pardonnez ſi les tranſports de joye que le moment de votre union doit faire naître, ſont interrompus par mes plaintes. Ah! Madame, je tâcherois inutilement de me vaincre : le danger que vous connoiſſez augmente à chaque inſtant : permettez qu'avec la réſolution d'en mourir, j'évite pour jamais.....

LUCILE.

C'eſt à quoi je ne conſentirai point.

LE CHEVALIER.

Quoi ! vous ſeriez aſſez cruelle....

LUCILE.

Appellez-moi cruelle, inſenſible, je ne ſçaurois y ſouſcrire.

LE MARQUIS, *ironiquement.*

Vous ne voulez pas qu'il parte ! Cela eſt digne d'attention, Madame. J'oublie mes droits pour un inſtant : vous voyez deux freres, l'un aime, l'autre croit aimer. Ne vous viendroit-il pas dans l'eſprit, Madame, de préférer l'apparence à la réalité ?

LUCILE.

Je voudrois prouver le contraire.

LE MARQUIS.

Après bien de petites erreurs, celle-là n'eſt-elle pas à craindre ?

LE CHEVALIER, *à part.*

Quel trouble ma témérité apporte ici !

LUCILE, *au Marquis.*

Non : mais vous remarquerez que votre amour ne vous empêche pas de me dire quelque choſe d'aſſez déſobligeant.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ils s'aigriſſent, & j'en ſuis la cauſe !

LE MARQUIS.

Déſobligeant ! Je n'ai jamais rien dit de déſobligeant en ma vie, Madame.

LE CHEVALIER.

Hélas ! Faut-il qu'en me ſéparant d'elle, je lui laiſſe encore un ſujet de me déteſter ?

LUCILE.

On croit donc ce départ néceſſaire ?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame : mais que par ma faute, du moins, vous ne ſoyez point un inſtant irrités l'un contre l'autre. Accordez-moi la grace de vous reconcilier, & je ſuis.....

LE MARQUIS

Ah ! j'ai peine à oublier.....

LUCILE, *au Chevalier en ſouriant.*

Pouvez-vous me conſeiller une infidélité ?

LE CHEVALIER.

Une infidélité !

LE MARQUIS.

Que veut dire ? .....

LUCILE.

Non, vous ne partirez point, Cheva-

lier. *(lui donnant la main.)* Je ne laiſſerai point partir mon Epoux.

LISETTE.

A la fin le mot eſt lâché.

LE MARQUIS.

Son Epoux !

LUCILE.

Vous avez lieu d'être étonné, Marquis ; mais ce que j'ai à vous dire doit diminuer votre ſurpriſe. Je crois n'avoir jamais été aſſez heureuſe pour vous inſpirer une flamme ſincere ; & bien convaincue que nous n'étions point nés l'un pour l'autre, il ne m'a pas fallu davantage pour conſentir à tout ce qui s'eſt fait ici.

LE CHEVALIER, *tout troublé.*

Quel diſcours !

SCENE XXII.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LUCILE, LISETTE.

LE BARON.

TOut ceci vous paroît un ſonge : mais je veille, moi. Eh ! bien, Monſieur le Marquis, je ne ſuis point un homme de tête ; cependant j'en ai aſſez pour ne vous point laiſſer faire un mariage qui ne vous convient point, comme vous voyez. (*riant.*) Si vous êtes curieux de ſçavoir comment on en eſt venu à bout, on vous l'expliquera : mais....

LE CHEVALIER.

Je me meurs.... Comment ſe peut-il ?...

LE BARON.

Mais il ſuffit de vous dire, pour le préſent, que c'eſt le Contrat de votre frere que vous avez ſigné : oui, c'eſt le Contrat de votre frere.

LE CHEVALIER.

Quoi ! c'eſt mon Contrat que j'ai ſigné !

Ah ! l'on n'expire pas de joie, ſi je n'en expire pas dans ce moment. Mon pere !.... mon cher pere !.... je ſuis l'Epoux de Lucile ; & c'eſt à vous.... Liſette.... Quelle obligation !... Quelle vénération !... Mon frere, ſi la perte cruelle que vous faites ne peut s'effacer de votre ame, vous pouvez en venir avec moi à toutes les extrémités imaginables ; percez-moi le cœur, je mourrai toujours l'Epoux de Lucile. Madame, eſt-il bien vrai ? Puis-je vous regarder ?.... Mon frere, ne vous aviſez pas d'uſer de violence avec moi, car vous ſuccomberiez. Je ſens que je ſurmonterois un monde d'ennemis ; mais ſoyez mon ami, je vous en conjure.

LE MARQUIS.

Eh ! que diable ! cet homme ſe démene comme un furieux. Qui vous dit que ma raiſon n'eſt pas d'accord de tout ce qui ſe paſſe ici ?

SCENE XXIII.

LE BARON, LE CHEVALIER, LUCILE, LISETTE.

LE BARON.

NOus le ferons encore mieux convenir par la ſuite, que nous avons eu raiſon d'en agir de la ſorte.

LE CHEVALIER.

O jour mille fois heureux ! Lucile eſt mon Epouſe !

LISETTE.

Il y a un peu de tricherie dans notre affaire ; mais il eſt juſte qu'en amour, comme en toute autre choſe, la vérité l'emporte ſur l'erreur.

FIN.

L'HEUREUX RETOUR,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

AU SUJET DU RETOUR

DU ROI;

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens François, le 6 Novembre 1745.

ACTEURS.

M. ARGANTE, bon Bourgeois.

AGATHE, Fille de M. Argante.

AMINTE, Sœur de M. Argante.

LISIDOR, jeune Officier.

DAMON, Avocat.

LUCAS, Jardinier de M. Argante.

LE MAISTRE D'ÉCOLE,
LA MAISTRESSE D'ÉCOLE,
LE CARILLONNEUR, } d'Auteuil.

HABITANS D'AUTEUIL.

TROUPE DE BERGERES.

TROUPE D'OFFICIERS.

TROUPE DE JARDINIERES.

La Scene eſt dans une Maiſon Bourgeoiſe d'Auteuil.

L'HEUREUX RETOUR.

Le Théâtre repréſente un Jardin.

SCENE PREMIERE.

M. ARGANTE, AGATHE, LISIDOR, DAMON.

M. ARGANTE.

NOtre Monarque eſt de retour.
O Ciel ! quelle heureuſe nouvelle !

AGATHE.

Béniſſons mille fois le jour
Qui près de ces lieux le rappelle.

M. ARGANTE.

Mon cœur de joie eſt tranſporté.
Si ce moment eſt plein de charmes,
Ah ! nous l'avons bien mérité,
Et par nos vœux & par nos larmes.

LISIDOR.

Dans ce commun raviſſement ;
Vous conviendrez qu'un Militaire,
En ardeur, en amour, l'emporte aſſurément.
Cependant je ne puis m'en taire.
Chaque état nous fait voir l'ardeur la plus ſincere.
Ce doux tranſport eſt général.
(*Montrant Damon.*)
Et Monſieur, dans l'inſtant, plein d'un feu ſans égal,
Quoiqu'Avocat, & mon Rival,
A parlé, raiſonné ſur l'affaire préſente,
Ma foi, je l'avouerai, d'une façon touchante.

DAMON.

Monſieur le Lieutenant, vous en êtes ſurpris !

M. ARGANTE.

Ma fille !...

AGATHE.

Eh ! bien, mon Pere ?

M. ARGANTE.

Ecoutez, mes Amis.
Dans tous ces jeux que l'on apprête,
Il faut nous diſtinguer. Inventons une Fête :
Du fond de notre cœur donnons notre tribut.
Qu'exprimer nos plaiſirs, ſoit notre unique but.
Nous nous contenterons d'un ſimple badinage :
Oui, d'un léger amuſement.
De talens & d'eſprit le zèle dédommage.
Sous quelque traveſtiſſement,

Courons, volons ſur le paſſage
De ce Roi ſi charmant.
De nos pleurs nous ſerons acquittés amplement
Si nous obtenons l'avantage
De le divertir un moment.

LISIDOR.

J'ai mon projet.

DAMON.

Et moi.

M. ARGANTE.

Tous deux vous ſoupirez,
Tous les deux vous aimez Agathe?
Je vous ai ſouvent aſſurés
Que le choix, entre vous, également me flatte;
Mais il ne ſera pas plus long-tems indécis.
Celui qui trouvera la plus heureuſe idée,
En ſa faveur verra ma fille décidée.
Ma fille eſt à ce prix.
(*à Agathe.*)
N'eſt-il pas vrai?

AGATHE.

De grand cœur j'y ſouſcris.

DAMON.

On peut, ſans ſe flatter, avoir quelque eſpérance.

LISIDOR.

Nous verrons.

AGATHE.

Croyez-vous que moi, je m'en diſpenſe?

Non, non, comme une autre, je penſe.
Dans ce ſujet ſi beau, qui nous anime tous,
Dans cet heureux inſtant, le plus cher de ma vie,
Si je ne donnois pas quelques traits de génie,
Je ne me croirois pas digne de mon époux.

M. ARGANTE.

Soit.

LISIDOR.

Je vous ſçais bon gré d'une telle ſaillie.

DAMON.

C'eſt payer un tribut, que d'être auſſi jolie.

AGATHE.

Oh ! point de flatterie.
Laiſſons les complimens. Ne ſoyons occupés.
Que de l'allégreſſe publique.
Songeons à quels malheurs nous ſommes échappés ;
Songeons par quels concerts tout un Peuple s'explique.
Qu'avec impatience on attendoit ce jour !
Célébrer ſes exploits, eſpérer ſon retour,
Bénir cent fois le Ciel de ſa convaleſcence,
Furent nos ſeuls plaiſirs pendant ſa longue abſence.
Ah ! contre Metz, contre Strasbourg,
Mon cœur étoit bien en colere.
Une autre choſe encore a bien ſçu me déplaire :
Il m'en reſte-là des ſoupirs ;

Je boude.....

M. ARGANTE.

Contre qui?

AGATHE.

Contre la Médecine.

Elle a trop contraint nos déſirs:
Elle en veut toujours aux plaiſirs:
Elle eſt ſi lente & ſi chagrine.....

M. ARGANTE.

N'attaquons point les Médecins:
Leur ſageſſe a rendu nos plaiſirs plus certains.

LISIDOR, *d'un ton de petit Maître.*

Les Médecins.....ſont bons.

DAMON.

L'autre ſiécle, la mode
Fut de les ridiculiſer.
Alors, apparemment, quelque fauſſe méthode,
Où leur extérieur pédanteſque, incommode,
Donna lieu de les mépriſer:
Mais malgré la critique, à nous tromper facile,
L'Art mérita toujours d'être en ſoi reſpecté.
Lorſqu'aux premiers Humains le Deſtin irrité
Refuſa l'immortalité,
Il leur laiſſa du moins cette ſcience utile,
Qui fait que l'homme, après avoir bien médité,
Par une conjecture habile,
De ſa vie entrevoit les cauſes, les reſſorts,
Et, pour les rétablir, va puiſer les tréſors

Qu'offre à ſon docte choix la nature fertile.
Cet Art a reçu des Mortels
Tantôt l'Exil, & tantôt des Autels;
Souvent, il n'a paru qu'un hazardeux ſyſtême.
Mais qu'on ſoit détrompé; puiſque cet Art enfin
A ſervi notre Roi dans ſon péril extrême,
Il ne reſte plus de problême:
A jamais on dira, c'eſt un Art tout divin.

LISIDOR.

Je penſe comme vous.

M. ARGANTE.

Très-fort je vous approuve.
Mais, nos Fêtes? Quoi donc! N'y penſerons-nous pas?

DAMON.

Je ſuis prêt.

LISIDOR.

Attendez, dans le moment je trouve
Une idée.....

M. ARGANTE.

Ah! voici ma Sœur avec Lucas.

SCENE

SCENE II.

AMINTE, LUCAS, M. ARGANTE, AGATHE, LISIDOR, DAMON.

LUCAS, *à Aminte.*

OH! morgué, laiſſez-nous; morgué, laiſſez-nous dire.

AMINTE, *à Lucas.*

Un moment, s'il vous plaît.

LUCAS.

Ah! j'en crévons de rire.

M. ARGANTE.

Venez, venez, ma Sœur.
Eh! bien, vous ſentez-vous d'humeur
A ſeconder aujourd'hui notre zèle?

AMINTE.

Mais, mon Frere, je crois,
Qu'au bruit d'une telle nouvelle
Ma joie eſt toute naturelle,
Moi, qui fus de tout tems amoureuſe du Roi!

M. ARGANTE.

Amoureuſe! Vous?

AMINTE.

Moi.

L'on connoît ma vertu : mais quoique très-rebelle.....

LUCAS.

Il eſt fâcheux, ma foi,
Qu'il n'en ait rien ſçu.

M. ARGANTE.

Paix.

LUCAS.

La belle Citadelle.
Que ce ſeroit à prendre !

M. ARGANTE.

Eh ! Paix.

LUCAS.

Devant vos charmes
Je crois voir un Guerrier.....la.....qui vous rend les armes.

AMINTE.

Je conviens de mon foible ; & dès long-tems avant
Son départ pour l'Armée
Ma flamme s'étoit exprimée.
J'ai pris la liberté d'écrire aſſez ſouvent,
En forme de Placet. Il faut que j'y renonce.

LUCAS.

Palſanguenne, le Roi devoit faire réponſe.

AMINTE.

Au dîner ſeulement j'ai quelquefois paru ;
Et je me ſuis fait voir tout le plus que j'ai pu.

LUCAS.

Y'a bian d'autres que vous.

LISIDOR.

De l'hommage des Belles
Les Rois ne ſont point offenſés.

AMINTE.

Je me diſtinguerai par quelques bagatelles;
Et nous verrons. Avant que deux jours ſoient paſſés.....

DAMON.

Vous ne m'étonnez point. Moi, je vous crois ſincere;
Et l'amour pour ſon Roi quelquefois peut bien faire,
Dans le cœur d'une Femme, un effet ſingulier.
On adora toujours la dignité ſuprême.
Notre amour pour LOUIS eſt plus particulier.
La Valeur, la Juſtice & la Clémence même,
Par lui ſeul il eſt grand; c'eſt lui ſeul que l'on aime.
Je n'oſe rappeller nos funeſtes deſtins,
Trop triſtes, & trop bien dépeints.

Mais quand une fievre brûlante
Attaquoit ce jeune Héros,
Hélas! que l'on ſe repréſente
Quel fut le plus grand de ſes maux.

Armé, reſpirant la vengeance,

Pouvant ſeul remplir ſon deſſein,
Dans une fatale impuiſſance
Il gémit d'étouffer ſes projers dans ſon ſein.

Cependant ſa premiere gloire
Pouvoit aſſez flatter ſon cœur.
Faut-il que couronné des mains de la Victoire
On éprouve autant de douleur?

Tout le bien que promet ſa ſageſſe infinie,
N'a jamais été précédé,
Ni par l'oppreſſion, ni par la tyrannie;
A la tranquille Paix la Gloire a ſuccédé.

Si nos Faſtes publics lui comparoient Auguſte,
Il faudroit faire alors quelques diſtinctions.
On diroit, pour en parler juſte,
Auguſte ſans proſcriptions.

L U C A S, *à Damon.*

Je vais vous dire queuques choſes,
Monſieur l'Avocat; ſi jamais
Vous ne plaidiais que de ces Cauſes,
Vous gagneriais tous vos Procès.
C'eſt à mon tour. Voici mon aloquence.

M. A R G A N T E.

Oh! tai-toi; nous avons des affaires.

L U C A S.

Je vais
Finir dans l'inſtant.

M. ARGANTE.

Non.

LUCAS.

Un moment d'audience.

AMINTE.

Je vais vous raconter un ſonge très-flatteur
Que j'ai fait.

LUCAS.

Bon ! un ſonge ! Oh ! morgué, Sarviteur ;
Ce ſont des vérités, moi, qu'il faut que je conte.

LISIDOR.

Voyons ſon éloquence.

M. ARGANTE.

Au moins qu'elle ſoit prompte.

LUCAS.

Eh ! oui. Vous ſçaurez donc que de Peres en Fils,
Dans Auteuil, de tout tems, j'ons eu de biaux eſprits,
Et des Abbés.

M. ARGANTE.

Fort bien !

LUCAS.

Bref, ils étiont grand nombre
Au fond du petit bois, dans le lieu le plus ſombre.
J'avons vû qu'ils liſiont, étant raſſemblés là,
Des Vars ſur des papiers qu'eſtiont longs comme çà.
J'avançons. Ils parliont du Roi notre bon Sire :

Ils déclamoient leurs Vars ; moi, j'les acoute lire :
Et le plaiſir que l'ya, c'eſt que j'les ſçais par cœur.

M. ARGANTE.

Tien, va-t-en.

LISIDOR.

Eh ! laiſſez.

M. ARGANTE.

Oh ! le beau Raconteur !

LUCAS, *déclamant.*

La Renommée a porté la trompette.....
Dans les airs on entend..... On entend dans les airs.....
Et puis l'Écho.....

M. ARGANTE.

Va-t-en.

LUCAS.

V'là l'Écho qui répete.....
Le Ciel, & la Terre, & les Mers.....
Phœbu m'inſpire.....
Mes accords.....j'les admire.....
Je viens ſur les aîles des vents.....
Je viens ſur les aîles des vents.....
Dans les Cieux j'éleve ma tête.....

M. ARGANTE.

Va-t-en.

LISIDOR.

Oh ! c'en eſt trop ; arrête.
Va-t-en.

M. ARGANTE.

Va-t-en.

LISIDOR.

Va-t-en.

LUCAS.

Je vois les ouragans.....

LISIDOR.

Va-t-en.

M. ARGANTE.

Va-t-en.

LISIDOR.

Va-t-en.

LUCAS.

Je vois les ouragans.

M. ARGANTE.

Va-t-en ſur les aîles des vents.

On le chaſſe.

SCENE III.

M. ARGANTE, AGATHE, AMINTE, LISIDOR, DAMON.

AMINTE.

ET mon ſonge ? Il faut bien.....

M. ARGANTE.

Oh ! faites-nous en grace ;

Et nous allons céder la place
Aux Habitans d'Auteuil qui m'ont fait demander
Mon Jardin, pour pouvoir danſer tout à leur aiſe.
(à Liſidor & Damon.)
Oh ! çà, mes chers enfans, il ne faut plus tarder.
Songeons à nos projets. Faites que cela plaiſe.
Allez en quelque endroit rêver ſeuls un inſtant.
Par les objets, la verve eſt aiſément diſtraite.

AGATHE.

S'il faut tout exprimer ce que mon cœur reſſent,
J'ai beſoin auſſi de retraite.

SCENE IV.

M. ARGANTE, AMINTE, LE MAITRE ET LA MAITRESSE D'ECOLE, LE CARILLONNEUR, LES HABITANS D'AUTEUIL.

ENTRÉE.

LE MAITRE D'ÉCOLE, *à Monſieur Argante, parlant très-lentement.*

MOn..ſi..eur.... Mon..ſi..eur....

LE CARILLONNEUR, *à M. Argante, parlant très-bref.*

Monſieur, Monſieur.....

LE MAITRE D'ÉCOLE.

Je.. ſuis.. Maître.. d'Ecole.

LE CARILLONNEUR.

Et moi Carillonneur

Et moi Carillonneur.

(*Il chante.*)

C'eſt moi qui fais le carillon;
Je chante de cette façon,
Din din, don don, din din, don don.
Dès le matin,
Tin tin, tin tin,
Sur ce beau ton
Tin tin, ton ton,
A mon carillon je fais dire;
Vive à jamais le Grand Bourbon;
Bon bon.
Pour ſa valeur tout le monde l'admire;
On l'aime parce qu'il eſt bon;
Bon bon bon bon bon bon
Bon bon bon.
Pour ſa valeur tout le monde l'admire;
On l'aime parce qu'il eſt bon;
Bon bon bon bon bon bon.

Danſe du Maître & de la Maîtreſſe d'Ecole, & du Carillonneur.

VAUDEVILLE.

UNE JEUNE FILLE.

QUe l'infidele Colin
M'abandonne pour Liſette ;
Que j'éprouve ſon dédain,
Que je perde ſa fleurette ;
Eh ! qu'eſt-ç'que ça m'fait à moi ?
Je vois ce que je ſouhaite.
Eh ! qu'eſt-ç'que ça m'fait à moi,
Quand je vois notre bon Roi?

UN JEUNE GARÇON.

Que facile à mes Rivaux,
Liſon pour moi ſoit farouche ;
A mes ſoupirs, à mes maux
Que ſon oreille ſe bouche ;
Eh ! qu'eſt-ç'que ça m'fait à moi ?
Plus qu'elle mon Roi me touche.
Eh ! qu'eſt-ç'que ça m'fait à moi,
Quand je vois notre bon Roi ?

UNE JEUNE FILLE.

Que la nôce de ma ſœur
Dans le Carnaval ſoit faite ;
Que l'on faſſe ſon bonheur,
Sans ſonger à la cadette ;
Eh ! qu'eſt-ç'que ça m'fait à moi?
Je n'en ſuis point inquiette.

Eh ! qu'eſt-ç'que ça m'fait à moi,
Quand je vois notre bon Roi ?

LE MAISTRE D'ÉCOLE.

Que tout mon champ ſoit battu
Par les vents & par la grêle ;
Que l'on trouve la vertu
De notre femme un peu frêle ;
Eh ! qu'eſt-ç'que ça m'fait à moi ?
Ma foi, très-peu je m'en mêle.
Eh ! qu'eſt-ç'que ça m'fait à moi,
Quand je vois notre bon Roi ?

UNE VIEILLE.

Bien loin de mes jeunes ans,
Je ſens que mon terme arrive :
Sans doute dans peu de tems
J'irai voir la ſombre rive ;
Mais qu'eſt-ç'que ça m'fait à moi,
Pourvû que mon Prince vive ?
Mais qu'eſt-ç'que ça m'fait à moi,
Quand je vois notre bon Roi ?

(On *danſe.*)

SCENE V.

AMINTE, LUCAS.

AMINTE, *tenant un papier.*

Vien-çà, Lucas, vien-çà; ſans ceſſe on me
plaiſante;
Chacun ici me raille, & toi tout le premier:
Mais pour toi, quoiqu'un peu groſſier,
Je ſçais que tu n'as pas au fond l'ame méchante,
Tu fais même ſouvent paroître du bon ſens.
Je veux te conſulter. Je viens encor d'écrire.
De la façon dont je m'y prends,
Dans mes précautions, dans mes raiſonnemens,
Voi ſi l'on peut trouver quelque choſe à redire.

LUCAS.

Parlais.

AMINTE.

D'abord; penſes-tu, mon Ami,
Que lorſque l'on écrit un Billet, une Lettre,
Un Placet pour le Roi, pareil à celui-ci,
Crois-tu qu'on ait toujours ſoin de les lui remettre?
De pareils Placets ſont-ils lus?
Au Roi ſont-ils exactement rendus?

LUCAS.

Oh ! ça n'eſt pas doureux.

AMINTE.

Je le crois ; car je penſe
Que perſonne jamais
N'eut aſſez d'ignorance
Pour ne s'y pas ſervir de termes circonſpects,
Pour ne pas témoigner alors tous ſes reſpects?

LUCAS.

Non.

AMINTE.

Ecoute-moi donc. *Sire, une fille ſage*
Vous rend depuis long-tems un très-ſincere hommage.
A ſuivre en tout le plus exact honneur
Elle s'eſt toujours appliquée ;
Mais elle veut du moins, pour l'offre de ſon cœur,
Paroiſſant à la Cour, être un peu remarquée ;
Un ſeul de vos regards va payer ſon ardeur.

LUCAS.

Bon.

AMINTE.

Si vous ſouhaitez, Sire, que l'on vous donne
Un Portrait de cette Perſonne,
En deux mots le voilà.
(Hauſſant la voix.)
La perſonne eſt toute charmante....

LUCAS, *ſerieuſement.*

Morgué, n'mettais pas ça.

AMINTE.

L'attitude noble, touchante.....

LUCAS.

N'mettais pas ça.

AMINTE.

Le regard fin & doux.....

LUCAS.

N'mettais pas ça, car vous y ſerais priſe.

AMINTE.

Le rire gracieux; en tout c'eſt un bijoux.

LUCAS.

Eh! non, morguenne, eh! non; ça f'roit une mépriſe;

Ça vous mettrait dans l'embarras;

Quand vous paroîtriais, on n'vous r'connoîtroit pas.

N'mettais pas ça.

AMINTE.

Comment? Eh! que veux-tu donc dire?

LUCAS.

Moi, de bonne amiquié, j'vous baille mon avis.

AMINTE.

C'eſt parler franchement.

LUCAS.

Cela doit vous ſuffire;

Car quand je veux parler comme les biaux eſprits,

Morgué, je n'ſçais ce que je dis.

AMINTE.

Mais enfin....

LUCAS.

Croyais-moi. Ça convient mal d'écrire
Faire pour ſa ſanté des vœux, c'eſt-là, je croi,
La meilleure façon de bien aimer le Roi.
Son devancier LOUIS, de célébre Mémoire,
Par exemple, a vécu long-tems.
Eh ! bian, v'là ce qui faut. Héritier de ſa gloire,
Qu'il ſoit auſſi l'héritier de ſes ans.
Pour moi, v'là comme je l'entends.
Mais chercher qu'on nous voie, ou vouloir faire accroire
Que nous avons de l'honneur, des appas,
Tout ça, morgué, je ne l'approuve pas.
Quand on eſt vaniteux, on'a que du déboire.
Il faut que tout chacun ſe tienne en ſon devoir.
Toinett'not'femme, & not'fille Thereſe.
Je l'avons vu paſſer. Quel étoit notre eſpoir ?
Voulions-je en être vus ? Non, je voulions le voir ;
Et j'l'avons vu tout à notre aiſe.
Ainſi, par conſéquent.....

SCENE VI.

M. ARGANTE, AGATHE, AMINTE, LUCAS.

AGATHE.

OUi, mon Pere, Damon
A déjà ſçu trouver.....

M. ARGANTE.

Dans un moment, ma fille.
(*à Lucas.*)
Que je parle à Lucas! Va vîte, mon garçon;
Notre jeune Officier te cherche.

LUCAS.

Oh! jarnombille!
J'y vas. Mais excuſais. J'étions ici, Monſieur,
A rac'moder l'eſprit de Mameſel'vot'Sœur.

M. ARGANTE.

Va, ne perd point de tems. Pour ſon projet de Fête,
Liſidor a beſoin de toi.

LUCAS.

Parguienne, il a raiſon. Je ne ſomm'pas ſi bête.

M. ARGANTE.

Je t'ordonne, entends-tu, d'obéir comme à moi,
De ne pas épargner ta peine.

LUCAS.

Taiſez-vous donc, marguienne,
Jamais j'nons été pareſſeux.
Et dans un ſi beau jour, j'en vaut une douzaine.
Allais, allais, j'nous entendrons tous deux.

SCENE VII.

M. ARGANTE, AGATHE, AMINTE.

AMINTE, *à part.*

JE vois qu'à mes deſſeins tout le monde s'oppoſe.
Peut-être ont-ils raiſon.
Il faut, je le vois bien, chercher quelqu'autre choſe.

SCENE VIII.

M. ARGANTE, AGATHE.

M. ARGANTE.

OH! pour moi quel plaiſir!.... Eh! bien, ce cher Damon
A donc imaginé....

AGATHE.

Nous ne tarderons gueres
A voir exécuter ce qu'il a compoſé.
Auſſi tôt qu'il s'eſt propoſé
De raſſembler d'Auteuil les plus jeunes Bergeres,
Tout a ſecondé ſon projet.
Il ſemble que la Fête
De ſoi-même s'apprête :
La joie & l'ardeur ont tout fait.
Quand le zèle aux leçons préſide,
L'inſtruction va promptement.
On entend, on conçoit, on s'accorde aiſément.
Que le progrès en eſt rapide!

M. ARGANTE.

Cet Avocat Damon eſt un homme d'eſprit.
Pour lui, je crois, le cœur te dit...
Eh? Parle un peu.....

AGATHE.

Qui? lui, mon pere?

M. ARGANTE.

Seroit-ce Liſidor qui ſçauroit mieux te plaire?

AGATHE.

Mon choix eſt toujours incertain,
Entr'eux deux je ne fais aucune différence.
Vos ordres en ce jour ont dicté leur deſtin,
Et doivent décider de cette préférence.

M. ARGANTE.

Si l'hymen, au ſurplus, ne te convenoit pas,

Et ſi tu te ſentois.....

AGATHE.

Quoi ?

M. ARGANTE.

Quelque répugnance.....

AGATHE.

Oh ! point du tout, mon pere.

M. ARGANTE.

Ah ! tant mieux. En ce cas,
Cela nous tire d'embarras.
Mais notre monde ici s'avance ;
J'entends des inſtrumens, & la Fête commence.

SCENE IX.

M. ARGANTE, AGATHE.

Pluſieurs BERGERES, vêtues de blanc, tenant des Couronnes de Laurier d'une main, & des Lys de l'autre.

MARCHE.

UNE BERGERE.

Tout annonce notre Maître,
Nous n'aurons plus de ſoucis ;
Son aſpect fera renaître
Les doux plaiſirs & les ris :

C'eſt par lui que l'on voit croître
Les Lauriers parmi les Lys.

UNE AUTRE BERGERE.

Près de lui nous pourrons être ;
Tous nos vœux ſeront remplis.
Si-tôt qu'on l'a vu paroître,
Ces lieux ſe ſont embellis.
C'eſt par lui que l'on voit croître
Les Lauriers parmi les Lys.

(*On danſe.*)

DUO.

DEUX BERGERES.

Fiers Ennemis, qu'un orgueil téméraire
Contre LOUIS a raſſemblés,
Tremblez, nouveaux Titans, tremblez ;
Les Dieux l'ont armé du tonnerre,
Pour vous précipiter au centre de la terre.

UNE BERGERE.

Ah ! que plutôt ſes glorieux exploits
A Bellone impoſent des chaînes ;
Que la Paix accorde les Rois,
Et que l'Hymen faſſe des Reines !

(*On danſe.*)

UNE AUTRE BERGERE.

Grand Roi, qui dans le Champ de Mars
Marchez ſur les pas des Céſars,
Que vos Moiſſons ſeront fertiles !
Que de Lauriers vous ſont acquis !

Les cœurs ſont les clefs des Villes ;
Vous aurez bien-tôt tout conquis.
(*On danſe.*)

LA PREMIERE BERGERE.

Vous qu'une chaîne favorable
Unit au Monarque des Lys,
De vous, tous les cœurs ſont ravis ;
Vous nous charmez, Reine adorable.
Que le Deſtin le plus flatteur
A vos vœux ſans ceſſe réponde !
Vous faites le bonheur
D'un Vainqueur
Qui fait celui de tout le monde.
(*On danſe.*)

VAUDEVILLE.

UNE BERGERE.

PAr nos jeux & par nos chanſons
Témoignons notre allégreſſe.
Le Roi charmant que nous ſervons,
Pour nous eſt rempli de tendreſſe.
Dans ce beau jour, célebrons
Tout ce qui l'intéreſſe ;
Réuniſſons dans le même refrein
Le Roi, la Reine, & le Dauphin.

Chez notre Roi, tout eſt grandeur,
Noble orgueil, feu guerrier, vaillance.
Chez la Reine, tout eſt douceur,

A bon droit il peut y pretendre.
Je crois que Liſidor ne peut le ſurpaſſer.

SCENE XI.

LUCAS, M. ARGANTE, AGATHE.

LUCAS.

TOut beau, tout beau, ne faut pas vous preſſer.
Et moi, pour Liſidor je gage.

M. ARGANTE

Pourquoi ?

LUCAS.

C'eſt qu'j'ons mis la main à l'ouvrage.

M. ARGANTE.

Ah ! la conſéquence eſt fort ſage !

LUCAS.

Il nous a commandé. J'ons fait ce qu'il a dit.
J'ons ſarvi d'not'adreſſe ; & lui de ſon eſprit.
Queu drôle de corps ! Tatiguienne .....
Allais, je le donne au plus fin.
On ſe promene en un Jardin ;
C'eſt un jardin qui ſe promene....
C'eſt.....

M. ARGANTE.

Ne dis rien.

LUCAS.

Avec....

M. ARGANTE.

Je ne veux rien ſçavoir.
Ne ſçais-tu pas que ce qu'on priſe
Semble enſuite bien moins valoir?
Pourquoi nous ôter la ſurpriſe?

LUCAS.

Eh! bian, morgué, vous varrais;
Et dans le même inſtant vous en déciderais.

AGATHE.

Mon Pere, en attendant, ſouffrez que je vous diſe....

LUCAS.

J'allons retourner là; car je penſons, ma foi,
Qu'ils avont du chagrin de ſe paſſer de moi.

SCENE XII.

M. ARGANTE, AGATHE.

AGATHE.

MOn Pere, vous ſçavez que je me ſuis promiſe
De peindre auſſi mes ſentimens.

Accordez

Accordez-moi quelques momens,
Et jugez ſi mes Vers méritent qu'on les liſe.
(*Elle lit.*)
Toi, qui fus animé de l'eſprit le plus pur,
Moins Peintre du paſſé, qu'Oracle du futur,
Qui peignis Télémaque.... Ah! ton Héros reſpire.
Tu ne racontois pas; mais tu ſçavois prédire.
A côté de Minerve, un Prince adoleſcent
Voudroit ſuivre les pas d'un Pere qu'il adore.
Il eſt doux & brillant, & ſemblable à l'Aurore.
Ah! que de fleurs doivent éclore
Au tendre aſpect de cet Aſtre naiſſant!

Auprès de l'auguſte Déeſſe
On voit encor deux jeunes Déïtés,
Qui, conduites par ſa ſageſſe,
N'écoutent que ſes volontés.
L'une & l'autre ſuivent ſes traces,
Et prouvent cette vérité,
Que l'on peut accorder les Vertus & les Graces,
Et la douceur avec la Majeſté.

M. ARGANTE.

En t'approuvant je crains de me flatter;
Et ſur tes Vers, je ne ſçaurois te dire
S'ils ſont aſſez bien faits, pour qu'on oſe les lire.
Voyons ſi Liſidor a droit de l'emporter.

SCENE XIII.

M. ARGANTE, AGATHE.

Des OFFICIERS arrivent d'un côté, & de l'autre des JARDINIERES, tenant des Cerceaux de Fleurs.

ENTRÉE.

DEUX JARDINIERES.

GUidez par le Dieu de Cythére
Nous faiſons ce qu'il nous preſcrit:
Son feu divin nous éclaire;
Et ſa chaîne nous réunit.
Son feu, &c.

(*On danſe.*)

O devoir! ſouvent tu nous cauſes
De l'amertume & du dépit:
Mais tes chaînes ſont des roſes,
Quand c'eſt l'Amour qui nous conduit;
Mais tes chaînes, &c.

(*On danſe, & les Cerceaux forment des berceaux, des portiques, des galeries, &c.*)

UNE JARDINIERE.

C'eſt en vain que les Fleurs, les Moiſſons & les Fruits,
Nous rendent trois Saiſons aimables.
Hyver nous te devons un préſent plus exquis,
Et des plaiſirs plus délectables.

(*On danſe.*)

UNE AUTRE JARDINIERE.

Volez, Plaiſirs, que rien ne vous arrête;
Volez, ſecondez nos ardeurs.
Brillez, animez notre Fête;
C'eſt la Fête de tous les cœurs.

(*On danſe.*

SCENE XIV.

LUCAS, AMINTE, M. ARGANTE. AGATHE.

LUCAS.

ALlons vîte, morgué, j'voulons la préférence:
Baillez-nous-la, ſans héſiter.

M. ARGANTE.

Ce que l'on vient d'exécuter
Remet mon eſprit en balance:
De leur égale ardeur, je me ſens enchanter.

Content de ton obéiſſance,
Ma fille, à ton penchant je veux m'en rapporter.
Ne crains point de ma part aucune réſiſtance.

SCENE XV.

LISIDOR, DAMON, M. ARGANTE, AGATHE, AMINTE, LUCAS.

M. ARGANTE, *à Liſidor & à Damon.*

CHarmé de tous vos ſoins, je me vois, mes amis,
Autant que je l'étois, entre vous, indécis.
Il faut, ſur un tel choix, que ma fille prononce;
Et ma déciſion ſera dans ſa réponſe.

DAMON,

Qu'elle daigne parler.

LISIDOR.

Nous lui ſommes ſoumis.

AGATHE.

Puiſqu'il faut décider, & que j'y ſuis forcée,
Voici donc ma penſée.
Mon choix ſera conduit par ce commun amour;
Par ce ſentiment reſpectable,
Dont on voit tous les cœurs occupés dans ce jour;
Et par-là, l'Officier me ſemble préférable.

Du Roi, ſans ceſſe, il ſuit les pas,
Dans les dangers, dans les combats;
C'eſt lui qui le défend, c'eſt lui qui l'accompagne.
Pour une tendre Epouſe, il eſt aſſez fâcheux
D'avoir preſque toujours ſon Epoux en campagne:
Mais quoi! tout effort généreux
Porte avec ſoi ſa récompenſe.
Si de ſuivre le Roi, mon Sexe me diſpenſe,
Si pour lui je ne puis mourir,
Je m'offre par l'Epoux que j'aime;
Ah! que du moins la moitié de moi-même
Soit occupée à le ſervir!
Je vous fais un aveu ſincere.
Enfin; Meſſieurs, réduite à faire
A l'un de vous une eſpece de tort,
Ma main ſera pour Liſidor.

LUCAS.

Morgué, c'eſt bain.

LISIDOR, *baiſant la main d'Agathe avec tranſport.*

Hélas!

AGATHE, *à Damon.*

Sans être mépriſée,
Votre flamme, Damon, ſans doute eſt refuſée.
Il faut bien ſortir d'embarras.
Que faire? Croyez-moi, ne vous déſolez pas.
En tems de Paix, Monſieur, vous m'euſſiez épouſée.

LUCAS.

Oui, vive un Officier ? ça fait bian plus d'éclat,
C'eſt plus vif, plus léger. Tambour battant, il
méne....
Et pis, c'eſt qu'on a tant de peine
A d'venir veuv' d'un Avocat !

M. ARGANTE, *à Damon.*

Vous êtes, je le ſçais, ſans beaucoup de richeſſe ;
Ma Sœur a de gros biens ; & quoiqu'elle ait, ...
parbleu,
Je vous conſeillerois ....

DAMON.

Ceci mérite un peu
D'y penſer. Cependant, à Rome & dans la Gréce,
En des Jours ſolemnels, on vit maint Citoyen
Se dévouer à la Patrie.
Entr'autres, il y eut un Chevalier Romain
Qui ſe jetta..... ma foi, j'accepte la partie.
Aminte, par hazard, voudroit-elle ma main ?

AMINTE.

J'y conſens.

DAMON, *à Aminte*

Recevez un conſeil ſalutaire ;
Quoique vous ſçachiez bien tout ce que l'on doit
faire,
Madame, faites vous un devoir, croyez-moi,
De changer en reſpect votre amour pour le Roi.

LUCAS.

Pendant que nous avons ici tout notre monde,
Il faut finir par une Ronde.
(*On danſe.*)

VAUDEVILLE,
Chanté par les Bergeres.

REprends tous tes charmes,
Paris : calme-toi ;
Après tant d'allarmes,
Tu revois ton Roi.
Dans ſa Ville la plus chere
Il fait ſon ſéjour.
Oh ! .... ma Bergere,
Oh ! l'heureux retour !

Que nos Militaires
Vont dompter de cœurs !
On ne tiendra gueres
Contre leurs ardeurs.
Ils vaincront tout à Cythére,
Comme dans Fribourg.
Oh ! .... ma Bergere,
Oh ! l'heureux retour !

L'Enfant de Cythére.
Qui, depuis ſix mois,

Triſte & ſolitaire
Paroit aux abois,
Va bientôt ſur la fougere
Chanter à ſon tour:
Oh! .... ma Bergere,
Oh! l'heureux retour!

Pour faire des Hommes,
Maint Guerrier revient;
La Ville où nous ſommes
Très-fort leur convient;
Car il eſt aiſé d'en faire
Dans ce grand ſéjour.
Oh! .... ma Bergere,
Oh! l'heureux retour!

La Fête nouvelle
Ne réuſſira,
Qu'autant que le zele
La protégera.
Comme nous, il vous inſpire.
Il doit en ce jour,
Meſſieurs, vous faire dire:
Oh! l'heureux retour!

FIN.

LE MARQUIS AUTEUR,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS;

Non jouée, ni imprimée.

ACTEURS.

ARISTE, Poëte.

CECILE, Femme d'Ariſte.

CLITON, Ami d'Ariſte.

LE MARQUIS.

BERTRAND.

FLORINTE.

UN COMTE.

UNE COMTESSE.

BÉLISE.

UN VIEUX GENTILHOMME.

La Scene eſt dans le Château du Marquis.

LE MARQUIS AUTEUR.

SCENE PREMIERE.

ARISTE, CLITON.

ARISTE.

TOn arrivée ici me flatte assurément.
Tu viens donc prendre part au Divertissement
Qu'on prépare aujourd'hui ?

CLITON.

J'y viens sous ton auspice.
J'ai cru que tu pourrois me rendre le service
De me faire agréer du Maître de ces lieux.

ARISTE, *d'un air mécontent.*

De tout mon cœur.

CLITON.

Qu'as-tu ? D'où cet air sérieux
Peut-il donc provenir ?

ARISTE.

D'une juſte colere.
Il eſt vrai qu'à préſent je ne puis plus m'en taire.
De ce qu'on voit ici je ſuis trop indigné.
Quoique, dans ce Château, rien ne ſoit épargné,
Fêtes, jeux, grands repas, plaiſirs, magnificence;
Quoique ma femme & moi vivions dans l'abondance,
Malgré tous ces attraits, je t'avouerai tout net
Que je regrette, ici, très-fort mon Cabinet.

CLITON.

Qui peut donc t'y bleſſer? dis-le moi ſans contrainte.

ARISTE.

Le plus grand ridicule, à te parler ſans feinte,
Ridicule qui va toujours en augmentant.
Le Marquis..... Croiroit-on qu'un homme de ce rang,
(Homme qui porte un nom, & de bonne naiſſance)
Iroit, de ſon état, choquer la bienſéance?
Déjà mal à la Cour, ſur de juſtes raiſons,
Oui, cet homme, qui tient à de grandes Maiſons,
Prétend être Poëte.

CLITON, *riant.*

Eh! comment? A ton compte
Penſes-tu qu'il ſuffit d'être Marquis ou Comte

Pour avoir moins d'eſprit qu'un autre ?

ARISTE.

Non, parbleu.
Ils ont communément plus de vif, plus de feu,
Un tour plus élégant, plus délicat, plus tendre.
Au ſuprême génie ils ont droit de prétendre ;
Mais la loi générale a ſes exceptions,
Et vouloir être Auteur juſques aux viſions ;
Rimer ; être, en un mot, ſans aucune teinture,
Un Chevalier errant de la Littérature ;
C'eſt, ſans doute, un travers, & j'en ſuis bien
certain.
Il n'auroit pu jamais éviter ce deſtin.
Moliere, de ſon tems, le ſuivant à la piſte,
Parmi les ſots Marquis, l'auroit mis ſur ſa Liſte.

CLITON.

Plus d'un Noble eſt ſçavant ; on en voit la plupart
Dont le ſçavoir profond.....

ARISTE.

Qu'il s'inſtruiſe de l'Art ;
Et ſon talent alors n'aura rien qui m'irrite.
Tout ce que l'on fait bien eſt toujours un mérite.
Au ſurplus, je le dis, puiſqu'enfin avec toi
Je ſuis en train de prendre un ton de bonne foi ;
Il eſt à redouter qu'un tic de cette eſpece
Trop généralement ne gagne la Nobleſſe.
Tu me parles d'eſprit & de profond ſçavoir !
Eh ! quoi ! n'en faut-il pas pour faire ſon devoir ?

Repréſente-toi bien tout le détail immenſe
Des devoirs d'un Seigneur, dont rien ne le diſ-
penſe.
Veiller ſur ſes Vaſſaux, ſçavoir l'eſprit des Loix,
Connoître ſa grandeur, en maintenir les droits;
Dans le métier de Mars, qui veut des ſoins ex-
trêmes,
Se rendre familiers les différens ſyſtêmes;
S'informer avec choix des nouvelles du jour;
A ſon Roi, dignement ſçavoir faire ſa cour:
Prends le plus grand eſprit, la tête la plus forte,
C'eſt de quoi les remplir, ou le diable m'em-
porte.

CLITON.

Je croirois.....

ARISTE.

Et d'ailleurs, outre le tems perdu,
L'air bizarre que donne un travail aſſidu,
Et que font contracter Apollon & les Muſes...

CLITON.

S'il eſt mauvais Auteur, je le crois ſans excuſes.

ARISTE.

Mauvais? oh!.... J'en réponds. Mais dans mon
noir chagrin
Il ſe mêle un plaiſir, ... une vengeance enfin.
Je parle ſans orgueil, ſans baſſe jalouſie;
C'eſt mon métier, à moi. Toujours ſans frénéſie,
Sans fureur, je l'ai fait, & non pas comme lui.

Sur deux morceaux nouveaux il prétend aujourd'hui,
Hautement, & devant une grande assemblée,
Que la prééminence, entre nous, soit réglée.
Juge, rien n'est égal au doux espoir que j'ai,
En pensant qu'à la fin il sera corrigé;
(*Voyant sa femme.*)
Car j'ai si bien pris..... Ah!

SCENE II.

CECILE, ARISTE, CLITON.

CECILE.

ARiste, je vous prie;
Voyez, admirez.

ARISTE.

Qu'est-ce?

CECILE, *lui montrant un bijou d'or.*

Une galanterie
Que, dans le même instant, m'a faite le Marquis.

ARISTE.

Un présent de sa part · Pourquoi donc l'avoir pris?

CECILE.

En vain j'ai refusé; je n'ai pu m'en défendre.

ARISTE.

Eh ! bien, Madame, il faut vous réſoudre à le rendre.

CECILE.

Bon ! bon ! vous vous mocquez.

ARISTE.

Je n'aime point cela,
Et nous n'avons jamais vécu ſur ce ton-là.

CECILE.

Mais c'eſt pouſſer trop loin une crainte importune;
C'eſt bien-là le chemin, vraiment, de la fortune.
Ne voyez-vous pas bien que....

ARISTE.

Diſcours ſuperflus.
Briſons-là, s'il vous plaît. Rendez. N'en parlons plus.
(*à Cliton.*)
Je diſois donc, ami, que j'ai pris des meſures
Qui, pour le corriger, me ſemblent être ſûres.
Je viens, depuis deux jours, d'achever un morceau;
Et, ſans préſomption, je crois que c'eſt du beau;
Imité d'un grand Maître.
(*Montrant ſa femme.*)
Elle connoît l'ouvrage.
Je n'ai rien négligé pour avoir l'avantage.

CECILE.

Ariſte, aſſez ſouvent, me lit ce qu'il a fait.
Pour ceci, j'avouerai qu'il m'a ſemblé parfait.

CLITON, *à Ariſte.*

Je connois tes talens, & n'ai point peine à croire
Que ſur un tel Rival tu n'ayes la victoire.

ARISTE.

Il voulut décider, hier, que chaque Auteur,
Pour l'intérêt commun, choiſiroit un Lecteur.
Entre nous, j'ai trouvé la voix la plus charmante,
Prononçant à miracle; oui, ſonore & touchante.
Quelque penchant qu'on eût à le vouloir flatter;
Le vrai, qui ſéduit tout, ſçaura bien l'emporter.
Et ce qu'il doit donner n'étant pas ſupportable,
Cette leçon, je crois, lui ſera profitable.

CLITON.

Quelqu'un vient.

ARISTE.

C'eſt lui-même. Eloignons-nous d'ici;
Et de tout, encor mieux, tu ſeras éclairci.
Vous, Cecile, à l'inſtant, ſi vous voulez me plaire,
Vous rendrez le préſent.

CECILE.

Il faut vous ſatisfaire.

SCENE III.

LE MARQUIS *ayant un habit riche, mais mal arrangé, étant barbouillé de tabac & ayant la perruque de travers,* BERTRAND, CECILE.

BERTRAND, *ſans voir Cécile.*

NOn, Monſieur le Marquis, non, je n'en ferai rien.
Tel que vous me voyez, je ſuis homme de bien.....

LE MARQUIS.

Paix. Tais-toi.

CECILE.

Permettez, Monſieur, que je vous rende....

LE MARQUIS.

Plaît-il ?

CECILE.

De ce bijou la faveur eſt trop grande,
Pour pouvoir l'accepter.

LE MARQUIS.

Laiſſez donc; vous voyez
Que je ſuis en affaire.

CECILE.

Eh ! mais.....

LE MARQUIS.

Vous plaiſantez.

CECILE.

Mon mari ne veut pas.....

LE MARQUIS.

Comment encor ? De grace,
Quand je ſuis occupé.....

CECILE.

Que faut-il que je faſſe ?
Ariſte.....

LE MARQUIS.

Ariſte a tort, & chacun peut ſçavoir
Que tout ce que je donne, on doit le recevoir.
Allez, le tems me preſſe, & cela nous retarde.

CECILE, *à part.*

Puiſqu'il n'eſt pas moyen, après tout, je le garde.

SCENE IV.

LE MARQUIS, BERTRAND.

BERTRAND.

OUi, Monſieur le Marquis, je ſuis homme de bien.
Je vous répete encor que je n'en ferai rien ;
Et quoique tout cela me ſemble une fadaiſe,

Ariſte m'a choiſi. Vous, ſeriez-vous bien aiſe,
Que, lorſqu'il s'agira de débiter vos Vers,
Votre Lecteur allât dire tout de travers?

LE MARQUIS.

Pauvre ſot! Sçais-tu bien ce que, pour récompenſe,
Dès demain, je lui donne?

BERTRAND.

Eh! mais. Combien! je penſe....

LE MARQUIS.

Cent louis.

BERTRAND,

Cent louis!

LE MARQUIS.

Tout autant.

BERTRAND.

Oh! parbleu!
Je crois qu'il voudroit bien jouer ſouvent ce jeu.
Il n'y perd, ma foi, pas. Cela change la choſe.

LE MARQUIS.

Crois-tu que j'ai deſſein, dans ce que je propoſe,
De lui faire un grand tort? Non vraiment; non jamais.
Pour en agir ainſi, j'ai des motifs ſecrets.

BERTRAND.

Oh! En ce cas, ma foi; je ne le plains plus guére;
Pour un peu de fumée!... Allez, laiſſez-moi faire.

Un rien, ſouvent, ſuffit pour donner un faux jour,
Je ſçaurai, ſûrement, trouver quelque bon tour.
Et quand ſes Vers viendroient directement d'Horace,
Je vous les garantis écraſés ſur la place.

LE MARQUIS.

Tu crois donc ?

BERTRAND.

Comptez-y. Repoſez-vous ſur moi.
Il s'en reſſouviendra plus d'un jour, je le croi.
Mais parlez, s'il vous plaît. Dans quel état vous êtes !
Barbouillé de tabac, de l'encre à vos manchettes,
Vos cheveux de travers ! Quel diable d'attirail !

LE MARQUIS.

On va m'accommoder.

BERTRAND.

C'eſt l'effet du travail.
Votre eſprit eſt en l'air.

LE MARQUIS.

Allons. La choſe eſt dite.
Mon homme vient. Je veux lui parler au plus vîte.

(Bertrand rentre.)

SCENE V.

LE MARQUIS, FLORINTE, *homme ſimple & niais.*

LE MARQUIS.

EH ! bien, ſçavez-vous mieux répéter les endroits
Que j'avois remarqués ?

FLORINTE, *riant.*

Oh ! oui. Pour cette fois....

LE MARQUIS.

Vous êtes un benêt ; vous ne mettez point d'ame
Autant qu'il eſt beſoin. Il faut que l'on ſe pâme,
S'attendrir en liſant, échauffer l'Auditeur.
Le preſſer, le toucher.

FLORINTE, *riant.*

Laiſſez faire, Monſieur.

LE MARQUIS.

Je penſe que mes Vers vous paroiſſent paſſables.

FLORINTE.

Que dites-vous ? Ils ſont..... Oh ! ils ſont admirables.
Oui, c'eſt ſans flatterie ; ils me ſemblent charmans.

LE MARQUIS.

Mais vraiment, dans le fond, vous avez du bon
sens.
Pour bien lire, on doit être affecté du mérite,
De l'excès de bonté des Vers que l'on récite.
Et vous ne ſçauriez trop convaincre vos eſprits
Que rien n'eſt au-deſſus de tout ce que j'écris;
Croire que m'égalant aux plus grands Perſon-
nages,
J'efface, de mon tems, tous les meilleurs ou-
vrages.
C'eſt en penſant cela que vous réuſſirez,
Et qu'infailliblement, en liſant, vous plairez.
Bien conduire ſa voix; prendre ſoin de ſon geſte;
Intéreſſer des yeux; ainſi de tout le reſte.
Et lorſque, par haſard, vous trouvez des endroits,
Qui ſont moins travaillés, ou qui ſemblent plus
froids,
Paſſer légerement.

FLORINTE.

Il n'en eſt point, j'en jure.
Tout eſt rempli de feu. C'eſt la vérité pure.

LE MARQUIS.

Je ſuis fort ſatisfait de vous voir en bon train,
Et qu'un morceau ſuperbe, & qui tient du di-
vin.....

SCENE VI.

ARISTE, CECILE, CLITON, LE MARQUIS, FLORINTE.

LE MARQUIS, *embarraſſé d'être ſurpris par Ariſte.*

JE faiſois répéter.

ARISTE, *d'un air riant.*

Rien n'eſt plus légitime.

(*Le Marquis fait ſigne à Florinte de ſe retirer.*)

SCENE VII.

LE MARQUIS, ARISTE, CECILE. CLITON.

ARISTE.

CLiton, pour être ici témoin de notre eſcrime,
Si vous le trouvez bon, oſe ſe préſenter.

LE MARQUIS, *ſaluant Cliton.*

Qu'il ſoit le bien venu.

CLITON.

L'on ne peut réſiſter

Au

Au deſir empreſſé que l'on a de connoître
Cet agréable aſyle, où ſans ceſſe on voit naître
Les plus piquans plaiſirs, les plus aimables jeux,
De mille amuſemens un aſſemblage heureux.

LE MARQUIS.

Dans ces amuſemens je mêle un peu d'étude;
Sans trop ſçavoir pourquoi, j'ai pris cette habitude.

CLITON.

La ſcience des Vers eſt, ſans doute, un talent;
Difficile au ſurplus : quelquefois fatigant.

CECILE.

Oui. Je crois qu'au travail quand l'ame eſt trop livrée,
A la fin la ſanté peut en être altérée,
Et mon cœur eſt ravi, je l'avouerai, Monſieur,
Quand des plaiſirs plus gais temperent votre ardeur.

LE MARQUIS.

Je vous ſuis obligé, ma charmante Cecile.
Vous avez bien raiſon: oui, je ſuis mal-habile
Dans un Art que j'ai tort de vouloir exercer.
Je ferois, il eſt vrai, bien mieux d'y renoncer.
Mais quoi! que voulez-vous? Le penchant nous entraîne.
Pour ſe faire huer, on ſe met à la gêne;
C'eſt un mal. Dès long-tems, n'allant point à la Cour,

Cette quinte m'a pris; c'eſt, je crois, pour toujours.

ARISTE, *riant.*

Eh! Monſieur le Marquis, laiſſez-là l'ironie. Nous ſçavons que penſer de cette modeſtie.

LE MARQUIS, *riant*

Je pourrai, par haſard, être juſtifié.

ARISTE, *riant.*

L'un de nous, aujourd'hui, doit être humilié.

LE MARQUIS, *riant.*

Nous ne ſçavons jamais au vrai ce que nous ſommes.

ARISTE, *riant.*

On a de mauvais Vers par de fort galants hommes.

LE MARQUIS, *riant.*

Et les gens du métier s'abuſent quelquefois.

ARISTE, *riant.*

Oh! la choſe eſt poſſible, & cela, je le crois.

(Ils rient tous deux enſemble.)

LE MARQUIS.

Mais notre monde vient. J'entends du bruit, je penſe.

(A un Domeſtique qui vient pour l'avertir.)

J'y vais.

(à Ariſte.)

Voici, mon cher, le moment qui s'avance.

(Il rentre.)

SCENE VIII.

ARISTE, CECILE, CLITON.

ARISTE.

MAis quelle confiance, & quel aveuglement!
Oh! parbleu! vous ſerez piqué ſenſiblement;
Oui, Monſieur le Marquis. Il eſt inconcevable,
Que quelqu'un qui, d'ailleurs, ſembleroit raiſonnable,
Laiſſant tout autre ſoin, de ce travers maudit,
Aille, ſans en démordre, infecter ſon eſprit!

CECILE, *à Ariſte.*

Votre unique deſir étant qu'il ſe corrige,
Au moins, il ne faudra rien dire qui l'afflige.

CLITON, *à Ariſte.*

Non. Après ſa défaite, il faut, tout doucement,
Le faire revenir de ſon entêtement.

ARISTE.

Moi! s'il vous plaît, je veux, & parce que je l'aime,
Qu'il ſente tout l'excès de ſa ſottiſe extrême.
Je me réjouirai de le voir confondu,
Qu'il paroiſſe troublé, furieux, éperdu,
Et, pour le ramener, & qu'il quitte la plume,

Qu'on le voye à longs-traits boire cette amertume.

CLITON.

J'approuve tes raiſons.

CECILE.

Songeons à nous placer.

ARISTE, *voyant venir Bertrand.*

Vous voyez mon Lecteur & l'on va commencer.

SCENE IX.

BERTRAND, *tenant un Cahier à la main*, LE MARQUIS, *habillé plus proprement*, LE COMTE, LA COMTESSE, UN VIEUX GENTILHOMME, BÉLISE, ARISTE, CECILE, CLITON.

(Tout le monde s'assied.)

BERTRAND, *après s'être assis & tenant un Cahier à la main.*

L'HYMNE DU SIECLE.

(On se regarde, comme n'étant pas content du Titre.)

[*Il lit bien la premiere, la seconde & & la troisiéme Strophe.*]

O France ! ô climat fortuné !
Séjour chéri de la Nature,
Que de ta gloire, toujours pure,
Le cours ne soit jamais borné.
Emule de Rome & d'Athênes,

A tes Rivaux donne des chaînes.
Sois-en & l'exemple, & l'effroi.
L'aſtre qui répand la lumiere.
Ne peut, dans ſa vaſte carriere
Rien voir de comparable à toi.

⁂

Sur tes bords les profondes Mers,
Les ſuperbes Monts t'environnent;
Gages éclatans qui te donnent
Le droit de régir l'Univers.
Si quelques endroits ſans défenſe
Semblent nous maſquer ta puiſſance,
Tu prends des forces dans ton flanc;
Il eſt des cœurs inébranlables;
Remparts plus ſûrs, plus indomptables
Que les Alpes & l'Océan.

⁂

Bertrand fait un bâillement & ſe frotte le front comme un homme qui n'eſt pas content; & l'Aſſemblée ſe parle bas.

ARISTE, *à part.*

Que veut dire ceci?

LE COMTE, *au vieux Gentilhomme.*

Je ne ſçais; mais l'étoffe
Me paroit aſſez mince.

LE VIEUX GENTILHOMME, *parlant du nez.*

Oui, pour un Philoſophe.

BERTRAND, *liſant.*

Après de glorieux travaux,
Que tout reſpire l'allégreſſe.
Que la reſpectable Vieilleſſe
Se conſerve en un plein repos.
Ainſi que dans les champs fertiles,
A côté des moiſſons utiles,
Les Dieux ont fait naître les fleurs,
Que nos Guerriers couverts de gloire,
Et déſarmés par la victoire
Du plaiſir goûtent des douceurs.

(*Il fait encore un bâillement.*)

ARISTE, *à part.*

Qu'a-t-il donc à bâiller.

BÉLISE, *au vieux Gentilhomme.*

Hélas! Quel froid extrême!

LE VIEUX GENTILHOMME, *montrant Bertrand.*

Regardez; le Lecteur n'y peut tenir lui-même.

BERTRAND, *après s'être remué ſur ſa chaiſe, prenant un air de mauvaiſe humeur & liſant comme un Écolier.*

Allons aux pieds des Immortels,
Couronnés, parés de guirlandes;

Faiſons, dans nos juſtes offrandes,
Fumer l'encens ſur leurs Autels.
Que les doux préſens de Pomone,
Le fruit précieux de l'Automne,
Se joignent aux dons de Cérès.
Que les vents les plus ſalutaires,
Que les eaux fécondes & claires
Viennent enrichir nos guérets.

ARISTE, *ſe levant.*

Je ſuis trahi. Je veux... quelle façon mauſſade...!
(*Se raſſeyant.*)
Mais on m'accuſera de faire une incartade.

BERTRAND, *changeant de ton, & en prenant un encore plus mauvais.*

Mais quoi ! nos vœux ſont exaucés.
Un Dieu favorable m'inſpire.
Ces tems fameux que l'on déſire,
Par ma voix vont être annoncés.
(*Il ſe mouche ridiculement.*)
Echauffé d'une ſainte yvreſſe
Je vais, dans l'ardeur qui me preſſe,
Former de ſublimes accords.
Non; la Muſe de Mytilène,
Ni le Favori de Mécène,
N'ont point égalé mes tranſports.

ARISTE, *ſe levant.*

C'en eſt trop à la fin....

LE MARQUIS, *à Bertrand.*

Liſez mieux.

(*à Ariſte.*)

Eh! ſilence.

BERTRAND, *en riant à part.*

Oui. Le coup eſt porté.

ARISTE, *ſe raſſeyant.*

Prenons donc patience.

BERTRAND, *liſant bien & poſément.*

Qui frappe mes yeux? c'eſt la Paix.
Cet objet de notre eſpérance,
Sur un char lumineux s'avance.
A qui devons-nous ces bienfaits?
Du haut de la voûte éthérée,
La douceur dont elle eſt parée,
Répand la joie au fond des cœurs;
Et cette brillante Immortelle,
Paroît encor cent fois plus belle,
Quand elle eſt le vœu des Vainqueurs.

(*l'Aſſemblée tourne la tête.*)

*

ARISTE, *à part.*

Je ne puis concevoir....

LA COMTESSE.

La ſtrophe eſt fin: gulière

LE VIEUX GENTILHOMME *ſe levant, & regardant ſur le Cahier de Bertrand.*

Combien en reſte-t-il ?

BERTRAND.

Je ſuis à la derniere.....

De l'auguſte Fille des Dieux,
Quels biens ne doit-on pas attendre !
Déjà par-tout ſe font entendre
Les chants les plus mélodieux.
O France ! ô ma chere Patrie !
Combien mon ame eſt attendrie
En voyant croître ta ſplendeur !
Un génie heureux & fidele,
Toujours te couvrant de ſon aîle,
Immortaliſe ton bonheur.

(*On ſe leve.*)

LE VIEUX GENTILHOMME.

Si l'on veut mon avis....

LE MARQUIS, *riant.*

Il n'eſt pas tems encore,
Il faut voir mon morceau.

LE COMTE.

Sur ce que l'on ignore
Que dire ?

BÉLISE.

Aſſurément.

LA COMTESSE.

Cela n'eſt pas douteux.

LE MARQUIS, *riant.*

Il faut, pour prononcer, que l'on ait lu les deux.

(Bertrand fait une profonde révérence à Ariſte.)

ARISTE.

Le bourreau!

(Bertrand rentre.)

SCENE X.

LE MARQUIS, LE COMTE, LA COMTESSE, BÉLISE, LE VIEUX GENTILHOMME, ARISTE, CECILE, CLITON.

LE MARQUIS, *riant.*

MAis paſſons dans la Salle voiſine
Pour la collation que je vous y deſtine.
Et mon Lecteur, ici, vous ayant mis au fait,
Vous pourez rendre alors un jugement complet.

LE VIEUX GENTILHOMME.

C'eſt bien dit.

SCENE XI.

ARISTE, CECILE, CLITON.

ARISTE.

DItes-moi, vit-on rien dans le monde
D'égal à mon affront, à ma douleur profonde!
Un traître, un scélérat, sur lequel je comptois,
Qui, dix fois, m'assassine, & qui lit mal exprès.
D'ailleurs quelle Assemblée!

CECILE.

Oui. L'on a pu mal lire;
Mais...

ARISTE.

Comment?

CECILE.

J'aurois cru....

ARISTE, *très-étonné.*

Que veut-elle donc dire?

CECILE.

Lorsque vous travaillez, souvent vous vous pressez.
Le stile est élevé, mais pas encore assez.

ARISTE.

Mais voyez, je vous prie, est-elle raisonnable?
Cette réflexion me paroît admirable!

(*à Cliton.*)
Te ſerois-tu douté de ſa critique ?

CLITON.

Euh !... moi...

ARISTE.

Que dites-vous, Cliton ?

CLITON.

Oh ! rien.

ARISTE. (*à Cécile.*)

Comment ?..... Et toi ?

(*Ariſte reſte immobile.*)

CECILE.

Pour moi je crois que, quand vous m'avez conſultée,
Mon approbation fut trop précipitée.

CLITON.

La Piéce eſt reſpectable & n'eſt point ſans beauté ;
Mais un ami ne peut farder la vérité.

CECILE.

Voulant vous rendre ici la victoire certaine,
Il falloit plus de tems, & prendre plus de peine.

CLITON.

Rien n'eſt mieux entendu que tout ce que tu fais,
Mais on riſque ſouvent des morceaux imparfaits.

ARISTE.

Qui prendrai-je à témoin ! Ciel !... dans ma juſte envie
De le déſabuſer, c'eſt moi qu'on mortifie !

Vous êtes contre moi, quand il me sembloit doux
De me pouvoir, du moins, consoler avec vous !
(à Cliton.)
Mais y pensez-vous bien? Toi, parle en conscience :
Car, dans l'homme d'esprit, je vois de l'indécence
A se laisser ainsi prévenir.

CLITON.

Mais, enfin :
Les Odes..... Un Poëme imité du Latin.....

ARISTE.

Qu'est-ce?

CLITON.

Et sentant....

ARISTE.

Plaît-il?

CLITON.

Tant soit peu le Collége.

ARISTE.

Hola. N'acheve pas. As-tu le privilége,
Pour être mon ami, de m'offenser ainsi?

CLITON.

Moi! je ne sçais comment m'exprimer dans ceci;
Car, sur un tel article, aisément on se fâche.
Tu veux que ton Ecrit soit sans la moindre tache;
On a beau lire mal, quand l'ouvrage est parfait,
Il ne manque jamais de faire un grand effet.

ARISTE.

Peut-on mieux s'aveugler ? Si bien qu'à votre compte,
Dans cet événement, j'aurai toute la honte ?
Et Monsieur le Marquis sur moi l'emportera ?

CLITON.

Non pas. Je n'en crois rien.

ARISTE.

Sans doute, il me vaincra,
Lui qui ne sçut jamais faire deux Vers de suite,
Qui n'observe, en rimant, ni raison, ni conduite,
Faute de s'appliquer....

CLITON.

Non. Je crois en honneur
Que tu seras toujours, plus ou moins, le vainqueur.

CECILE.

L'Assemblée, après tout, ne s'est point révoltée:
L'autre piéce peut être encore moins goûtée.

ARISTE.

Voyez-vous bien? Malgré toute prévention,
Tout l'art dont il se sert, toute précaution,
Oui. Je défie, ici, quelque chose qu'il fasse,
Que les plus grands flatteurs, que personne ait l'audace
De trouver, dans ses Vers, du passable, du beau;
Ni qu'on puisse approuver son indigne morceau.

CLITON.

Moi ! je ſuis prévenu qu'il eſt très miſérable ;
Et le doute, entre vous, non, n'eſt pas propoſable.

CECILE.

Notre penchant pour vous, Ariſte, eſt très certain.
Nous pourrons bien auſſi lui montrer du dédain.

CLITON.

S'il choque à certain point, pour moi je m'y prépare.
Ma foi, ſans nul égard, tout haut je me déclare.

ARISTE.

Ce qui bleſſe mon cœur, l'écueil dont je frémi,
Eſt que dans ſon travers il ne ſoit affermi.
Mais ſon ſuccès eſt donc, par bonheur, impoſſible.
Ils paroiſſent.... Ma foi la choſe eſt trop riſible.

SCENE XII.

FLORINTE, *habillé magnifiquement, tenant un Cahier à la main*, LE MARQUIS, LE COMTE, LA COMTESSE, BÉLISE, LE VIEUX GENTILHOMME, ARISTE, CECILE, CLITON.

(On s'assied.)

Le fond du Sallon s'ouvre, & l'on voit une décoration agréable; un concert de flûtes se fait entendre.

FLORINTE, *étant assis & tenant son Cahier :*

LES PORCHERONS, CONTE BURLESQUE.

(La Compagnie se regarde d'un air de satisfaction.)

UN jour j'allai aux Porcherons
Pour y voir Mademoiselle Manon ;
Et comme c'étoit un jour de Fête,
Cela n'avoit rien qui m'inquiette,

Parce que ſa mere étoit allée
Promener d'un autre côté.

LE VIEUX GENTILHOMME.

Ah! ah! l'idée eſt gaie.

LE COMTE.

Oui, ſans doute.

BÉLISE.

Oui, vraiment.

LE VIEUX GENTILHOMME.

Cela rit à l'eſprit dès le commencement.

FLORINTE, *liſant.*

J'implore le Dieu de la Tendreſſe.
Ce petit enfant qui nous bleſſe
Me fait un ſouris gracieux,
Et deſcendit du haut des Cieux.
(*Le vieux Gentilhomme paroit frappé d'admiration.*)
Il me donne, avec courtoiſie,
Une roſe fraîchement cueillie.
Je me l'attache ſur le front,
Me mocquant du qu'en dira-t-on.

LE VIEUX GENTILHOMME.

Plaiſant! Joli, ma foi! Vien-çà que je t'embraſſe.

LE COMTE.

Point d'éloges bruyans : que chacun reſte en place.

LA COMTESSE.

Oui. L'on doit écouter avec tranquillité.

BELISE.

Il faut toujours juger ſans partialité.

FLORINTE, *ſe pâmant en liſant.*

Eſt-ce vous, ma belle Déeſſe,
Auprès de qui je m'empreſſe ?
Quoi ! vous voilà dans ces beaux lieux !
Vous voyez mon cœur amoureux.
Hélas ! répondez-moi, Poulette ;
Approuvez mon ardeur ſecrette.

❋

Soyez ſenſible à ma douleur.
Voulez-vous voir couler mes pleurs ?
Allons, c'en eſt fait de ma vie,
Et je vous la ſacrifie.
Le plus fidele des Amans
S'en va deſcendre au monument.
Je vous fais mes adieux, cruelle ;
Bientôt vous ſerez infidelle.
Oui, vous viendrez ſur mon tombeau,
Couronner quelque Amant nouveau.
Car la Maîtreſſe la plus tendre,
Quand nous ne ſommes plus, mépriſe notre cendre.

❋

LE VIEUX GENTILHOMME.

Oh ! beau ! beau ! beau !

LE COMTE.

Vraiment ! cela n'eſt pas mauvais.

BÉLISE.

Il s'en faut beaucoup.

ARISTE, *à part.*

Ciel !

LE COMTE, *à Florinte.*

Eh ! bien, Monſieur, après.

FLORINTE, *liſant.*

Il ſemble, d'abord, qu'à mes larmes
Elle voudroit rendre les armes.
Mais, ſuivant ſon uſage, l'Amour
Vient me jouer un méchant tour.
Plein de colere, & de vengeance,
Il détruit toutes mes eſpérances.
Nous voilà tous deux ennemis :
Les ſoins, les peines, les ſoucis,
Les diviſions, les querelles,
Toute l'infernale ſéquelle,
Près de nous ſemble conjurée,
Et le combat eſt préparé.

*

LE COMTE.

L'infernale ſéquelle eſt bien intéreſſante.

LE VIEUX GENTILHOMME.

Le combat !

ARISTE,

Je gémis.

BÉLISE, *au Comte.*

Pour moi le tout m'enchante.

FLORINTE, *liſant.*

J'imagine ces fictions
Etant aidé par Apollon.
L'Amour étant donc en colere,
Comme de loin je le vois faire,
Moi, ſur mes gardes je me mets,
Le voyant aiguiſer ſes traits.

⁂

D'un ſabre & d'une pertuiſanne
Je me ſaiſis; mon cœur s'enflamme;
Etant armés de pied en cap,
Nous commençons le combat.
(*Liſant d'un ton pathétique.*)
Contre moi tous ſes traits s'émouſſent,
Il me pouſſe, je le repouſſe.
Comme deux Soldats acharnés,
On nous voit tous deux échauffés.
Mais, comme il prétend ſe défeudre,
Je le fais tomber à mes pieds.
Auſſi-tôt je lui fais entendre,
Que, s'il ne veut pas ſe rendre,
Mon bras ſçaura bien l'immoler.
Quoique ſa fureur éclate,

Moi, je n'en veux pas démordre :
L'Amour, voyant la Hallebarde,
Il demande miſéricorde.

ARISTE, *à part.*

Eſt-ce aſſez ?

LE COMTE.

Ce combat n'eſt pas mal exprimé.

BÉLISE.

Le récit eſt très bon.

LE COMTE.

Fort-bon.

LE VIEUX GENTILHOMME.

Et bien rimé !

FLORINTE, *liſant gracieuſement.*

Je finis par dire, en ces Rimes,
Que, dans la chaleur qui m'anime,
Je laiſſe entendre aux connoiſſeurs,
Que, malgré toutes ſes rigueurs,
Je ne fus pas ſi fort à plaindre ;
Et qu'il y avoit un peu de feinte
De la part de l'objet charmant
Qui me cauſoit tous ces tourmens.

Ainſi qu'après un grand orage,
On voit s'éloigner les nuages ;

De même, après quelque chagrin,
On jouit d'un plus doux deſtin.
Ainſi qu'on a vu des Veſtales,
D'une chaſteté ſans égale,
Etant conſtante dans ſes feux,
Nous jouirons tous les deux
D'un ciel ſerein, d'un doux zéphire.
Et, après tout, il le faut dire,
C'eſt aſſez la mode, en ce tems,
D'être fidelle à ſon Amant.
Encor un coup, je finis ces Rimes
En débitant cette MAXIME.

(Tout le monde ſe leve.)

LE VIEUX GENTILHOMME.

Oh! ma foi, pour le coup....

LE COMTE.

Charmant juſqu'à la fin.

BÉLISE.

Il écrit à ravir.

LE VIEUX GENTILHOMME.

Tu peux être certain
Que chacun hautement te donne ſon ſuffrage.

LA COMTESSE, *s'adreſſant au Comte.*

J'ai remarqué le Comte, il a goûté l'ouvrage.

BÉLISE.

Mais chacun penſe ainſi.

LE COMTE.

Ce ſont mes ſentimens.

LE MARQUIS, *en petit Maître.*

Supprimez, je vous prie, ici les complimens.

LE VIEUX CENTILHOMME.

Qui peut te disputer le prix? ma foi, personne.
Adieu. Nous te laissons, & ma main te couronne.

(Ils rentrent, & le Marquis donne la main aux deux Dames, au milieu desquelles il se retire.)

SCENE XIII.

ARISTE, CECILE, CLITON.

ARISTE, *se riant du Marquis, & le reconduisant des yeux.*

LE voilà donc enfin Poëte décidé!
Je doutois qu'on pût être à ce point possédé.
Eh! bien, avez-vous vu jusque, où va leur délire?
Pourquoi donc, tous les deux, n'avoir osé rien dire?

CLITON.

Je ne suis pas content de leur décision.

ARISTE, *riant.*

Mais vraiment, je le crois.

CLITON.

C'est avec passion.
Se déclarer pour lui; c'est être trop facile.

ARIS

ARISTE.

On le gâte à jamais! Et que dit donc Cecile!

CECILE.

Qui? moi? Non! s'il vous plaît, je ne vous dirai rien.

ARISTE.

D'où vient?

CLITON.

Elle a raiſon, & vous concevez bien
Que nous ayant tantôt marqué quelque colere,
Madame, en s'exprimant, craindroit de vous déplaire.

ARISTE.

Qu'entendez-vous par-là?

CLITON.

J'entends....

ARISTE.

Expliquez-vous.

CLITON.

Qu'un mot peut vous piquer & vous mettre en courroux.

ARISTE.

Où ſuis-je? juſtes Dieux! Je doute ſi je veille.
(*Ironiquement.*)
Peut-être ce morceau vous ſemble une merveille?

CLITON.

C'eſt trop exagérer.

CECILE.

Vous raillez ſûrement.

ARISTE, *à Cliton.*

Quoi donc! voudriez-vous excuſer un moment
Des Vers faits pour choquer toute raiſon humaine?

CLITON.

Que me demandez-vous? On s'apperçoit, ſans peine,
Que ce n'eſt pas l'Ecrit d'un homme conſommé.
On voit qu'il eſt ſans regle, & qu'il eſt mal rimé;
Main enfin bien des gens veulent ces badinages;
Et la légéreté, l'agrément des images...

ARISTE.

Perfide, c'eſt aſſez. Par quels enchantemens
Le vois-je ſe porter à de tels jugemens?
Quoi! l'intrigue & le faux, dans le ſiecle où nous ſommes,
Juſques aux plus ſenſés, ſéduiront tous les hommes!
Je permets l'injuſtice à ces honteux Midas;
Mais celle d'un ami ne ſe pardonne pas.

CLITON.

Je n'ai point prétendu....

ARISTE.

Monſieur, je vous diſpenſe
De vouloir, après coup, pallier votre offenſe.

CLITON.

Peut-être, de ma part, eſt-ce une illuſion.

ARISTE.

Eſtre à ce point ſéduits !

CECILE.

La réputation

Que vous avez....

ARISTE.

Ceſſez, Madame, je vous prie
Ceſſez, je ne vous veux pardonner de ma vie.

SCENE XIV & derniere.

LE MARQUIS, ARISTE, CECILE, CLITON.

LE MARQUIS.

LE hazard, bien ſouvent, décide des ſuccès.
Un vainqueur modéré ne s'en prévaut jamais.
Et, pour vous conſoler, dans cette conjoncture,
Un diamant de prix....

ARISTE.

Gardez, je vous conjure.....
Les plus rares préſents ne me ſuffiſent pas.
La richeſſe eſt un bien; mais, malgré ſes appas,
La vérité, Monſieur, me ſemble encor plus belle.
Pour tâcher, s'il ſe peut, de revivre avec elle,
Vous me voyez tout prêt à partir de ces lieux;
Et nous vous préſentons nos très-humbles adieux.

LE MARQUIS.

Quoi! Madame nous quitte?

ARISTE, *d'un ton de Miſanthrope.*

Elle eſt bien la maîtreſſe.

CECILE.

Ariſte, y penſez-vous? Un tel diſcours me bleſſe.

LE MARQUIS.

Mais, mais : il prend la choſe avec une chaleur...

ARISTE.

Oui, je ſuis irrité, je l'avouerai, Monſieur.
Par ſentiment pour vous, je ne puis me défendre
De hazarder deux mots qu'il vous plaira d'entendre.
La gloire doit toucher ; mais il faut la choiſir :
L'on doit, ſur ſa naiſſance, en regler le deſir.
Pour faire de bons Vers (objet aſſez frivole)
Il faut qu'à cet objet tout entier l'on s'immole.
Ils exigent des ſoins, & nombre de talens.
Mais ſoyez préſervé d'en faire d'excellens !
Du rang le plus brillant pourquoi vouloir deſcendre !
Je me garderois bien de louer Alexandre
Quand il ſçauroit toucher parfaitement du Luth.
Tout eſt fait, ici bas, pour aller à ſon but.
A vous en détourner, votre éclat vous ſeconde.
Par des charmes puiſſans vous captivez le monde.
On vous loue, on vous rend un hommage empreſſé :
Alors, dans chaque état, tout ordre eſt renverſé.
Oui, dès vos jeunes ans on a ſçu vous inſtruire
Que l'adulation eſt faite pour vous nuire ;
Mais, ce n'eſt point aſſez de craindre les flatteurs,
Craignez encor les gens ſéduits par vos grandeurs.

(*Il rentre.*)

LE MARQUIS, *riant & donnant la main à Cécile juſques au fond du Théâtre.*

Excuſons ſon tranſport. Par mes bienfaits, Madame,
J'aurai ſoin d'appaiſer le courroux qui l'enflamme.

FIN.

L'ASTRE FAVORABLE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

Non jouée, ni imprimée.

ACTEURS.

VERCOUR, Amant de Julie.

JULIE, jeune Veuve.

DAPHNÉ, Fille majeure & fort riche.

AGATHE, Parente de Daphné.

LICIDAS, jeune Homme de finance.

CLÉON, jeune Homme de robe.

FÉRIMON, Capitaine de Grenadiers, Frere d'Agathe.

MARTON, Suivante de Julie.

CARLIN, Valet de Vercour.

La Scene eſt à Paris dans la Maiſon de Daphné.

L'ASTRE FAVORABLE,

Le Théâtre repréſente des Bâtimens ſur les aîles, & un Jardin dans le fond.

SCENE PREMIERE.

JULIE, MARTON.

MARTON.

ARRESTEZ, s'il vous plaît, expliquez-vous, Madame;
Quoi donc ! infidelle à Vercour,
Du jeune Financier vous réveillez la flamme,
Lui qui brûla pour vous d'un inutile amour !

JULIE.

Il me ſuit; je l'attends.

MARTON.

Fort bien. Je vous avoue

Que, quoique vous ayez l'eſprit un peu coquet,
Je ne vous croyois pas capable de ce trait.
Oh! comme de l'amour aujourd'hui l'on ſe joue!
Rompre avec un Amant ſans le moindre ſujet!
Non, jamais cela ne s'eſt fait.

JULIE.

Tout beau, Marton. Vercour a toute ma tendreſſe;
Mais, je ne puis ici te cacher ma foibleſſe.
Vivre ſans Complaiſant; c'eſt un cruel état!

MARTON.

Je ne vous entends pas.

JULIE.

Apprends une nouvelle
Qui n'a point encor fait d'éclat;
Mais que je tiens de quelqu'un de fidele,
Et qui ſçait des premiers les ſecrets de la Cour.
La guerre recommence: une gloire cruelle
Doit bientôt éloigner Vercour.
Mon cœur eſt déſolé: ce qui double ma peine;
Eſt de voir que Daphné, Doriſe, Célimene,
Ayent ſçu faire un choix.... la.... de ces gens conſtans,
De ces Amans de tous les tems;
Et moi dans les ennuis....

MARTON.

Mais êtes-vous certaine?...

JULIE.

Oh ! la nouvelle eſt ſûre à n'en pouvoir douter.

MARTON, *avec ironie.*

Mais rien en ce cas-là ne vous peut arrêter.
Veuve telle que vous, d'un ſecond hymenée
Voyant de jour en jour retarder la journée,
Doit du moins s'en laiſſer conter.
Quoi ! Daphné, dans ſes feux que rien ne vient contraindre,
Gardera ſon Amant! Vous, vous vous ennuirez!
Non. C'eſt avec raiſon que vous vous vengerez.
Daphné d'ailleurs n'a pas lieu de ſe plaindre ;
Le Financier, forcé de s'y reſtraindre,
Avoit voulu vous engager ſa foi.
Vous ne la fruſtrez pas de ſon bien, c'eſt le vôtre
Amant & complaiſant; l'un n'empêche pas l'autre.
Je ne vous blâme plus.

JULIE.

Sois ſecrette. Tais-toi.

SCENE II.

LICIDAS, JULIE, MARTON.

LICIDAS.

ME trompé-je, Madame, & ſont-ils bien pour moi,
Ces mots charmans que vous m'avez ſçû dire ?
Moi qui voulus toujours vivre ſous votre empire.
Ah ! dans l'eſpoir d'un joug ſi fortuné,
Tout autre nœud doit bientôt ſe détruire.
Vous me parliez dans l'inſtant de Daphné ;
Non, non, ni ſa beauté, ni ſa grande richeſſe,
Ne peuvent balancer ma premiere tendreſſe.
Vous ſçavez.....

JULIE.

De ces vœux que vous m'avez offerts,
J'ai peine, je l'avoue, à perdre la mémoire.

LICIDAS.

Le mérite éclatant de Vercour faiſoit croire,
Que nul autre jamais ne porteroit vos fers ;
Mais vous cherchez l'Amant le plus ſincere.

JULIE.

Loin de Paris, depuis huit jours,
Il eſt occupé d'une affaire,
Qui pourra long-tems le diſtraire,

Et qui lui permet peu de ſonger aux amours.

LICIDAS.

Je n'examine rien. Il eſt tems que la fête
Que vous venez de m'ordonner,
Par mes ſoins dans ces lieux s'apprête ;
C'eſt mon engagement, le cœur doit la donner.

JULIE.

Songez-y.

LICIDAS.

J'y prendrai tous les ſoins qu'il faut prendre ;
Agathe & Célimene auront ſoin de s'y rendre,
Et c'eſt vous que les jeux y doivent couronner.

SCENE III.

DAPHNÉ, LICIDAS, JULIE, MARTON.

DAPHNÉ, *au fond du Théâtre.*

Rien n'eſt plus vrai, l'inconſtance eſt marquée.

Julie, appercevant Daphné, affecte de donner la main à Licidas, qui la reconduit ſans voir Daphné.

SCENE IV.

DAPHNÉ, MARTON.

DAPHNÉ.

BElle Marton, voici du changement!
Je pourrois en être piquée :
Voulez-vous, généreuſement,
M'en dire le ſujet ? Vous êtes obligeante.

MARTON.

Mademoiſelle..... Mais..... Je ſuis votre ſervante.
(*Elle rentre.*)

SCENE V.

DAPHNÉ, *ſeule.*

JAi vû ſuffiſamment ce qui ſe paſſe ici,
Et je n'en ſerai pas la dupe.
Non. Chacun, dans ce monde-ci,
De ſon propre intérêt s'occupe.
Vercour ſecrettement quitté :
Les feux de Licidas réveillés pour Julie :
Eh ! bien, ſoit : tout cela n'a rien qui m'humilie.

J'écouterai Cléon que j'avois rebuté.
Mon bien le tente un peu. Ce n'eſt pas une affaire.
La fortune de Licidas
Ne m'étoit pas trop néceſſaire;
Si Cléon n'en poſſede pas,
C'eſt un heureux que je vais faire:
Les larmes, les ſoupirs ſeroient hors de propos.
Cela mortifiera ma petite Parente;
Mais j'aurai ſoin d'ailleurs de la rendre contente.
Cléon vient. C'eſt aſſez. Réglons tout en deux mots.

SCENE VI.

CLÉON, DAPHNÉ.

DAPHNÉ.

CLéon, à nos deſſeins rien enfin ne s'oppoſe,
Et je veux qu'au plutôt vous déclariez mon choix.

CLÉON.

Agathe s'apperçoit de ma métamorphoſe;
Elle ne ſçait pas trop que penſer de la choſe:
Mais peut-on s'éloigner de vivre ſous vos loix?

DAPHNÉ.

Agathe va venir, vous prendrez congé d'elle;

Rendez votre rupture à ſes yeux naturelle :
Vous avez de l'eſprit, vous vous conſulterez ;
Mais, en un mot, vous lui direz
Que pour un autre nœud elle étoit deſtinée,
Et qu'à vous épouſer je ſuis déterminée.
(Elle rentre.)

SCENE VII.

CLÉON, *ſeul.*

QUel coup du ſort ! à peine je le croi !
Non, je n'y comprends rien. Aurois-je du m'attendre,
Que ruiné, perdu, réſolu de tout vendre,
Le Ciel enfin voudroit veiller ſur moi ?
Quoi ! la même Daphné qui me fut ſi ſévere,
Se dépouille de ſa fierté,
Et me rend le dépoſitaire
De ſes tréſors, de ſa beauté !
Agathe ! Il eſt bien vrai, vous êtes adorable !
Mais l'attaque eſt trop vive, & je ſuis fort traitable :
Elle n'y perdra pas, quelqu'un plus opulent
La dédommagera.
(Voyant venir Agathe.)
Donnons un tour galant.....

SCENE VIII.

AGATHE, CLÉON.

AGATHE.

DE vos façons, Monſieur, j'ai lieu d'être ſurpriſe.
De grace, parlez franchement.

CLÉON.

C'eſt auſſi l'eſprit de franchiſe
Que j'emploierai dans ce moment;
Quoique vous me voyez faire un peu de figure,
Je ne puis vous diſſimuler
Que tant de gens fâcheux ſont prêts à m'accabler,
Et que mon bien de ſa nature
Eſt ſi mince, ſi mince, à ne vous rien céler,
Que voyant de mon ſort une exacte peinture,
Ce tableau vous feroit trembler.

AGATHE.

Je vous croyois peu riche, il eſt vrai, mais j'ignore
Un déſaſtre ſi grand, & je balance encore
A le croire certain.

CLÉON.

Oui, vous en douterez, vous prendrez pour défaite
Ce que j'expoſe avec chagrin;
Il n'eſt que trop conſtant, ma déroute eſt complette;

Irois-je vous cacher un ſi triſte deſtin ?
Quiconque vous verra vous trouvera parfaite,
Et déjà ſur ce premier point,
Vous auriez tort d'être inquiette :
Tout vaudra mieux que moi, je ne me flatte point ;
Car enfin je vous le répete,
C'eſt mon mal, chacun a le ſien ;
Si l'on comptoit juſqu'à la moindre dette
Après avoir calculé la recette,
En ſupputant fidelement mon bien,
C'eſt tout au plus s'il ne me reſte rien.

AGATHE.

Mais vous me diſiez tant, qu'un Epoux jeune & tendre
Pour s'enrichir, oſoit tout entreprendre ;
A force de travaux, à force de vertus,
Que l'Amour enchaîne Plutus.

CLÉON.

Eſpoir d'Amant que la raiſon réprouve !
Et que ſert-il de vous flatter ?
Plutus ! tout ſans ceſſe vous prouve
Que l'Amour ne le peut dompter.
Vous le ſçavez trop bien, oui ce cœur vous adore.
Qu'un lien imprudent nous uniſſe tous deux,
Qu'un hymen avec vous favoriſe mes vœux ;
Qu'en arrivera-t-il ? mille Amours vont éclore,
Mais des Amours bien malheureux.
L'Amant chéri devient un Epoux qu'on abhorre

AGATHE.

Que pourrai-je répondre à ces raiſonnemens?

CLÉON.

Qu'un lutin dans ce ſiécle eſt contraire aux Amans;
Qu'on ne peut plus former un hymen qui vous plaiſe.
Daphné dans peu vous mariera
Sans doute richement, l'objet vous déplaira.
Moi, j'étois né pour vous: réduit mal à mon aiſe...
Que dis-je? au déſeſpoir je ſuis abandonné;
Et ſi jamais cet orage s'appaiſe,
C'eſt un ſecours divin qui m'eſt enfin donné.

AGATHE.

Et ce ſecours divin, je le vois, c'eſt Daphné?

CLÉON.

Vous l'avez dit. Je ſuis loin de votre préſence,
J'apperçois trop combien cet aveu vous offenſe.

AGATHE.

M'offenſer! non; mon cœur n'en eſt point étonné,
Et vous vous flattez trop, je penſe.
Allez, j'attends de vous une éternelle abſence.

CLÉON.

Je ne dis plus qu'un mot dans ces vives douleurs:
La preuve eſt démontrée; aujourd'hui la Finance,
Dans l'Univers entier, ainſi que dans la France,
A la force majeure & doit régler les cœurs;

C'eſt ce qui fait que, dans cette occurrence,
Julie a ſçu quitter Vercour pour Licidas;
Pour le bien de Daphné je quitte vos appas;
Et Daphné, qui vous aime,
Veut que ſur ce ton-là, vous vous trouviez vous même;
Que loin de conſulter un deſir amoureux,
Vous paroiſſiez ſuperbe en Bijoux, en Livrées;
Dans un Char verniſſé, que ſix Chevaux pompeux
Vous menent leſtement dans un Palais de Fées;
Que des Mets recherchés, qu'un Feſtin ſomptueux
Couvrent ſans ceſſe votre Table.
Voilà ce qu'il vous faut, voilà le ſeul état
Qui ſoit aujourd'hui ſupportable.
Il n'eſt plus de bonheur ſans faire un grand éclat;
Et quand on ſe marie, on prend le premier Fat
Au lieu de l'Amant véritable.

(*Il rentre.*)

SCENE IX.

AGATHE, *ſeule.*

L'Ingrat ! ſa cruauté ſe montre-t-elle aſſez ?
De quel nouveau projet ſe remplit-il la tête ?
Quoi ! Daphné le captive. Il fuit, rien ne l'arrête :
Tous mes traits dans ſon cœur ſe trouvent effacés !
Je ne puis concevoir cette rupture étrange ;
Ah ! Daphné, c'eſt donc là le ſoin que vous prenez ;
Si les parens de qui vous me tenez,
Sçavoient ce trait ſanglant..... Quoi ! pour vous Cléon change !
Vous m'otez un Epoux !..... il faut que je me venge.
Ses diſcours prouvent trop que le deſſein eſt pris,
Et qu'il n'eſt plus d'eſpoir. Le traitre ! ma colere,
En le perdant du moins, ſçaura ſe ſatisfaire.

SCENE X.

FÉRIMON, AGATHE.

FERIMON, *au fond du Théâtre ſans voir Agathe.*

DEmandons à quelqu'un... C'eſt ici le logis.

AGATHE.

Que vois-je? ah! Férimon mon Frere!

FÉRIMON, *l'embraſſant.*

Eh! la petite Sœur, bon jour, bon jour, ma chere,
Je vous cherchois. Je viens faire un tour à Paris
Pour me déſennuyer, car on ne ſçait que faire;
Heureuſement pour nous & nos amis,
De fort honnêtes gens nous annoncent la guerre.
Comment va le plaiſir? bien? car dans ce ſéjour,
Et ſurtout chez Daphné, l'on fait aſſez ſa cour;
Et la ſociété, dit-on, eſt fort jolie.

AGATHE.

Il eſt vrai qu'on y voit très-bonne compagnie;
Mais.....

FÉRIMON.

Qu'eſt-ce?

AGATHE.

J'étois prête à vous faire ſçavoir,
Qu'inceſſamment Daphné ſongeoit à me pourvoir.....

FÉRIMON, *avec joye.*

C'eſt fort bien.

AGATHE.

Le parti doit paroître ſortable,
C'eſt quelqu'un qui poſſede une Charge honorable,
Un jeune homme de Robe.

FÉRIMON.

Homme de Robe ? bon.
C'eſt faire un choix avec raiſon,
Et je l'approuve fort. Nous autres Militaires,
A faire des Amans nous ne convenons gueres.
Courir, camper, ſouffrir eſt notre lot.
Une Beauté reſte la priſonniere,
Quand Billets doux, du haut de la frontiere,
En quatre jours arrivent au galop ;
C'eſt un métier dont l'Amante s'ennuye.
Cela fait, entre nous, une très-pauvre vie.
Qu'on ſoit ſage tant mieux ; mais Eſclave, c'eſt trop.

AGATHE, *ſe mettant à pleurer.*

C'eſt un ingrat !

FÉRIMON.

Plaît-il ?

AGATHE, *en ſanglottant.*

Oui, vous ſçaurez, mon frere,
Que, ſur le point de terminer l'affaire,

Tout eſt rompu. Daphné par un retour cruel,
L'engage à me porter le coup le plus mortel.

FÉRIMON, *ſe mettant auſſi à pleurer.*

Quoi! Têtebleu!

AGATHE, *redoublant ſes ſanglots.*

Daphné, qui, comme ma Parente,
Devroit moins ſur mon ſort ſe rendre indifférente,
Le choiſit pour Epoux; il me manque de foi.
Le perfide n'a plus de ſentimens pour moi.

FÉRIMON, *ſe livrant à la colere.*

Il ſe nomme?

AGATHE.

Cléon.

FÉRIMON.

Où le trouver?

AGATHE.

Mon Frere,
Hélas! il eſt ici.

FÉRIMON.

Je frémis de colere.
Sambleu! Je vais bientôt lui faire déclarer
Quelle raiſon le porte à vous marquer ſa haine.
Moi, Férimon! Moi, Capitaine
De Grenadiers! Moi, me faire pleurer!

AGATHE.

Mon frere, parlez-lui, mais au moins ſans jurer.

FÉRIMON.

Morbleu!

AGATHE

AGATHE.

Finiſſez donc.

FÉRIMON.

Ventre!....

AGATHE.

Eh ! paix, je vous prie.

FÉRIMON, *ſe rongeant les poings.*

Par la mort ! par le ſang !

AGATHE.

Ah ! quel ſerment ! Je tremble !

FÉRIMON.

Un affront ! Ma furie
Ne reconnoîtra plus ſa robe ni ſon rang.
Il me couvre de honte, & j'aurai ma revanche :
Qu'il paroiſſe à l'inſtant.
Je vous le prendrai par la manche.
Je vous le tourne....la....ne railonnons point tant.
(*Allant au fond du Théâtre.*)
Hola ! Cléon, Cléon ?

SCENE XI.

CLÉON, DAPHNÉ *qui ſuit Cléon*, AGATHE, FÉRIMON.

CLÉON.

QUi donc ainſi m'appelle ?

FÉRIMON, *le regardant.*

Eſt-ce vous?

CLÉON, *reculant quelques pas.*

Quel diable eſt-ce ceci ?

FÉRIMON.

Madame, & vous, Mademoiſelle,
Vous n'avez pas beſoin de demeurer ici,
C'eſt un mot qu'en paſſant.....

CLÉON, *bas à Daphné,*

Madame ?....

DAPHNÉ.

Eh ! non, je reſte.

(*à Férimon.*)

Quel eſt donc ce tranſport ? Je vous connois, Monſieur.
Doit-on ſe préſenter avec cette fureur ?

FÉRIMON.

Retirez-vous, Madame.

DAPHNÉ.

Ah! quel regard funeſte!
Quel couroux!

CLÉON, *à part.*

Je ne ſçais.....

FÉRIMON.

Oſer me demander
Ce qui m'agite? Eh! quoi! l'impertinent outrage
Que l'on fait à ma Sœur, en faut-il davantage?

CLÉON.

(*à part.*)
C'eſt le frere.

(*à Férimon.*)

Monſieur, il faut ſouvent céder
A des motifs qui ſemblent raiſonnables;
Si je ne forme point des liens adorables,
C'eſt que tout mon penchant n'y peut rien décider.
Madame, ſeule ici régle le ſort d'Agathe,
Madame, à notre hymen ne veut plus conſentir.

FÉRIMON, *frappant du pied.*

Eh! pourquoi donc promettre?

CLÉON.

Oh! votre rage éclate
Un peu trop vivement. Je dois vous avertir
Qu'un pareil ton n'eſt pas fait pour ſéduire.

La robe ni fait rien, & vous devez penſer
Que ſur le point d'honneur chacun ſçait ſe conduire,
Et que l'on n'aime point à ſe voir offenſer.
Ne vous y jouez pas. Aujourd'hui les Légiſtes,
Les Sujets de Thémis, ſont des Académiſtes;
En Ecuyers experts ils montent les chevaux,
Ils en ſçavent à fond les beautés, les défauts,
C'eſt une paſſion; & tout chez eux dénote
Le Cavalier le plus parfait:
Ils ne le ſont pas moins du côté du fleuret;
Un Juge en habit verd ſçait porter une botte,
Et ces Robins qui cauſent peu d'effroi,
Peuvent..... Entendez-vous.....?

FÉRIMON.

Morbleu! c'eſt bien s'y prendre!
Voilà ce que de vous je déſirois d'entendre,
C'eſt....

CLÉON.

Je....ne parle pas de moi.

FÉRIMON, *furieux.*

Ah! c'eſt trop balancer.

DAPHNÉ, *avec hauteur.*

Un peu de patience:
Si votre cœur ſe livre à tant de violence,
Et que le traitement qu'éprouve votre Sœur,
Juſques à ce point vous offenſe,
Que n'en accuſez-vous le véritable Auteur?

(*S'attendriſſant.*)

J'ai de quoi me plaindre comme elle :
Un perfide, oui, Licidas
Mépriſe ma tendreſſe & ce que j'ai d'appas,
Pour une conquête nouvelle :
Je ne puis concevoir comment, depuis deux jours,
Un démon a troublé ſon ame,
Ni pourquoi, trahiſſant une ſincere flamme,
Il ſe livre à d'autres amours.

(*Férimon paroît s'impatienter.*)

C'eſt-là, c'eſt-là le traître
Qu'il faudroit accuſer :
C'eſt lui ſeul qui fait naître
Le trouble malheureux qui vient nous diviſer.

FÉRIMON.

Morbleu ! je n'entends point.

DAPHNÉ.

Tenez. Voyez vous-même.
Celui dont je vous parle. Oui, l'ingrat Licidas.
Il eſt avec Julie. Il porte ici ſes pas.
Auprès d'elle, voyez ſa complaiſance extrême.

(*Julie & Licidas paroiſſent dans l'enfoncement du Théâtre & cauſent enſemble.*)

FÉRIMON.

Julie & Licidas, tout m'eſt indifférent,
Mais l'hymen ſe fera.

AGATHE, *à part.*

Que n'ai-je point à craindre !

CLÉON.

Un ſort eſt contre nous.

(*Licidas s'avance en cauſant avec Julie & en riant.*)

SCENE XII.

JULIE, LICIDAS, les Acteurs Précédens,

MARTON.

FÉRIMON, *très-haut.*

J'Ai ſujet de me plaindre,
Et quiconque eſt l'Auteur d'un pareil différend,
Va m'en faire raiſon.

DAPHNÉ, *en montrant Licidas.*

Que Monſieur, qui s'avance,
Explique donc ici d'où vient ſon inconſtance.

LICIDAS.

Madame, je ſerois, ſans doute, embarraſſé
De juſtifier cette offenſe,
Si vous n'en euſſiez pris une prompte vengeance.
De Cléon le zèle empreſſé
Vous dédommage trop pour parler de mon crime.
Vous avez bien raiſon. Ce choix eſt légitime.
Par moi-même je ſens que les premiers amours,
De tout autre lien triompheront toujours.

DAPHNÉ.

Devez-vous m'accuſer ? Et Madame peut-elle
Se prêter à l'encens d'un cœur ſi peu fidele?

JULIE.

Madame, en tout cela, moi, je ne ſuis pour rien.
Pour un inſtant, mettez-vous à ma place.
Je ne ſçais pas ce qu'il faut que je faſſe ;
On m'aime, hélas ! je le veux bien

MARTON, *à part en ſouriant.*

La méchante !

JULIE.

Au ſurplus Licidas vient de dire
De très-fortes raiſons qui doivent vous ſuffire.

LICIDAS.

Ah ! je m'apperçois trop, combien j'étois trompé
En comptant ſur un cœur déjà préoccupé.

DAPHNÉ, *avec courroux.*

Oui, tout autre que vous eſt digne de me plaire.

FÉRIMON.

A préſent, d'un coup d'œil, je vois tout le myſtere.
(En montrant les Perſonnages.)
Monſieur rompt avec vous. Vous comptez ſur Cléon :
Chacun de ſon côté peut avoir la raiſon ;
Mais voici le mal de l'affaire :
Agathe eſt ſans Amant, & moi qui ſuis le Frere,
J'entends que tout ici s'arrange de façon

Qu'aux objets offenſés l'on demande pardon :
Qu'on ſoit à l'avenir plus conſtant dans ſa flamme,
Et qu'enfin chaque Amant retourne vers ſa Dame.

LICIDAS, *l'interrogeant en petit Maître, & en riant.*

En vérité, Monſieur ?

JULIE.

C'eſt nous faire la loi
Avec autorité. J'ignore aſſez pourquoi.

LICIDAS, *en riant.*

Comment donc, parmi nous, c'eſt Monſieur qui préſide ?

FÉRIMON, *froidement.*

C'eſt le moyen de ſortir d'embarras.

LICIDAS, *en riant.*

Où donc avez-vous pris cet air qui nous décide?

FÉRIMON, *froidement.*

Si j'avois tort, je ne le prendrois pas.

MARTON, *bas à Julie.*

Voici du bruit.

JULIE.

La ſotte!

CLÉON, *à part.*

Adieu donc la fortune.

DAPHNÉ.

Chacun pour ſon bonheur cherche à s'aſſocier ;
Madame avoit aſſez beſoin d'un Financier.

FÉRIMON, *à Daphné d'un air mépriſant.*

Il eſt donc Financier ?

LICIDAS, *à part & en regardant Férimon.*

Ah! ce ton m'importune!
Et j'en ſuis piqué vivement.

JULIE, *à Daphné.*

Je me mets au-deſſus de cette raillerie:
Un autre en auroit l'ame aigrie.

LICIDAS.

S'il en étoit beſoin, je crois qu'au ſentiment
Il joindroit de l'entêtement.

MARTON.

En effet, & pour moi je vais parler ſans feinte.

FÉRIMON, *à part & en regardant Licidas.*

Je me contrains. Retenons-nous;
Suſpendons mon courroux.

MARTON.

Les cœurs doivent-ils donc ſouffrir tant de contrainte?
On s'aime, on ſe ſépare, on forme d'autres nœuds.
C'eſt cette liberté qui peut nous rendre heureux.
On vante inceſſamment le Papillon volage,
Qui va de Fleurs en Fleurs.
Un Amant comme lui médite les ardeurs;
Faut-il qu'aveuglément dans l'hymen on s'engage?
Non, non, on refléchit le vœu qu'on va riſquer;
Et comme cet hymen eſt un fort long voyage,
On permet aux Amours, avant de s'embarquer,
De folâtrer ſur le Rivage.

JULIE, *à Daphné.*

Puis-je vous garantir, Madame, des ſuccès,
Qui devroient n'être dus qu'à vos rares attraits ?

DAPHNÉ.

C'en eſt trop, il eſt tems que mon dépit éclate ;
On ne doit point ici s'inquietter d'Agathe,
Et je déclare à tous que j'épouſe Cléon.

CLÉON.

Meſdames..... Décidez.

DAPHNÉ, *à Agathe.*

Rentrez Mademoiſelle.

AGATHE.

Hélas !

FÉRIMON, *arrêtant Daphné.*

Eh ! non, Madame, non !
Vous devez un peu plus faire cas de mon zèle ;
Je viens de propoſer un plan d'arrangement ;
Je l'ai dit. On ne peut en ſortir autrement.

LICIDAS.

Quand Julie à l'inſtant me marqueroit ſa haine,
On ne me verroit pas prétendre à d'autre chaîne ;
Chacun pour ſon bonheur cherche à s'aſſocier,
Et Madame a très-fort beſoin d'un Financier.

JULIE.

De la loi qu'on me fait, d'être ainſi mépriſée,
Je ſuis, je l'avouerai, je ſuis fort offenſée.

FÉRIMON.

Dès que l'on n'en vient point à l'accommodement,

Il ſeroit à propos, me ſemble,
Que nous puiſſions tous deux nous expliquer enſemble.

JULIE.

Allez, pour Licidas, on ne craint nullement;
Et l'on ſçauroit mettre ordre à votre emportement.

LICIDAS, *à Férimon avec hauteur.*

Monſieur, retirez-vous.

FÉRIMON, *tranſporté de colere.*

Moi, que je me retire!

MARTON, *à part.*

Cela tournera mal.

CLÉON, *à part.*

Ma foi, que l'on s'en tire.

AGATHE, *à part.*

O! Ciel!

LICIDAS.

Loin des Drapeaux de Mars,
Je ne ſçais pas ſi mes Confreres
Amoureux d'intérêts, d'affaires,
Evitent de certains haſards;
Mais pour moi, je n'en fais que rire;
Je demeure fidele à d'anciennes Loix,
Et ſans vous irriter, permettez-moi de dire
Qu'à Rome, le Queſteur repaſſoit les Gaulois.

FÉRIMON.

Tubieu! Monſieur, ceci décide bien la choſe.
Les Gaulois!

AGATHE & MARTON.

Arrêtez.

FÉRIMON.

Sortons, sortons pour cause.

LICIDAS.

Sortons.

DAPHNÉ & MARTON.

Ah! Licidas!

LICIDAS.

Monsieur fait ce qu'il doit,
Et l'on répare ainsi l'injure qu'on reçoit.

JULIE.

Mais de ce furieux ne peut-on se défaire?
(*à Férimon.*)
Je vous ferai bien, moi, calmer votre colere.

LICIDAS.

Nous nous retrouverons.

FÉRIMON.

Il n'échappera pas.
Quoi! moi, j'aurois bravé mille trépas,
Et ma valeur pourroit sembler suspecte!

LICIDAS.

J'attends, mais par égard aux Dames qu'on respecte.

FÉRIMON.

Pour qu'on en soit certain, j'en fais serment ici.

LICIDAS, *faisant le même geste.*

Et moi, j'en fais serment aussi.

AGATHE.

Je meurs.

MARTON.

Je n'en puis plus.

DAPHNÉ.

Je ſuis toute troublée.

MARTON.

Plus on leur parle & plus leur rage eſt redoublée.

AGATHE, *pleurant.*

Quand une fois deux hommes ont promis
De ſe revoir comme ennemis,
Non, ils n'en veulent plus démordre.

JULIE.

Allez, ne redoutez nul accident fâcheux,
On aura trop grand ſoin de les veiller tous deux;
J'ai du crédit aſſez pour y mettre un bon ordre.

SCENE XIII.

CARLIN, & les Précédens.

CARLIN, *dans le fond du Théâtre.*

OU la trouver? où donc?

JULIE.

Qu'entends je?

MARTON.

On vient ici.

CARLIN, *paroiſſant en bottes.*

Où donc trouverai-je Julie ?

MARTON.

C'eſt Carlin.

CARLIN.

Ah ! Madame, à la fin vous voici :
Je ne me ſuis jamais tant hâté de ma vie;
Sçachez m'en gré, je vous ſupplie,
Dans un inſtant vous allez voir Vercour.

JULIE.

Vercour arrive, ô Ciel !

CARLIN.

Il revient de la Cour.
Il vient vous annoncer une aimable nouvelle.

JULIE.

Dis-nous, Carlin, ah ! dis-nous quelle eſt-elle ?
Ne retiens point mon eſprit ſuſpendu.

CARLIN.

Il ne l'a point permiſe à ma bouche profane ;
D'en parler il m'a défendu.
Il doit ſeul en être l'organe :
Mais pour vous prévenir devant lui j'ai couru.

JULIE, *tirant Carlin au coin du Théâtre.*

Ah ! Carlin, viens, un mot.

CARLIN, *bas à Julie.*

Nous n'avons point la guerre.

Tout ce qu'on en a dit n'étoit qu'une chimere.

JULIE.

Que dis-tu ?....

(On entend des fanfares.)

CARLIN.

De Vercour vous ſçavez la gaieté,
De vingt Muſiciens il revient eſcorté.

JULIE, *tirant Licidas ſur le devant du Théâtre.*

Licidas : dans le fond, c'eſt faire une injuſtice ?
Je penſe à tout cela.....

LICIDAS.

Madame.....Eſt-ce un caprice
Qui vous fait ?....

JULIE, *haut.*

Non vraiment. Faiſons-nous un effort.
A Daphné, croyez-moi, confeſſez votre tort.

LICIDAS, *après un tems & regardant Daphné.*

Mais voudra-t-elle ?.....

DAPHNÉ.

Hélas !

LICIDAS, *ſe jettant aux genoux de Daphné.*

Pardonnez donc, Madame,
Les écarts malheureux d'une trop juſte flamme.

DAPHNÉ.

Quand le cœur eſt touché, que n'excuſe-t-on pas !
Cléon, empreſſez-vous d'imiter Licidas.

CLÉON, *après s'être jetté aux genoux d'Agathe.*

Ah ! ſi de mon pardon j'obtiens jamais la grace !..

AGATHE.

Le crime le plus grand par le regret s'efface.

FÉRIMON.

Que vois-je!..... Quelle joye!..... Oh! trop heureux transport!
Quel Dieu dans un instant met tous les cœurs d'accord!
J'ai sans doute fait voir une humeur trop rebelle;
Et je dois en gémir aux pieds de cette Belle.
(*Il se met aux genoux de Julie.*)

CARLIN, *après avoir fait quelques caresses à Marton.*

Tous à genoux! Qu'est-ce donc que ceci?
Pour faire le Tableau, je vais m'y mettre aussi.

Les Acteurs restent un moment dans cette attitude. On entend des fanfares, au milieu desquelles arrive Vercour magnifiquement vêtu, & suivi de plusieurs Danseurs & Chanteurs.

SCENE XIV.

VERCOUR, & LES PRÉCÉDENS.

VERCOUR, *faisant une inclination à Julie.*

AMis, Chers Citoyens, & vous sur-tout Madame,
Partagez les transports qui raviſſant mon ame.

Je paſſois cette nuit près le Palais des Rois,
Une clarté brilloit ſur ſes ſuperbes toits,
Un charme ſe répand, par tout un doux murmure
Sembloit, de ſon ſommeil, retirer la Nature.
Tous mes ſens ſont atteins de ce frémiſſement,
Qui prédit à nos cœurs un grand événement.
J'approche. Un peuple immenſe entoure ces Portiques;
D'une pompeuſe Cour aſyles magnifiques,
Et me joint à la foule où chacun faiſoit voir
D'un objet déſiré l'impatient eſpoir.
Une voix, qui du Ciel ſoudain paroit deſcendre,
A ce peuple attentif ſe fait alors entendre.
Oui, vos vœux ſont remplis, un enfant Dieu-donné,
François! heureux François! un Prince vous eſt né!
C'eſt celui qui devoit combler votre eſpérance:
C'eſt le troiſieme Lys des Armes de la France,
C'eſt le fruit des amours de deux parfaits Epoux.
Par des cris éclatans, nous nous ſignalons tous.
Pour voir ce cher Enfant, tout le peuple s'empreſſe.
Un Monarque verſant des larmes de tendreſſe,
Retient entre ſes bras ce dépôt précieux.
Spectacle intéreſſant qui fixe tous les yeux!
On penſe voir en lui la puiſſance immortelle,
Qui témoigne aux humains ſa bonté paternelle.
Chaque mot eſt alors un Arrêt du Deſtin.
On écoute, on admire, on reconnoit enfin

Dans ces marques d'amour auguſtes & ſinceres,
Le plus puiſſant des Rois, & le meilleur des Peres.

DAPHNÉ.

Ah! beniſſons le Ciel!

CLÉON.

Favorable Deſtin!

MARTON.

Que cet Aſtre nouveau nous éclaire ſans fin.

JULIE.

Exprimons notre ardeur, que la plus noble Fête,
Par nos ſoins empreſſés dès le moment s'apprête.

FÉRIMON.

Vive le Roi!

LICIDAS.

N'ayons plus de courroux.

FÉRIMON.

Amis, mon avis eſt de nous embraſſer tous.

(*Ils s'embraſſent les uns & les autres.*)

AGATHE.

Né pour des intérêts qui touchent la Patrie;
Si, durant le cours de ſa vie,
Il cauſe autant de bien qu'il en fait parmi nous,
On doit en eſpérer le bonheur le plus doux.

VERCOUR, *à Julie.*

Qu'eſt-ce?

JULIE.

Laiſſez, Vercour, il n'eſt pas néceſſaire
Que vous ſoyez inſtruit de toute cette affaire.

FIN.

NOUVELLES OBSERVATIONS, *AU SUJET* DES CONDAMNATIONS PRONONCÉES CONTRE LES COMÉDIENS.

NOUVELLES OBSERVATIONS, *AU SUJET* DES CONDAMNATIONS PRONONCÉES CONTRE LES COMÉDIENS.

LEs Apologies faites en faveur de la Comédie ont toujours été aſſez foibles ; & toujours ces Apologies ont été réfutées par des plumes habiles.

Pourquoi la Comédie n'a-t-elle point eu de meilleurs défenſeurs ? C'eſt que, dans cette entrepriſe, un Ecrivain ſe trouve d'abord arrêté par des obſtacles qui mortifient ſon amour-propre ; car, d'un côté, des perſonnes pieuſes regardent comme un crime, la ſeule propoſition de faire abſoudre les Comédiens par l'Egliſe ; & de l'autre, les trois quarts des Spectateurs traitent de ridicule, le ſoin que l'on prend de juſtifier leur plaiſir : de façon que cette défenſe eſt, aux yeux des Dévots, un at-

tentat ; & aux yeux des Gens du monde, un pédantiſme.

Cependant, on ne ſçauroit diſconvenir que de voir les Comédiens, en même-tems, proſcrits & autoriſés, ne ſoit une choſe qui renferme une ſingularité frappante.

En vain les Théologiens croyent-ils s'être aſſez rapprochés, & avoir ſuffiſamment étendu leur charité, en établiſſant, que l'on peut tolérer ceux qui vont aux Spectacles ; & qu'à l'égard des Acteurs, dans les momens preſſans, on eſt prêt à recevoir leur abjuration ; en vain d'autres Philoſophes penſent-ils, d'après Pope, que tout eſt bien, tel qu'il ſoit, & qu'il faut des ombres au Tableau ; en vain la Politique croiroit-elle entrevoir, dans une innovation, quelques inconvéniens : il n'en eſt pas moins vrai, que de vouloir diffamer une Troupe de Gens à talens, que l'on reconnoît d'ailleurs être néceſſaires, eſt une contradiction inſoutenable, & qui ne peut pas long-tems ſubſiſter dans un Etat, dont le goût & les déciſions ſont des Loix pour toutes les autres Cours de l'Europe.

Le déſir de décider la queſtion eſt donc un déſir légitime ; mais ſi, en l'entrepre-

nant, on n'a pour ſoi, ni les conſciences ſcrupuleuſes, ni les conſciences aiſées, à qui donc pourra-t-on s'adreſſer ?

Ce ſera à un petit nombre de Perſonnes qui, quoique jouiſſant des délaſſemens de la Société, reſpectent la Religion ;

A des Perſonnes qui ſçavent que beaucoup de préjugés, dont on croyoit ne jamais revenir, ont néanmoins été détruits par la ſuite ;

A des Perſonnes, enfin, aſſez généreuſes pour faire valoir, auprès des Puiſſances, ce qu'elles auront trouvé de juſte dans la Cauſe des Comédiens, & qui détachées d'intérêts perſonnels, chériſſent tout ce qui peut conſtater la gloire de l'Etat.

On eſpere raſſembler tout ce qu'il eſt poſſible de dire, à ce ſujet, dans les trois Obſervations ſuivantes.

1°. *Que les raiſons que l'on a rapportées juſqu'à préſent, pour prouver que la Comédie condamnée n'eſt point celle qui exiſte aujourd'hui, n'ont jamais été expoſées avec aſſez de ſoin.*

2°. *Que la Comédie, telle qu'elle a été traitée par Moliere, eſt ſuffiſamment bonne pour les mœurs ; à plus forte raiſon depuis les ſages réglemens qui ont été introduits.*

3°. *Que les déſordres que l'on pourroit*

reprocher aux Perſonnes de Théâtre, ſont indépendans de leur Profeſſion.

PREMIERE OBSERVATION.

CE n'eſt que depuis un ſiécle environ, que l'on eſt en droit d'eſpérer de l'Egliſe, l'Abſolution des Comédiens ; car on ne doit pas s'attendre ici, que l'on oſe improuver les reſpectables déciſions des Conciles. On prétend ſeulement faire voir les motifs qui ont occaſionné ces déciſions, & que ces motifs n'exiſtent plus.

Si la Comédie eût toujours été telle qu'elle eſt aujourd'hui, il y a lieu de croire qu'elle ne ſe ſeroit point attiré les Cenſures Eccléſiaſtiques.

On va rapporter comment, depuis la naiſſance du Chriſtianiſme juſqu'au tems des derniers Conciles, elle les a juſtement méritées.

On ne peut exprimer juſqu'à quel point la licence fut portée à Rome, ſous les derniers Empereurs.

On n'accuſera pas les Saints Peres d'avoir été des Cenſeurs outrés, ni des Critiques trop auſteres, quand on ſçaura qu'il

ſe

ſe paſſa un très-long eſpace de tems, avant qu'ils obtinſſent la ſuppreſſion des Bains publics, communs aux hommes & aux femmes, dans leſquels ſe trouvoient des femmes Chrétiennes.

Les Spectacles étoient dans le même goût.

Apulée, qui vivoit dans le deuxieme ſiecle, fait la deſcription d'un Spectacle Pantomime de ſon tems, où l'on repréſentoit le Jugement de Pâris, & où Vénus paroiſſoit telle qu'on la décrit dans les Métamorphoſes.

Cette repréſentation du Jugement de Pâris, étoit ſuivie de l'expoſition d'une femme condamnée à mort, & à une proſtitution dont la pudeur ne permet pas de nommer le genre. *

Au fameux Théâtre d'Antioche, qui, dans ſa vaſte enceinte, comprenoit un Jardin & une partie de la Fontaine de Daphné, des Femmes qui faiſoient les Rolles de Nayades, pendant la repréſentation de la Piéce, nageoient nues aux yeux des Spectateurs.

Il arrivoit encore que beaucoup de Co-

* Voyez l'Aſne d'Or d'Apulée.

médiens, à l'exemple des Gladiateurs ſe bleſſoient à mort ſur la Scéne ; de ſorte que, ſans qu'il ſoit beſoin de multiplier les exemples, on voit clairement que ce n'étoit alors, qu'horreurs, que meurtres que proſtitutions.

Une autre eſpece de Spectacles, qui, quoique bien moins abominables, étoient tout auſſi dignes de la juſte Cenſure des Saints Peres, étoit la Repréſentation des Myſtères du Paganiſme ; car quoiqu'aujourd'hui nous ſoyons peu touchés des Aventures de Jupiter, de Mars, &c. & que les Dieux, ſur notre Théâtre, figurent aſſez mal, un nouveau Chrétien, qui aſſiſtoit à ces Spectacles, n'étoit pas moins irrégulier qu'un Juif, qui de nos jours ſeroit nouvellement converti, & que nous verrions retourner à la Synagogue.

Une réflexion générale eſt que l'établiſſement du Chriſtianiſme demandoit, ſans doute, des précautions, qui aujourd'hui ne ſeroient pas néceſſaires ; & tout le monde conviendra que l'on doit être bien plus ſûr ſes gardes, quand on eſt ſur des Terres Ennemies.

Après la deſtruction de l'Empire de Rome, la Comédie, ſuivant l'expreſſion

de beaucoup d'Auteurs, reſta enſevelie ſous les ruines des Villes.

A la fin du ſeptieme Siécle & dans le huitieme, elle reparut chez les Empereurs d'Orient; mais ſous quelles couleurs? Cette nouvelle Comédie ne méritoit pas moins toute l'indignation de l'Egliſe. Ces Princes, entêtés de l'erreur des Iconoclaſtes, * permettoient que des Bouffons, revêtus d'habits Epiſcopaux, fiſſent mille indécences. Un Patriarche dépoſé étoit l'objet d'une de ces Farces publiques, & l'on n'épargnoit rien pour tourner en dériſion les Evêques & tout le Sacerdoce.

C'eſt quelques tems après que les Tournois commencerent à s'établir en France, c'eſt-à-dire, comme pluſieurs le prétendent, ſous le regne de Charles le Chauve, dans le neuvieme Siécle. Auparavant, il paroît que les Armes, la Chaſſe, le Plein-Chant, tenoient lieu de tout amuſement.

On ſçait juſqu'à quel point ces Tournois, qui d'abord ne paroiſſoient qu'un Exercice Militaire, devinrent par la ſuite dangéreux, & il eſt innombrable combien de Nobleſſe y a ſuccombé.

* Briſeurs d'images.

L'Egliſe, qui voyoit dans des Chrétiens, de nouveaux Gladiateurs déjà condamnés par les Peres, n'a ceſſé de fulminer contre ces Jeux, pendant le tems immenſe qu'ils ont duré.

J'oſe remarquer en paſſant, que ſi les Théologiens de France, qui voyoient les Princes & le Peuple ſi amoureux de cet Exercice, euſſent repréſenté dans les Conciles la néceſſité de le régler plutôt que de le condamner en général, & que la ſévérité des Conciles n'eût tombé que ſur ce que l'on appelloit *les Combats à outrage & à fer émoulu*, ces Jeux, ſans doute, n'auroient pas eu des effets ni des ſuites auſſi funeſtes.

Venons, enfin, au tems du dernier Concile Général.

Le terrible accident, arrivé à Henri II, qui mettoit tous les Jeux en horreur, & la révolte naiſſante de Luther, qui, par ſes maximes relâchées, venoit de ſecouer le joug de la vraie Religion, permettoient-ils d'eſpérer qu'au Concile de Trente, & dans les Parlemens de France, on auroit d'autre objet, que tout ce qui pourroit contribuer à l'auſtere Réformation des Mœurs, & à la plus réguliere Obſervation de la Diſcipline ? Et étoit-ce là le moment de

ſe flatter, après tous les crimes que l'on vient d'expoſer, que l'on voudroit bien ſe prêter à un nouvel Examen au ſujet des Spectacles, & que l'on auroit quelqu'indulgence, pour qui? Pour une troupe d'Acteurs imbécilles, qui paroiſſoient depuis quelque tems parmi nous, & qui prophanoient les Myſteres de la Religion, en les repréſentant au coin des rues & ſur des échaffauts?

Les Tragédies & Comédies de Garnier & de Jodelle, qui parurent dès 1551, ne méritoient gueres une exception. Tout ce qui a rempli le Théâtre long-tems après, n'en étoit pas plus digne, à commencer par les Bandes Italiennes, amenées ſous Henri III, qui ne jouoient que des Farces remplies de libertés.

Quelle comparaiſon eſt-il donc poſſible de faire des Spectacles dont on vient de parler, à ceux qui paroiſſent aujourd'hui? Et quelle juſtice y a-t-il à appliquer aux uns, les condamnations portées contre les autres.

Cependant il ſe rencontre des Ecrivains, qui, ſans avoir égard à cette prodigieuſe différence, ſemblent chercher à entretenir le courroux de l'Egliſe; qui trouvent

du Crime juſques dans les Drames les plus ſages, & qui ſoutiennent enfin que des Piéces de Théâtre auſſi honnêtes & auſſi épurées que nos bonnes Comédies, ont été de tous tems condamnées pour leur ſeule inutilité.

Du nombre de ces Ecrivains, eſt le Pere le Brun dans ſa réplique * à la Lettre imprimée à la tête des Œuvres de Bourſaut.

Les critiques du Pere le Brun ſont ſi outrées, & ſes Comparaiſons ſi injuſtes, qu'on n'y peut reſpecter que ſon zele.

D'ailleurs, le P. le Brun devoit-il tant ſe prévaloir de pluſieurs Conciles particuliers, qui ne regardent qu'une certaine Diſcipline, comme ceux de Tours & de Bourges, en 1683, & 1684, qui défendent les Spectacles les jours de Fêtes, les danſes dans les Cimetieres, les danſes devant les Egliſes, &c?

Devoit-il encore regarder, comme un ſi grand ſurcroît d'autorités, les Rituels des Diocèſes, puiſque les Rituels ne ſont qu'une ſuite naturelle des déciſions des Conciles?

* Le titre eſt, *Traité des Jeux de Théâtre.* La derniere Édition eſt de 1731.

Les autorités que le P. le Brun tire des Auteurs Payens, ont-elles plus de force ?

Que, ſuivant le témoignage d'un Hiſtorien, Junius Meſſala ait été blâmé d'avoir fruſtré ſes légitimes Héritiers, pour donner tout ſon patrimoine à des Comédiens ; Meſſala faiſoit, ſans doute, une action injuſte ; mais quelle conſéquence en tirer contre les Comédiens ?

Que Juvénal, dans ſa dixieme Satyre, ait reproché au Peuple Romain, qu'il ne déſiroit plus que deux choſes : *du Pain, & les Jeux du Cirque.*

Eh ! comment les mœurs monſtrueuſes, qui régnoient alors, & qui s'accroiſſoient tous les jours, pouvoient-elles échapper à un Poëte ſatyrique ?

Etoit-il ſupportable, même aux yeux des Philoſophes Payens, que ſur la fin de l'Empire, les Théâtres fuſſent bâtis plus ſuperbement que les Temples, & que les Jeux du Cirque fuſſent plus brillans que les Cérémonies Religieuſes ?

Il en eſt des Etats comme des Particuliers : ils ſuccomberont infailliblement, ſi l'amour du plaiſir éteint celui du devoir.

Nous expoſerons, par la ſuite, les cauſes de la diſgrace des Comédiens chez les

Payens. Nous nous réſervons auſſi à demander ſi les plaiſirs modérés ſont en eux-mêmes criminels, & ſi notre Comédie n'eſt d'aucune utilité, & d'autres choſes qui n'appartiennent pas abſolument à l'objet que l'on s'eſt propoſé dans ce premier Chapitre.

Mais un ſentiment que l'on ne ſçauroit trop-tôt combattre, eſt celui du Pere le Brun, & de quelques autres Théologiens, qui ſoutiennent que les Spectacles, condamnés par les Peres, n'étoient pas plus coupables que nos Comédies.

On peut aſſurément comparer nos bonnes Comédies à celles de Térence. Or, ſur quoi le Pere le Brun peut-il appuyer ſon ſentiment; une ſeule réflexion ſuffira pour le détruire.

Si les Spectacles, contre leſquels Saint Chryſoſtôme fulminoit avec tant d'ardeur, euſſent été des Spectacles tels que les repréſentations des Piéces de Térence, ſeroit-il vraiſemblable que S. Jérôme, qui ſans doute étoit de la même Doctrine, & qui vivoit dans le même Siécle, eût dit, dans l'une de ſes Epîtres, qu'il faiſoit ſes délices de la lecture de cet Auteur?

S. Jérôme tenoit ce goût de Donat,

dont il avoit été Diſciple à Rome, & qui a fait des Commentaires ſur Térence & ſur Virgile.

Saint Jérôme auroit-il encore adopté pluſieurs traits des Comédies de Turpilius, Poëte qui vivoit au tems de Pompée ?

On ajoute enfin, que ſi de pareilles Piéces étoient ſi condamnables, il ſeroit bien étonnant que l'on eût un Recueil des Comédies de Térence, de l'impreſſion du Vatican.

On croit que ce raiſonnement ſeul doit ſuffire ; & de bonne-foi, on ne penſe pas qu'il ſoit poſſible d'y répondre.

Il parut, en 1669, un Ecrit contre la Comédie, que l'on attribue à un grand Prince. Après avoir avoué la vénération que l'on doit reſſentir pour cet Ouvrage, on ne peut s'empêcher de dire qu'on y apperçoit, ainſi que dans quelques maximes de M. de la Rochefoucault, un peu trop de dégoût du monde.

Il eſt décidé d'ailleurs, que la fervente dévotion a des dégrés où il eſt toujours très-bon de s'efforcer d'atteindre, mais qui ne peuvent pas faire une loi abſolue pour le général des hommes.

Au grand Conti, enfin, on peut op-

poſer le grand Condé, qui, quoique pénétré des ſentimens les plus Chrétiens, qu'il a fait éclater dans un Teſtament le plus édifiant & le plus judicieux du monde, a toujours été le Protecteur des Théâtres, & des bons Ouvrages en tous genres.

On objecte encore qu'au commencement du Siecle où nous ſommes, il parut pluſieurs Mandemens peu favorables à la Comédie.

Mais que l'on faſſe attention que les Mandemens, ainſi que les Rituels, ſont une conſéquence néceſſaire des ſentimens reçus dans l'Egliſe.

Rien n'eſt au-deſſus de la vérité. La généreuſe hardieſſe d'un Caſuiſte qui nous montre que le mal n'eſt pas où en effet il ne ſe trouve point, eſt peut-être plus admirable & plus utile à la Religion, que le zele outré de celui qui nous dégoûte de nos obligations en les exagérant.

C'eſt dans ce principe que tant d'illuſtres Perſonnages, & tant de ſaints Docteurs, que l'on appelle Scholaſtiques, ont laiſſé entrevoir combien ils étoient indulgens à la Comédie.

On ne terminera pas ces Obſervations ſans les citer. Pour le moment, on choi-

ſit ſeulement le célébre M. Huet, Evéque d'Avranches, qui, dans ſa Lettre ſur les Romans, nous fait entendre que l'Allégorie, que l'Ironie même ſont permiſes; & que ces deux figures n'ont point été bannies de ce Livre ſacré, dont toutes les expreſſions ſont ſi ſublimes & ſi meſurées, dans le Livre enfin le plus cher aux Chrétiens.

II. OBSERVATION.

IL ne faut pas perdre de vue que la Comédie eſt un plaiſir.

Un des plus honnêtes Hommes que le Théâtre ait poſſédés depuis long-tems, * propoſa, il y a quelques années, un plan de réforme? mais il faut avouer que ſes bonnes intentions l'ont conduit à un plan qui eſt impraticable. Ses Statuts conviendroient, pour ainſi dire, à une Communauté de Religieux; & il n'eſt pas poſſible, ni même du bon ordre, que le Théâtre ait l'air d'un Monaſtère.

Il eſt conſtant que ſi les Théologiens

* Louis Riccoboni.

prenoient la peine de réfléchir attentivement sur la nature des Piéces de Moliere, ils conviendroient, avec quelques exceptions, qu'elles sont suffisamment bonnes pour les mœurs; à plus forte raison notre Comédie, depuis que la Cour a institué des Censeurs pour l'examiner & la corriger, avant qu'elle soit présentée au Public.

La Bruyere, dont les sentimens ont été reconnus si orthodoxes par son fameux Chapitre contre les Esprits forts, ne peut dissimuler que les Personnes pieuses ne connoissent qu'un seul péché au monde, qui est l'amour.

Mais l'Epoux qui devient le tyran de sa Femme, & qui est si bien contrasté dans l'*Ecole des Maris*, par le galant homme qui laisse une honnête liberté à la sienne;

Celui qui abuse d'un dépôt confié, qui veut séduire, en sa faveur, une Enfant qu'il a mal instruite, & qui compte lui enlever & les douceurs de la vie & les biens;

Un faux Philosophe, rempli de lui-même, qui se complaît dans le mérite sauvage de déteſter l'humanité;

Un avare sordide, ingrat envers ses Enfans:

Tous ces objets ne sont-ils pas vicieux?

Ne voudra-t-on jamais ſe perſuader que l'Amour, au Théâtre, n'eſt repréſenté qu'avec les nuances convenables!

Dans les Tragédies, il eſt la ſource de tous les malheurs qui arrivent aux hommes; dans les Comédies, il a pour but l'union la plus légitime. S'il eſt criminel, il cauſe la mort; s'il ne l'eſt pas, il fait un mariage.

Un objet dont les Eccléſiaſtiques ſe mêlent peu, & qui cependant, dans la Bourgeoiſie, eſt d'une grande conſéquence, eſt le juſte aſſortiment des mariages. Ainſi l'obſeſſion des Vieillards, les pourſuites mauſſades des ſots amoureux, les vues intéreſſées des Parens, ont toujours dû paroître importantes aux Poëtes Comiques, & ſur-tout à un auſſi grand Philoſophe que Moliere.

C'eſt dans des vues auſſi utiles à la ſociété, qu'il a peint la ſtupidité de certains Gentillâtres, l'entêtement des Roturiers qui veulent être Gentilshommes, les fauſſes careſſes des gens de Cour, les Fats, les Précieuſes.

Moliere n'étoit ni impie, ni méchant; & pour ſe convaincre qu'il n'a jamais eu que des intentions ſages, que l'on ſonge

un inſtant au fond de deux de ſes Piéces, qui ſont le plus attaquées pour les mœurs.

Au ſujet du Feſtin de Pierre, il fut imprimé une Critique faite par un Eccléſiaſtique, où l'on ſe récrie beaucoup ſur ce que, dans cette Piéce, les intérêts du Ciel ſont remis entre les mains d'un Valet, & ſur ce que Dom Juan eſt puni par une ridicule fuſée.

Quelle ſolidité y a-t-il dans une pareille Critique? Cette Piéce, adoptée par Moliere, & enſuite par Thomas Corneille, eſt, comme l'on ſçait, tirée de l'Eſpagnol; & l'on y reconnoît aiſément le goût de la Nation, pour mettre des moralités dans la bouche des Valets. Le Sganarelle de Dom Juan n'eſt autre choſe que le Sancho de D. Quichotte, qui rend mal de fort bonnes penſées; mais les Auteurs n'ont eu aſſurément en cela aucune idée de jouer le Ciel. S'ils euſſent manqué de probité, il leur auroit été facile de rendre le Libertin moins déteſtable. On n'eſt reſponſable que des couleurs que l'on prête aux vices; & à l'égard de la punition Théâtrale que Dom Juan éprouve à la fin, qu'elle ſoit bien ou mal repréſentée, il n'en réſulte pas moins l'aveu des Auteurs, que l'impiété de Dom

Juan eſt digne du dernier ſupplice.

Quel eſt le but principal de Moliere dans la Piéce de George Dandin ? C'eſt de railler la faute que fait un homme de rien, en épouſant une fille de qualité. Mais on peut ajouter que, dans cette Piéce, il ſe trouve une correction bien plus eſſentielle ; car ſi la femme de George Dandin eſt viſiblement coquette, elle eſt auſſi viſiblement ridicule ; & c'étoit bien là l'intention de Moliere, qui, ſur l'infidélité conjugale, portoit plus loin que perſonne le chagrin & la jalouſie, que, dans l'autre ſiecle, on voyoit ſi fort à la mode.

Il eſt peu d'hommes qui ſouhaitaſſent que les femmes, dont ils ſont écoutés, fuſſent ſemblables à celle-là, & qui fuſſent bien flattés d'une intrigue qui ne ſubſiſteroit que par des tours auſſi malins.

Ce n'eſt pas que dans les Piéces de Moliere il n'y en ait, comme Amphitrion & le Tartuffe, que les Cenſeurs n'approuveroient pas aujourd'hui. L'une n'ayant rien d'intéreſſant pour nous, & ne pouvant produire aucune utilité, & l'autre étant dangereuſe à beaucoup d'égards.

Il eſt vrai que le Tartuffe n'a peut-être pas été infructueux envers ceux qui ſe ſont

le plus courroucés contre lui, & que les gens d'Egliſe pouvoient avoir alors un extérieur affecté, & une ardeur à ſe mêler des affaires des familles, que l'on ne remarque plus en eux à préſent.

Quand un vice ou un ridicule n'exiſtent plus, on s'apperçoit moins de la néceſſité de l'Ouvrage qui les a détruits.

Mais, quelques bons effets que le Tartuffe ait pu produire, tous les ſujets de Piéces qui conduiſent à employer des termes, ou ſacrés ou myſtiques, doivent être bannis du Théâtre.

C'eſt la raiſon pour laquelle les ſujets tirés des Ecritures Saintes, auroient dû n'y jamais paroître; & c'eſt dans ce ſentiment, ſans doute, que, de nos jours, les Magiſtrats n'ont point permis le Moyſe de M. l'Abbé Nadal, ni d'autres Tragédies modernes.

Il y a encore dans les Comédies les plus morales de Moliere, quelques traits que l'on n'approuveroit pas, comme quand Arnolphe dit à Agnès, dans l'*Ecole des Femmes*.

. . . . . .

Et qu'il eſt aux Enfers des Chaudieres bouillantes,
Où l'on plonge, à jamais, les Femmes mal vivantes,
Et ce que je vous dis ne ſont pas des Chanſons.

On ſçait bien que le ridicule tombe ſur un homme qui emploie, & qui outre les expreſſions de la Religion, pour un intérêt charnel, ainſi que dans le Tartuffe; mais ces peintures, quoique naïves, ſont trop ſujettes à être mal interprétées.

Il en eſt de même de cette maxime de l'Œdipe de M. de Voltaire;

Les Prêtres ne ſont pas ce qu'un vain Peuple penſe,
Notre crédulité fait toute leur ſcience.

Quoique les Prêtres de Jocaſte ſoient aſſurément reconnus pour des impoſteurs, ces Vers, dans l'eſprit des jeunes gens, occaſionnent trop une mauvaiſe application.

M. de Voltaire, qui a ſi bien ſuivi les traces du grand Corneille, & qui a fait plus que lui, en enrichiſſant la Nation d'un Poëme Epique, auroit dû imiter ſon noble empreſſement à retrancher dans le Cid, les quatre fameux Vers ſur le Duel, dès qu'on lui eût fait entendre qu'ils étoient contre les bonnes mœurs. Perſonne n'ignore que la vraie gloire ne peut s'acquérir que par les plus chers ſacrifices.

Si donc, dans les Piéces de Théâtre, on entrevoit encore aujourd'hui quelques

maximes douteuſes, d'un autre côté quelle politeſſe, quelle élévation de ſentimens, quelles grandes leçons ne renferment elles pas !

La politeſſe qui regne au Théâtre peut être comparée à celle du Courtiſan le plus attentif.

Le danger que pourroient cauſer les Spectacles (à des cœurs qui ſuccomberoient par-tout) n'eſt-il pas bien compenſé par l'utilité que d'autres en retirent ?

Combien de jeunes gens, peu aſſidus aux Prédications les plus ſaintes & les plus éloquentes, ne conſerveroient aucune idée des bonnes mœurs, s'ils n'étoient attirés aux Spectacles par l'appas du plaiſir; & il faut avouer que lorſqu'un trait de morale s'y rencontre, il frappe d'autant plus que l'on s'attendoit moins à l'y trouver.

Un amuſement ſi inſtructif ſera-t-il toujours accuſé, & doit-on ſe faire un nouveau titre des regrets que Corneille & Racine ont témoignés ſur la fin de leurs jours ?

Corneille & Racine ont gémi; ils en ont eu raiſon, ſans doute, puiſqu'ils ont paſſé leur vie dans une occupation condamnée : mais n'eſt-il pas bien cruel que les Au-

teurs de *Cinna*, d'*Héraclius* & de *Phédre*, ayent été fondés à verſer des larmes d'un juſte repentir ?

III. OBSERVATION.

PLus les déſordres pourroient paroître grands dans les mœurs des Comédiens, & plus un cœur, vraiment pénétré de charité, devroit ſe hâter d'en écarter tout prétexte.

Ce n'eſt pas que de tout tems, il n'y ait eu parmi eux de très-honnêtes gens. Ce n'eſt pas que le corps des Comédiens n'ait, en tout tems, fait de très-bonnes actions ; peut-être même s'en eſt-il trouvé qui, par des dévotions fréquentes, ont tâché de racheter devant Dieu, le malheur d'une profeſſion dans laquelle ils étoient néceſſairement engagés.

Mais en général ſeroit-il étonnant que des perſonnes, ſur qui l'on veut imprimer une tache continuelle, ne ſe piquaſſent pas de beaucoup de régularité ?

Indépendamment de cela : le Théâtre

eſt-il le ſeul endroit où les femmes trouvent des Amans ?

Les femmes de Théâtre, par leur profeſſion, ſont, pour ainſi dire, des hommes de Lettres, & elles ſont ſi laborieuſes, qu'il n'en eſt peut-être pas dans le monde qui, par leurs occupations, ſoient ſi fort au-deſſus d'une oiſive volupté.

Si donc les galanteries des Comédiennes font du bruit, il ne faut pas s'en prendre à leur profeſſion. Ajoutez à cela que leurs aventures ſont plus difficilement ignorées, & que l'on ſe plaît volontiers à médire des perſonnes qui paroiſſent en public.

Il y a encore une autre prévention de la part de ceux qui blâment les Spectacles ſans les avoir fréquentés. * C'eſt de penſer que les Actrices y ſoient habillées plus immodeſtement qu'ailleurs.

Une Comédienne qui n'obſerveroit pas exactement les modes reçues à la Cour & à la Ville, & qui iroit au-delà, feroit une faute contre ſon état, & s'expoſeroit à des déſagrémens.

Jettons donc à préſent les yeux ſur la diſgrace des Comédiens, même chez les Payens.

* M. Nicole.

Cette diſgrace vient de la témérité des Poëtes, dont ils ſe ſont rendus les Organes.

Ariſtophane eſt le Pere de cette proſcription qui, aujourd'hui, malgré leurs ſupplications & leurs réformes, ſubſiſte encore, contre les Comédiens, parmi nous.

La Comédie fut regardée, dans ſa naiſſance, comme un effet de la ſageſſe des Grecs, & elle reſta long-tems dans la plus haute eſtime; mais quand un Poëte oſa ſe mocquer publiquement des Dieux, des Miniſtres de l'Etat, & des Philoſophes les plus reſpectés, les choſes changerent de face, & ces Comédiens, auparavant ſi aimés, furent alors chaſſés comme ils le méritoient.

Les Romains, tant que la Comédie chez eux fut honnête, ne proſcrivirent leurs Comédiens, que par l'affectation qu'ils avoient d'imiter en tout les Grecs, & plus encore, par l'ombrage qu'ils concevoient de tout ce qui pouvoit diminuer leur vanité; car on ne peut s'empêcher d'être ſurpris qu'un Peuple ſi belliqueux, fût ſi puérile en tant de choſes, & ſi ſouvent ſujets aux terreurs paniques.

Une preuve de contradiction chez les Romains, ſur le compte de leurs Comédiens, eſt que ceux qui jouoient dans les Piéces Attelanes, qui étoient des eſpéces d'in-promptu, n'étoient point notés, parce que les Citoyens eux-mêmes ſe plaiſoient à s'en mêler.

La diſgrace des Comédiens chez les Grecs eſt donc accidentelle, & chez les Romains contradictoire.

Il eſt par-conſéquent viſible, que le bien & le mal de cette profeſſion conſiſtent dans les bonnes ou mauvaiſes maximes qu'on y débite, & que la profeſſion n'a rien de déshonnête en ſoi.

Ira-t-on incendier toute une Bibliothéque parce que l'on ſçaura qu'elle renferme des Livres obſcénes ou impies, & ne vaut-il pas mieux l'en purger?

Sera-t-il néceſſaire de renouveller ici la queſtion, que les défenſeurs de la Comédie ont faite tant de fois? Pourquoi la repréſentation du même ſujet, dans les Colléges & ſur le Théâtre public, eſt d'un côté une bonne action, & de l'autre un crime?

Faut-il que tout ce qui touche à ce Théâtre ſe ſouille dans l'inſtant? Et à cette oc-

caſion, on demandera ſi l'on doit, comme le font de certains Ecrivains, rendre les Comédiens reſponſables de toutes les iniquités des hommes ?

Que l'on nomme une Ville où jamais la plus petite Troupe de Campagne ne ſe ſoit établie: y verra-t-on les hommes moins brutaux, moins yvrognes, les femmes moins galantes ? L'avarice, la perfidie, l'indévotion, & tous les vices y ſeront-ils moins communs ?

On pourroit, au contraire, citer la Capitale d'une Province de France, du côté du Nord, où les bonnes mœurs ſe font remarquer ; où l'on remplit avec la plus grande piété, les devoirs du Chriſtianiſme; où les hommes ſont laborieux, & les femmes rarement infidelles, & où cependant l'inclination pour les Spectacles eſt ſi grande, que dans les tems où ils ſont ſuſpendus ailleurs, c'eſt-à-dire, dans les jours ſaints, ils y ſubſiſtent encore, & ſouvent alors quelques bons Acteurs de Paris s'y ſont tranſportés pour s'y joindre aux Troupes qui y ſont fixées.

Peut-on être inſenſible à ces raiſons, & ſeroit-il poſſible que l'on reſtât aujourd'hui dans l'indifférence ?

On convient que ce n'eſt point aux Eccléſiaſtiques à ſe rendre ouvertement les défenſeurs d'un Spectacle qu'ils ne fréquentent pas, qu'ils voyent condamné dans la plupart des Livres qui ſe préſentent à leurs yeux, & dont ils devroient même blâmer le trop grand uſage, en le regardant comme un plaiſir permis.

Mais doivent-ils ſe refuſer aux raiſons les plus évidentes, & peuvent-ils ne pas reſſentir quelque douleur, en prévoyant que les Spectacles ſeront difficilement détruits, par l'attachement que les Peuples ont fait voir de tous tems pour cette ſorte d'amuſement; & qu'ainſi un grand nombre d'hommes Chrétiens, qui y ſont employés, ſeront toujours chargés de la haine de l'Egliſe?

Une opinion encore bien étonnante, eſt de croire que les occupations d'un Comédien ne lui laiſſent pas le tems des plus graves réflexions. Quoique cet état ſoit pénible, par toutes les études qu'il exige, l'exercice n'en eſt pas journalier. Un Acteur ſera quelquefois pluſieurs mois ſans paroître ſur la ſcene; & dans les tems où les Spectacles ſont le plus courus, ce n'eſt que trois jours de la Semaine que l'Acteur le

le plus néceſſaire paroît en public.

Il eſt donc inconteſtable qu'un Comédien peut avoir l'eſprit porté aux choſes ſérieuſes, tout autant que les Sculpteurs, les Peintres, & tous les Profeſſeurs des Arts agréables.

A Londres, il n'eſt guères de Comédiens qui n'ayent une profeſſion étrangere à la Comédie.

Eſt-ce, enfin, un faux bruit, ou s'il eſt vrai que la Cour de Rome n'exerce plus contre cette profeſſion la rigueur qu'elle s'eſt attirée autrefois avec tant de juſtice?

Et lorſque quelques Théologiens diſent: Mais, ſi les pompes du Démon ne ſont pas là, où ſont-elles donc? On leur répond, ſur l'autorité de pluſieurs autres Théologiens, que les pompes du Démon ſont dans le péché, & ſpécialement dans l'orgueil; que les choſes les plus riches & les plus brillantes ne ſont point, en elles-mêmes, criminelles; que le plus beau de tous les Spectacles eſt la contemplation du Ciel, de la Terre, & de la Mer; que Salomon, dans ſa gloire, n'étoit pas ſi artiſtement vêtu que le Lys des champs; & que tous les efforts de magnificence, que peuvent faire les Souverains, ne valent pas un ſimple boccage que nous offre la Nature.

Il eſt des matieres qu'il n'eſt pas permis à tout le monde de traiter ; mais on croit, au ſujet du rapport des actions à Dieu, que le rapport continuel des actions les plus indifférentes, comme *le jeu de cartes, de dez*, conduit à une ſpéculation que bien des eſprits ne ſont pas capables de ſupporter.

Cependant, il y a des exemples que quelques Comédiens, même dans l'état où ſont les choſes, croyoient ſans doute le pouvoir faire. Thomaſſin, de la Comédie Italienne, ſuivant l'uſage Ultramontain, ne montoit jamais au Théâtre qu'il ne fît le ſigne de la Croix. Beaubour dans les Egliſes édifioit tous ceux qui l'environnoient. Du côté de la bonne conduite, & de la piété, on cite encore Mademoiſelle Beauval, ainſi que pluſieurs autres, qui ont rempli tous les devoirs d'honnêtes femmes, avec la plus grande exactitude, & qui n'ont jamais été ſoupçonnées de la moindre galanterie.

On peut donc, ſans avoir égard aux paralleles injurieux, que font de certains Critiques, ſoutenir hardiment, qu'il eſt poſſible qu'un Comédien ſoit, dans ſon métier, un homme très-juſte devant Dieu.

Et la poſſibilité ne conſiſte qu'en deux

choſes. 1°. Que ſes actions, & les Piéces dans leſquelles il joue, ſoient ſuivant les bonnes mœurs. 2°. Que l'Egliſe veuille bien le purger d'une indignation qui paroît n'avoir plus de fondement.

Concluſion, & Moyens ſimples de Réforme.

DE s raiſons que l'on vient d'expoſer, on peut conclure que la Comédie, telle qu'elle a été dans ſa naiſſance, & telle qu'elle eſt aujourd'hui, doit paſſer pour l'effet de la ſageſſe des Peuples les plus polis, & que ſa diſgrace vient :

Chez les Grecs, de la témérité d'Ariſtophane.

Chez les Romains, de leur affectation à imiter les Grecs.

Chez les premiers Chrétiens, de l'impureté, de l'idolâtrie, & des abominations des derniers tems de l'Empire de Rome.

Au ſeptieme Siecle, des jeux ſacriléges des Iconoclaſtes.

Quelques tems après, de l'établiſſement en France des jeux homicides des

braſſer un genre de vie, qui exige tant d'étude & de ſujettion.

Du côté de la Conſcience.

Une Piéce de Théâtre, eſt un Livre. Un Livre peut être bon ou mauvais ; c'eſt l'affaire des Cenſeurs de n'en point permettre de mauvais.

Un Comédien, eſt un Académicien, qui, ſans ſe mêler d'enſeigner les grands préceptes réſervés à la Chaire de Vérité, peut, comme tous les autres Membres des Académies, prétendre à inſpirer la politeſſe & l'honneur.

Dans le nombre des Spectateurs, tout eſt dangereux pour un cœur qui n'eſt pas formé ; la promenade, les aſſemblées, les Temples mêmes. D'ailleurs, le trop grand uſage des plaiſirs permis eſt répréhenſible, & peut toujours être l'objet de l'attention des Théologiens ; mais, pour le général des hommes, un honnête délaſſement d'eſprit a toujours été reconnu abſolument néceſſaire.

Et dire, que le mal des Spectacles réſide dans la réunion de tant de gens aſſemblés pour un objet agréable, n'eſt qu'un raiſonnement ſpécieux.

A l'égard de l'Opéra, qui paroît être plus difficile à juſtifier, c'eſt encore l'affai-

re des Cenſeurs de le rendre plus digne du titre honorable qu'il porte d'Académie Royale de Muſique. On dira ſeulement, au ſujet de la Morale qui y eſt répandue, que l'on ne croit pas qu'il y ait au monde une perſonne aſſez ſimple, ou environnée de gens aſſez ſimples, pour prendre des Chanſons pour des vérités, que quand Quinault a dit :

Eſt-on ſage
Dans le bel âge,
Eſt-on ſage
De n'aimer pas ?

Et beaucoup d'autres choſes ſemblables; il n'a dit que ce qui eſt ſans ceſſe exprimé dans les Chanſons que l'on chante par tout l'Univers, & que, ſur cet article, il ne faut pas tout-à-fait écouter Deſpréaux, qui étoit piquant & envieux.

Il y a encore une autre eſpece de Piéces, dont, à la vérité, le plus grand mérite ſemble être la Satyre & les Equivoques; mais, comme elles ne paroiſſent pas ordinairement ſur des Théâtres reglés, tout ce que l'on peut dire eſt que, quand elles exiſtent, les Cenſeurs doivent redoubler leur attention pour les corriger.

Suivant le plan que l'on s'eſt ici tracé,

réprimer les excès qui ſe commettoient pendant le Carnaval de Milan ; mais quand il fut informé du peu de danger, & de la néceſſité de la Comédie, il la permit pourvû que les Piéces euſſent auparavant été préſentées au Juge ; & Riccobini prétend, que ce Saint Archevêque n'a pas dédaigné d'approuver quelques Canevas Italiens, de ſa propre main.

Doit-on, d'ailleurs, parmi les Théologiens de France, ne compter pour rien la protection marquée que les Cardinaux de Richelieu & de Mazarin ont accordée à la Comédie ; l'un par ſa paſſion pour la Poëſie, & l'autre par ſon goût exquis pour les Machines Théâtrales ; & M. le Cardinal de Fleuri a-t-il dérogé à cette protection ?

Tout ce qu'un eſprit ſage & orné peut produire de plus équitable, ne ſe trouve-t-il pas dans le diſcours récité par le P. Porée, il y a quelques années, au ſujet des Spectacles ? Il y avoue à la vérité, que par la faute des Acteurs, des Auteurs, & des Spectateurs, le Théâtre n'eſt pas irreprochable ; mais il conclut, qu'il pourroit être propre à former les mœurs, & c'eſt, ſans doute, la déciſion la plus favorable qui fût permiſe à un homme de ſon état.

toute la réforme de la Comédie ſe réduit à deux choſes :

1°. Du côté de la Politique, à ſe rendre, de plus-en-plus, ſévère ſur le choix des Sujets.

2°. Du côté de la Conſcience, à maintenir, avec force, les Réglemens déjà établis, leſquels conſiſtent :

A ne point permettre de Piéces tirées des Ecritures Saintes, ainſi que pluſieurs Magiſtrats s'en ſont déjà déclarés.

A mettre ordre à la conduite des Acteurs & Actrices qui éclateroit trop, comme on en a vu pluſieurs exemples.

A recommander enfin aux Cenſeurs de redoubler leur exactitude, pour ne ſouffrir, dans les Piéces, ni impiété, ni ſatyre perſonnelle, ni obſcénité.

On ſe flatte d'avoir expoſé un ſi grand nombre de raiſons, que l'on eſpere qu'elles produiront des effets utiles; & une remarque digne d'attention, c'eſt que les Perſonnes les plus pieuſes & les plus éclairées, s'écartent de leur objet, ſans y penſer; car un moyen certain de rendre les Acteurs, les Auteurs & les Spectateurs plus ſages, eſt de lever l'Excommunication prononcée contre les Comédiens.

FIN.

VERS

A MADEMOISELLE GAUSSIN.

ECarte pour un tems la foule des Amours,
Gauſſin, dont ta grace eſt ſuivie.
Aime-moi, ſeul, pendant deux jours;
Je t'aimerai toute ma vie.

IN-PROMPTU

A MONSIEUR DE L'ORME.

JE vous adreſſe, ſonica,
Un eſſai du caffé Moka.
Avant-hier on le débarqua;
D'abord, ma chere Rébecca,
(C'eſt ma femme) le critiqua;
Mais tout le monde s'en moqua.
Plus d'un connoiſſeur en croqua,
Et pas un ſeul ne l'attaqua.
Mon Limonadier me marqua,
Qu'il étoit digne d'un Inca,
Et de Meſſieurs de la Cruſca;
Ainſi ce n'eſt point du cac....

A MONSIEUR LE DUC DE LA TRIMOUILLE.

COUPLET *ſur l'Air*:

Qu'il eſt fâcheux de ſe méprendre!

A Quoi bon tant de réſiſtance?
De vos talens on ſçait le prix.
On vouloit de la complaiſance,
Quel chagrin de s'être mépris!
Ceſſez, ceſſez de vous défendre,
Ce ſont des couplets qu'il nous faut.
Quand on ignore ce qu'on vaut,
Qu'il eſt charmant de ſe méprendre!

AUTRE

Sur le même Air.

UN demi-Dieu courant la Ville,
Caché ſous de ſimples habits,
D'abord eſt crû Monſieur de l'Iſle,
Quel chagrin de s'être mépris!
Mais ſitôt qu'il ſe fit entendre,
Sur la fin d'un certain repas,
Son langage avoit tant d'appas,
Que les cœurs n'ont pû s'y méprendre.

A MADAME DE VILLETTE.

UNe heureuſe prévention
Vous fait approuver mes Ouvrages,
Tous ont obtenu vos ſuffrages,
Vous louez ſans exception.
Je vais compoſer un Poëme
Sur vos graces, ſur votre eſprit:
Je crois que je riſquerai même,
D'y faire voir que je vous aime.....
Approuverez-vous cet Ecrit?

Le premier Mai, l'Enfant de Cithérée,
Prit naiſſance, à ce que l'on dit.
Ce n'eſt pas tout: par un fameux Edit,
Accepté de tout l'Empirée,
Ordonne & veut le tendre Amour,
Que tous les ans, à pareil jour,
Sa naiſſance ſoit célébrée;
Voici comment.
Ce Dieu commande expreſſément,
Pour honorer ſa bien venue,
Que de tout l'Empire amoureux,
La plus belle ſera tenue
De plaindre & partager les feux
De l'Amant le plus malheureux.
Ma Liſette eſt la plus aimable
Des Beautés qu'il tient ſous ſa Loi;
Moi, l'Amant le plus miſérable.
O jour! ô deſtin favorable!
L'Edit eſt fait exprès pour moi.

Fin du ſecond Volume.

66116